BnF Gallica

Georges Montorgueil. La Vie extraordinaire de Robert Macaire. Illustrations de J.-P. Quint...

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

Montorgueil, Georges (1857-1933). Georges Montorgueil. La Vie extraordinaire de Robert Macaire. Illustrations de J.-P. Quint.... 1928.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

ZENDELL_REL

GEORGES MONTORGUEIL

La Vie Extraordinaire de ROBERT MACAIRE

Illustrations de J.-P. QUINT



18500

PARIS
LIBRAIRIE DELAGRAVE
15, Rue Soufflot, 15

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS

LA

VIE EXTRAORDINAIRE

DE

ROBERT MACAIRE

fol Y2 443

10 DEC 1927
DÉPOT LÉGAL
B.N. Volumes
Enregistré
A 10383


POUR RIEN
VOUS POUVEZ
DEVENIR
RICHE
FORTUNE
DE
RENTIER
BON

Georges MONTORGUEIL

LA VIE EXTRAORDINAIRE DE ROBERT MACAIRE

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
RF
IMPRIMÉS

ILLUSTRATIONS DE J.-P. QUINT

4 PLANCHES HORS TEXTE EN COULEURS



PARIS
LIBRAIRIE DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15
1928

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

Copyright by Librairie Delagrave, 1928.

LES DEUX JUMEAUX



I

LA NAISSANCE DE ROBERT

JÉRÔME MARTIN ne se tient plus de joie. Il attendait un garçon ; il en a deux. Sûrement qu'il marquera cette journée d'un caillou blanc. C'est le 3 décembre 1804 et, par une heureuse coïncidence, tout Paris est comme lui dans l'allégresse.

Ce n'est pas parce que deux petits enfants, Benoît et Robert, comme en se tenant par la main, ont fait leur entrée dans le monde chez un modeste artisan, que le canon tonne, que les cloches de toutes les églises font écho au bourdon de Notre-Dame; que les troupes de la capitale, en tenue de parade, sont sur pied, que des équipages d'un luxe d'ancien régime se hâtent vers les palais et que depuis l'aube frileuse la foule se répand dans les rues pavoisées, soulignant par ses vivats les salves d'artillerie.

Mais Jérôme Martin, sur le Pont-Neuf où il connaît tout le monde, où tout le monde le connaît, ne court pas moins conter à chacun qu'il est père de deux gros garçons.

« Boum ! un coup de canon, crie-t-il, c'est pour Benoît. Boum ! Boum ! deux coups de canon, c'est pour Robert ! »

Non, c'est pour l'Empereur.



Tout ce tumulte, tout ce tapage, toute cette population en liesse, c'est pour le sacre, c'est pour le couronnement de Leurs Majestés Impériales. Mais la vie de chacun de nous est tout un univers dont nous nous croyons le centre, et Jérôme Martin tient que l'événement d'importance en ce jour est la venue de ses deux nouveau-nés, qui consacre le couronnement de son mariage avec une jeune marchande d'oranges du terre-plein.

Parisien de la Cité, artisan fils d'artisan, Jérôme Martin, comme la plupart des siens, a passé son existence sur les bords de la Seine. Il a joué des berges du port Saint-Nicolas à celles de la Grenouillère. Puis il est entré en apprentissage chez un lunettier, sur le quai des Morfondus qui, lorsque les lunettiers de Paris l'eurent adopté, fut nommé le quai des Lunettes.

C'était un garçon laborieux, remuant, plein d'entrain comme ce Pont-Neuf où il dépensait si gaiement ses moindres loisirs.

Le Pont-Neuf, construit alors depuis plus de deux cents ans, avait été le lieu le plus animé, le plus vivant, le plus pittoresque de Paris. Quoique concurrencé par le Palais-Royal et le boulevard du Temple, il avait encore, dans les premières années du dix-neuvième siècle, la clientèle des badauds et des oisifs. Il n'était qu'une foire ininterrompue, avec ses charlatans, ses gagne-petit, ses marchands en plein vent, ses tondeurs de chiens, ses décrotteurs, ses montreurs de marionnettes, avec la variété de ses cris et le contraste bariolé de ses publics fidèles. Les

artistes ne se lassaient point du coup d'œil qu'il offrait à cette pointe de la Cité, sur le fleuve, où tous les palais se reflétaient, et d'où l'on embrassait le plus beau des paysages parisiens, et celui qui portait le plus d'histoire.

Puis il y avait la statue de Henri IV. Du haut de son cheval de bronze, le roi de la *poule au pot,* souriant dans sa barbe en éventail au petit peuple qui l'idolâtrait, semblait participer au spectacle qui se déroulait sous ses yeux indulgents.

En 1792, sous la Révolution, la patrie ayant été proclamée en danger, une estrade fut dressée au pied de la statue, pour recevoir les enrôlements des volontaires. A la fin de juillet 1792, des bandes en carmagnole, la cocarde aux bonnets, arrivèrent de Marseille, sur les quais, en entonnant un chant d'une beauté terrible et que le peuple de Paris, qui l'entendait pour la première fois, appela, à cause d'eux, la *Marseillaise.* Jérôme Martin ne résista pas à l'entraînement de ces strophes ardentes; il se sentit porté comme par une force irrésistible vers l'estrade, et, devant un magistrat municipal, sur la table posée sur deux tambours, il signa son enrôlement.

Adieu le métier, adieu l'établi! adieu les lunettes! Il partit aux frontières, il se battit contre les envahisseurs sur le Rhin, en Argonne. En Italie, il suivit ce général prodigieux qu'étant enfant il avait vu passer ignoré, songeur, le front pensif, quand, élève à l'École militaire, Bonaparte demeurait quai Conti, sous les toits, et faisait, avec une gêne orgueilleuse, les commissions de son petit ménage.

Jérôme était à Marengo lorsque Desaix y fut tué, lui-même avait été atteint par un biscaïen à la jambe, et renvoyé dans ses foyers. En rentrant à Paris, blessé et soupirant pour tout ce qu'il laissait de gloire derrière lui, il avait repris son état. Profitant de ce que le prix du loyer était devenu, vu les difficultés du temps, accessible, il avait loué une de ces petites boutiques que Turgot, sous Louis XVI, avait construites dans les demi-lunes du Pont-Neuf.

On y faisait de tout, on y vendait de tout et, naturellement, il y fit et y vendit des lunettes. Il avait accroché au-dessus de sa porte une enseigne qui faisait la joie des flâneurs. Elle représentait un chien debout sur ses pattes, le museau chaussé de bésicles, avec, au bas, cette inscription qui faisait gaiement calembour :

O-P'TI-CIEN

Empressé, serviable, bon ouvrier, consciencieux, ses affaires prospéraient. Il sentit bientôt le besoin d'une aide, d'une compagne. Il jeta les yeux sur une jeune fille qui vendait, abritée sous un parasol, des fruits et des oranges.

Les orangères avaient le privilège de présenter, en députation, des oranges au roi, quand il y avait encore des rois, et depuis que les temps étaient plus sévères, elles criaient, selon la saison, nos fruits de banlieue, cerises de Montmorency ou pêches de Montreuil.

Elle s'appelait Manon Girou. Elle était fille de mariniers. Bien de sa personne, ni commune ni revêche, adroite à la cuisine, habile à coudre, et en tout vaillante.

Il ne manquait au jeune ménage qu'une dernière félicité; l'événement désiré s'accomplissait en ce jour mémorable, où la cité en fête accompagnait de son tumulte formidable l'allégresse répandue dans une mansarde, autour d'un berceau.

Ce fut de la boutique à l'enseigne *O-p'ti-cien,* agrémentée de fleurs en papier pour la circonstance, que, bloqué par la foule, Jérôme Martin fut associé à l'émotion commune. Au milieu d'états-majors empanachés et chamarrés, étincelants, il vit s'avancer, traîné par huit chevaux isabelle, un carrosse, un véritable carrosse de conte de fée, sommé d'une couronne d'or, dans lequel il put apercevoir, derrière les glaces, en habit de satin et de dentelles, rutilant de diamants et de pierres précieuses, l'empereur Napoléon et l'impératrice Joséphine. Les souverains se rendaient pour la cérémonie du sacre à Notre-Dame, où, dans un appareil non moins pompeux, le pape Pie VII les avait précédés.

La Samaritaine retrouva, pour les saluer au passage, la voix un peu rouillée de son vieux carillon, et leur chanta sur l'air du *Ça ira :*

Ah! le voilà, il ira, ça ira,
Gloir' soit rendue au grand Bonaparte!

L'on trépignait de joie en l'écoutant, et comme la joie est contagieuse, Martin se sentit gagné qui risqua aussi son petit pas de rigodon sur cet air de contredanse. Il était d'autant plus agréable de se trémousser qu'il ne faisait pas chaud. Le thermomètre de l'ingénieur Chevalier, sur le quai, si consulté des badauds quand le froid leur mettait la goutte au nez, marquait plusieurs degrés au-dessous de zéro. Mais le temps était sec, et lorsque le cortège arriva sur le parvis de Notre-Dame, — on se

doit des égards entre majestés, — le soleil daigna même risquer entre les nues un des rayons de sa couronne de gloire.

La statue d'Henri IV avait été enlevée pendant la Révolution, mais vis-à-vis, sur la place Dauphine, on avait élevé celle de Desaix sous la forme d'une fontaine de style antique, ce qui faisait bondir de fierté le cœur de Jérôme Martin, en sa qualité de blessé de Marengo.

Le jour du couronnement, l'eau de plusieurs fontaines avait été changée en vin. Jérôme Martin se demandait pourquoi cette faveur, très goûtée du populaire, — les peuples ont soif, — n'avait pas été accordée à la



fontaine du vainqueur de Marengo. Pourtant Desaix était bien pour quelque chose dans la fête! « Et moi aussi, j'y suis pour quelque chose, ajoutait à part lui Jérôme, en frappant sur la jambe que le biscaïen de Marengo avait fracassée.

Le soir, le feu d'artifice, tiré de la berge voisine, avait amené un immense concours de Parisiens. Il illuminait de ses fusées la petite chambre où dormaient, à côté de leur mère, les nouveau-nés. Il les empourprait des feux de son apothéose.

« Quel fracas, femme, aura bercé nos chers petits à leur arrivée en ce monde, disait Jérôme superstitieux. Quel présage en tirer? »

Et, comme dans un roulement de tonnerre, le bouquet s'épanouissait,

constellant de topazes, de rubis, d'émeraudes, le velours sombre de la nuit, l'un des jumeaux — c'était Benoît — s'éveilla et poussa un cri. La mère l'entoura de ses bras :

« Dors, mon enfant, dors, ce n'est pas pour toi. »

La dernière fusée s'éteignit ; il ne resta bientôt plus de lumière dans la chambre que la chandelle de suif éclairant de sa flamme jaune ce tableau d'une intimité délicieuse.

Jérôme, dans le grand silence, que n'interrompait que le babil de quelques voisines venues aux nouvelles, ou les vivats isolés de passants qui s'attardaient dans le soir, ne se lassait point de chercher à pénétrer l'énigme de ces deux existences neuves. Idée fixe qui le poursuivait : il aurait voulu déchirer le voile de l'avenir. Chaque fois qu'il s'approchait d'eux, sa hantise de savoir ce qu'il n'est pas en notre pouvoir de connaître, le reprenait.

« Si je consultais l' « Aveugle du bonheur » ? songeait-il un jour.

L' « Aveugle du bonheur » était un vieux bonhomme, tout sec, qui allait d'un bout à l'autre du pont, précédé d'un chien, conduit par une trop jolie personne, traînant dans une petite voiture des figures de bois personnifiant la destinée et le hasard. On interrogeait l'aveugle, il avait réponse à tout, et de ce qu'il ne voyait rien, en raison de sa cécité, dans les choses du présent, on en concluait qu'il n'en devait être que d'autant plus instruit dans les choses de l'avenir. Il connaissait Jérôme. Le premier, il s'informa de sa nouvelle petite famille.

« Si mes enfants vous intéressent, répondit Jérôme Martin, ne voyez-vous rien, vous l'aveugle voyant, de ce que les jours futurs leur réservent? »

Le bonhomme prit un ton sentencieux :

« Jérôme, mon ami, l'avenir apparaît en rose à qui met des lunettes roses ; tu en es marchand, tu as le choix. Il sera temps de les quitter si tu vois se changer en chagrin la joie dont aujourd'hui, heureux père, tu débordes. Aime tes petits, fais pour eux ce que tu dois et advienne que pourra.

— Le fichu sorcier que tu fais ! Avec les autres tu es plus bavard.

— Mais moins sincère. Les autres ne sont pas du Pont-Neuf et je leur prends dix sous par consultation. A toi, que je ne veux pas tromper, car nul ne sait l'avenir, je donne une consultation pour rien. Médite ce que je t'ai dit. Une bonne leçon vaut mieux qu'une fallacieuse prophétie. »

Jérôme conta sa déconvenue à sa femme, qui s'en divertit.

« Les mères, vois-tu, lui dit-elle, sont plus fines que les sorciers. Elles ont un instinct qui ne les égare pas. J'ai déjà deviné que nos deux jumeaux ne devront guère se ressembler. Ils sont encore innocents et sans malice, et on les dirait tout pareils quand ils dorment; sans mon cœur qui m'avertit, je m'y tromperais. Mais pourtant, une distinction entre eux chaque jour s'opère que je perçois. Benoît a la douceur d'un agneau, ses larmes sont rares et elles sont courtes. Il boit, avec une petite bouche goulue, le lait dont il est gourmand. Quand il dort, d'un sommeil paisible, il me semble voir passer sur son visage comme l'ombre qu'y ferait l'aile d'un ange planant. Robert — et pense, ça n'a pas encore trois mois — est agité, nerveux, impatient, braillard; il a des caprices de singe et des colères de lion; il est drôle, il est terrible, il me fatigue; le monstre, il me tue... »

Robert ouvrit ses yeux innocemment effrontés.

« Oui, monsieur, lui dit-elle, vous tuez votre mère... Voyez le gueux,... il rit...!

— Enfin, Manon, ce n'est pas, à ce que je vois, celui que tu préfères? »

Elle prit un air fâché :

« Si on peut dire, Jérôme, tu sais bien que je les préfère tous les deux. »



II

ANNÉES DE VICTOIRES

Un an se passe. Jérôme Martin, dont c'est la manie de chercher en toutes choses des présages, constate, pour l'anniversaire de la naissance de ses deux garçons, que Paris est encore en fête. Il s'en réjouit. C'est la nouvelle de la victoire d'Austerlitz, remportée le 2 décembre 1805, qui a allumé les lampions et fait couler, rien qu'au Pont-Neuf, plus de dix fontaines de vin et dresser autant de montagnes de cervelas.

Le vin et la gloire : c'est plus qu'il n'en faut pour griser toutes les têtes.

Le premier jour de l'an de 1806, sur le terre-plein du Pont-Neuf, se tient, comme d'habitude, la fameuse « foire des jouets ». Jérôme y achète, pour ses petits, le jouet à la mode. C'est un grenadier et un cuirassier de la garde articulés qui se font face. On tire sur une ficelle, et les deux braves font sortir d'une touffe de lauriers une Paix triomphale. L'allusion est claire. Paris aime la gloire et souhaite la paix. L'Empereur le sait si bien qu'il vient de faire donner le nom d'Austerlitz au pont nouveau qui traverse la Seine et, en même temps, le nom de rue de la Paix à la nouvelle voie ouverte en face des Tuileries.

Robert et Benoît ne sont pas d'âge, les innocents, à saisir des allusions; mais ils ont tendu leurs menottes pour s'emparer du joujou qui les enchante, car il remue. Il se sont précipités sur la ficelle, ils l'ont tiraillée en poussant des petits cris de ravissement.

« Mets-les à terre, dit Jérôme à la maman. Pendant qu'ils jouent, nous aurons la paix. Ce ne sera peut-être pas la paix triomphale, mais ce sera la paix tout de même. »

Car les enfants sont un peu bruyants, surtout Robert. Mais le sont-ils plus que le Pont-Neuf où on les promène sans cesse?

Benoît n'a pas d'exigences tracassières; il faut toujours au contraire s'occuper de son frère. L'oublie-t-on? Robert crie, pour appeler l'attention sur sa petite personne, pleure et trépigne.

« Ça ne sait pas encore parler, observe la maman, mais ça vous a une façon de dire : je suis là!...

— Laisse faire, répond Jérôme, Robert n'est pas le plus bête. Il n'y a, dans ce monde, que les honteux et les timides qui perdent. Ce mâtin-là ne sera ni un timide ni un honteux. M'est avis que lorsqu'il sera quelque part, il y en aura d'abord pour lui, les autres auront le reste. »

Les enfants s'amusent dans le coin avec le nouveau joujou, ils se le disputent.

Une petite plainte de Benoît fait retourner les parents : c'est un coup de Robert ; il a tiré sournoisement la ficelle et, d'un geste brusque, il a mis le jouet en morceaux : grenadier et hussard gisent sur le carreau.



« Ce n'est rien, dit Jérôme, en ramassant les débris de la vieille garde : ce n'est que Robert qui a perdu la bataille d'Austerlitz ; tout le monde n'est pas Napoléon. »

Les années qui suivent sont encore traversées par des noms de victoires. Telles de ces victoires coûtent cher, et c'est pour en assombrir l'éclat. C'est Eylau, qui a mis bien des mères en deuil; c'est Friedland. C'est, avec l'année 1809, Wagram, qui marque l'apogée de la puissance impériale. Jérôme, qui s'éclairait avec de modestes lanternes, le jour de Wagram, a disposé sur son établi une lampe *Carcel,* qu'on vient d'inventer, et que l'on considère comme une merveille; mais c'est bien autre chose, à ce qu'on raconte, certaine lumière faite avec le gaz de la houille distillée et que l'on court admirer dans l'une des boutiques du passage des Panoramas.

Les succès guerriers ont pour corollaire une organisation intérieure prompte, nette et sans lacune. Un ordre venu d'en haut veille à tout. Il en résulte un bienfaisant retour de prospérité, un magnifique essor commercial.

Et cela s'accompagne des métamorphoses de la capitale, embellie et rendue plus confortable.

Les fontaines publiques ont été multipliées; le canal de l'Ourcq a

apporté, pour la première fois, aux Parisiens, une eau qu'on est allé chercher très loin.

L'Empereur, dans l'espoir d'assurer la continuité de son œuvre par la continuité de sa dynastie, s'est séparé de Joséphine; il a épousé Marie-Louise, archiduchesse d'Autriche, qui sera mère, l'année suivante, de l'enfant nommé, dès le berceau, le « Roi de Rome ».



III

ROBERT ÉCOLIER

A la vérité, à l'école, les succès de Robert étaient moins vifs que devant les tréteaux. Il lui était plus difficile d'apprendre ses leçons que les boniments. Il allait, avec son frère, à une pension installée dans la cour du Commerce-Saint-André. Le vieux maître, en redingote bleue surannée, à boutons de cuivre, culotte marron coupée à l'ancien temps, bas chinés, coiffé d'un éternel bonnet de laine noire, le nez chaussé de besicles, — cadeau de Jérôme, — flattait les joues de Benoît de petites tapes amicales. Mais, sur Robert, il se répandait en reproches.



« Il met ma classe à l'envers, votre garçon, Monsieur Martin. Il n'y a pas un tour de polisson qu'il ne connaisse, et c'est tout ce qu'il connaît. Dès que j'ai le dos tourné, il grimpe sur le banc et fait le pitre. Je l'ai surpris, pas plus tard qu'hier, juché sur mon propre bureau, jonglant avec ma règle, la craie du tableau noir et, ce qui est de la plus grande inconvenance, avec cette férule, qui, entre les doigts du maître, est comme la main de justice en celles de notre souverain. Il s'accompagnait de ce refrain que les bâtonnistes se transmettent et qu'il a mieux retenu que son histoire sainte :

Quand trois canes s'en vont aux champs,
La première est par devant,
La première n'est pas la dernière,
La dernière n'est pas la premîère.
Quand trois canes s'en vont aux champs,
La première est par devant...

— J'ai pu contribuer à lui apprendre ce couplet, je m'en confesse, interrompit le père; je le lui chantais, quand il était tout petit, pour le faire rire.

— Soit dit sans reproche, il y a temps pour tout, Monsieur Martin, et ce n'est pas là, moi, ce que j'enseigne. Dussé-je vous affliger, Monsieur le fabricant de lunettes, je vous dirai encore qu'il joue à la marelle et triche au jeu, qu'il emprunte des billes et ne les rend pas, qu'il chipe des plumes d'oie, des toupies et des images... »

Le pédagogue, animé de fureur, prisa largement en reniflant les grains de tabac déposés sur son pouce, et poursuivit :

« Je fais de la morale à mes élèves; il faut de la morale pour les enfants. Je leur disais, l'autre jour, et c'était pour élever leur cœur : « Pensez aux choses qui sont en haut! » Lorsque je les interrogeai sur la leçon, je m'aperçus que Robert était plus distrait que méditatif. « Robert, lui dis-je, vous ne pensez pas aux choses qui sont en haut...

— Oh! si, M'sieu, me répondit-il, j'ai tout le temps regardé les confitures.

— Les confitures?

— C'est que ma provision de confitures, hors de toute portée, et faute d'autre place, est rangée sur une planche derrière mon bureau.

— Oh! maître Patureau, dit Jérôme, on ne fait pas l'esprit fort à son âge; Robert vous a répondu en toute candeur. On n'a pas idée, aussi, d'installer des confitures dans une classe, au-dessus de la chaire du professeur. Cela peut absorber les pensées des petits gourmands. Je ne veux pas défendre mon drôle; il est à l'école, et je ne le vois que trop, ce qu'il est à la maison. C'est, voyez-vous, le mauvais air du dehors qui le travaille; ça passera, je l'espère; il n'est pas bête. N'apprend-il vraiment rien? Il lit bien, il écrit, il calcule même un peu...

— En calcul, dans les quatre règles, et à ma profonde surprise, répondit le maître, il n'a de goût et de facilité que pour les soustractions. »

Jérôme s'esclaffa. Si attentif qu'il fût aux présages, il n'en déduisit aucun de cette singulière particularité.

IV

SUR LE PONT-NEUF



Les fêtes du mariage sont splendides, mais ne se déroulent pas du côté du Pont-Neuf, qui est un peu délaissé. La mode semble vouloir favoriser d'autres quartiers. Heureusement qu'à côté de l'étoile impériale, brillant encore d'un incomparable éclat, une étoile errante, fugitive, se montra. C'était une comète. Pour la mieux voir, tout Paris accourait au Pont-Neuf. Jérôme avait fait installer, devant sa porte, une puissante lorgnette qui permettait de mieux voir l'astre qui errait en feu dans les ténèbres de la nuit.

Robert, sans qu'on le lui soufflât, de son propre mouvement, grimpa sur un tabouret, imitant le montreur de lune du terre-plein, et peut-être l'illustre M. Lalande lui-même, qui ne dédaignait pas d'instruire les passants des beautés de l'astronomie, quand il venait faire visite à ses amis au café.

Robert clamait, avec un sérieux, une conviction comique :

« Venez voir, Mesdames, Messieurs, venez voir l'étoile. Elle brille comme la lanterne de papa, elle a des cheveux aussi longs que ceux de maman. »

Les passants riaient de ce garçonnet si drôle à qui il ne manquait,

pour faire un astronome comme on en voyait dans les almanachs, qu'une lune dans le dos et un chapeau pointu.

Et ce n'était pas Jérôme qui riait le moins fort, se rengorgeant, disant à tous, qui s'émerveillaient du montreur de comète, que ça lui était venu comme ça, tout seul. Il faillit s'attirer une affaire en rabrouant de la belle façon un freluquet qui se permit de dire : « Décidément, sur le Pont-Neuf, les charlatans sont précoces ! »

C'était un peu vrai. Le Pont-Neuf avait laissé son empreinte sur les enfants qui avaient grandi, amusés par sa cohue, son tumulte assourdissant, dans la variété de ses spectacles, de ses passants, de ses originaux. Pour leur petite enfance, ce fut un constant sujet de curiosité, de plaisir et de surprise.

Ils s'amusaient du marchand de mort aux rats, avec sa grande perche, au bout de laquelle le gibier de cave expiait la noirceur de ses crimes ; ils s'amusaient avec les petits décrotteurs, presque tous Auvergnats, une des spécialités du Pont-Neuf; ils allaient les voir danser la bourrée chaque fois que la Samaritaine, à midi, égrenait les notes de son carillon. Les enfants étaient familiarisés avec tout ce peuple des gagne-petit, habitués du pont, qui connaissaient leurs frimousses comme étant celles des gamins de Jérôme, le marchand de lunettes, un gros personnage par rapport aux pauvres gens sans boutique, qui vendaient au panier et les mains dans les poches, ou la hotte sur le dos. Ils étaient les amis de la marchande ambulante qui embaumait la friture à vingt pas; elle portait toute une boutique attachée à sa taille, fourneau et poêles à frire; elle avait tantôt des merlans pendus attachés à sa ceinture, tantôt des pommes de terre, tantôt des beignets que convoitaient les petits de Jérôme, qui en avaient un gratis de temps en temps. Le marchand de coco qui s'annonçait par une petite sonnette ne les aurait pas laissés, bien sûr, ces enfants, mourir de soif. Et tout aussi généreux était le vieux marchand de marrons, installé contre une borne, qui criait : « Marrons boulus, marrons grillés. » Mais il avait fini par prendre Robert en grippe. Ce polisson ne s'était-il pas avisé d'attacher un chien, par la queue, à la queue du poêlon ! Le chien, excité, avait détalé, entraînant les marrons, le fourneau et la poêle. Le marchand, qui avait deviné d'où venait le coup, s'en était plaint à la mère; il ne guetta plus le petit farceur que son tisonnier à la main : « Attends que je t'attrape ! »

« T'es bien avancé, disait Benoît à son frère, dont les sept ans

avaient déjà de la raison. On n'aura plus jamais de marrons, maintenant que t'as fait ça...

— C'est pas moi, disait Robert, c'est le chien.

— Et un chien que t'avais volé, je parie ! »

Le Pont-Neuf était le pays des chiens, les baigneurs de toutous et les tondeurs se tenaient sur le quai de la Ferraille.

Ce quai de la Ferraille était le rival du Pont-Neuf. On y voyait des oiseliers aux cages criardes, des échoppes de vieux fer tout enguirlandées de chaînes rouillées, des marchands qui hélaient, en hurlant, la pratique : celui-ci, pour vendre ses oiseaux, peuple piaillant, celle-là pour faire argent de ses fleurs, cet autre pour se débarrasser de son bric-à-brac.

Mais avec la conscription, tout le monde devenant soldat, le quai avait perdu ses originaux les plus curieux, les racoleurs, qui, par mirifiques promesses, un bouquet sur l'oreille, un broc de vin d'une main, un sac d'écus de l'autre, séduisaient la belle jeunesse et y recrutaient des soldats pour les armées du roi.

Il y avait aussi des cabarets, mais ce n'était pas là une fréquentation pour les petits garçons. Ils se rabattaient devant les chanteurs, quoique tous les couplets qu'on y débitait ne leur disaient pas grand'chose; mais il y avait le crin-crin du violon, les grimaces et les gambades des chanteurs ; il y avait Ladré, dit le Divertissant ; et ils riaient avec tous les badauds, qui riaient depuis la Samaritaine jusqu'à l'Arche-Marion, quand un nommé Baptiste chantait avec son air de nigaud :



Robin a une vache,
Qui danse sur la glace,
En robe de satin :
Maman, je veux Robin !

Les tondeurs de chiens se tenaient à côté; on venait de loin leur confier des caniches, taillés et ciselés comme les ifs des jardins de Versailles.

Robert avait-il vraiment volé là le chien qui avait mis à mal l'établissement du marchand de marrons? C'est bien possible.

En grandissant, il était devenu effronté et malicieux. Il jouait des tours pendables à tous les industriels du pont. Il n'était niche, plaisanterie, farce de mauvais goût qu'il ne leur fît. Son plus grand succès était de les singer. Il n'avait pas son pareil pour imiter les cris aigus, traînants ou chantants qui ne changeaient jamais. Ils ont été longtemps la gaieté de nos rues, alors que le fracas d'une circulation intense ne les couvrait pas encore. C'était à croire que le marchand d'encre était là quand Robert criait, comme ce pittoresque vendeur :

« C'est moi, v'là que c'est moi, c'est lui, v'là que c'est moi, comme ça, madame, mia! mia! mia! mia!... On n'en a jamais vu comme ça. »

Robert imitait le roulement des *rr* du marchand de pierres à briquet, car on n'avait pas encore d'allumettes et l'on battait le briquet pour avoir de la lumière et du feu.

« N'oubliez pas en passant des pierrrres à brrrriquet qui rrrrrrendent la lumièrrrrrre à volonté. »

Les marchands, agacés, le poursuivaient et lui allouaient, quand ils pouvaient l'atteindre, de formidables taloches; le plus souvent il les esquivait à la fuite. Il avait attrapé la voix de fausset de la marchande d'amadou, une commère à la face réjouie qui se promenait en multipliant son invitation familière. « La v'là, mes enfants, la marchande d'amadou. » L'amadou était l'inséparable du briquet; les allumettes nous l'ont fait oublier.

Quand un bateleur ouvrait son cercle, on n'avait pas à s'enquérir longtemps de la direction que Robert avait prise. Il était au premier rang, les yeux écarquillés, le nez au vent, l'oreille aux écoutes, la bouche bée, suspendu aux lèvres du faiseur de boniments.

A répéter les tours d'adresse, et à servir de compère bénévole aux escamoteurs, il avait saisi leurs trucs et n'y était pas maladroit. Il les répétait à la maison, autant que possible avec des sous.

« Robert, tu m'as volé, disait la mère.

— Mais non, maman, j'ai fait un tour. »

Le prestige de la jonglerie est irrésistible; Benoît le subissait. Il admirait son frère dans ses exercices d'adresse et de passe-passe :

« Y a pas à dire, il est fort! »

Robert ajoutait chaque jour à son répertoire quelque nouvelle acquisition.

« Papa, tiens, regarde! »

Ce jour-là, par exemple, il faisait le chapeau à transformations. Il avait appris ça d'un Jocrisse. Grâce à son chapeau transformé il devenait, l'un après l'autre, une douzaine de personnages : un soldat, un garde-française, un ecclésiastique, un juge, un forçat, un émigré ou la pleine lune.

« Tambour, s'il vous plaît : l'Empereur! »

Il avait fait de son chapeau le chapeau de l'Empereur, le chapeau du petit Caporal, et, la main dans le gilet, il se donnait l'air de passer la revue des grenadiers dans la cour du Carrousel.

« Tu as hérité, moutard, disait le père, du chapeau de Tabarin. Aurais-tu pour mission de le ressusciter au Pont-Neuf? Ce n'est cependant pas pour cela que je t'envoie à l'école. »

V

BENOIT ET LE PÈRE LA PIPE

Benoît, lui, dès qu'il put ouvrir un livre, se passionna pour la géographie, pour l'histoire de la terre, de ses travaux et de ses produits. Il répétait les noms des contrées, des villes, des fleuves, des chaînes de montagnes, avec une sorte d'allégresse. Il disait : « Quand je répète ces noms, il me semble que je voyage. » Il s'embarquait en imagination ; il parcourait le monde en faisant voyager ses doigts sur la carte, entre les lisérés sinueux, de couleur bleue, rouge, jaune, verte, qui délimitaient les frontières des États ou le cours des fleuves et des rivières. Une mappemonde l'enchantait, comme s'il faisait le tour du monde en en faisant le tour.

Entre tant d'enseignes accrochées aux boutiques, il montrait une prédilection pour celle, au bout du Pont, sur le quai, près de la rue Dauphine, qui décorait un magasin en vogue, pour les charmantes frivolités qu'on y trouvait : *Au Petit Dunkerque*. Elle représentait un navire, les voiles gonflées par le vent du large. Où allait ce beau bâtiment, qui sortait du port de Dunkerque, porté sur les flots de l'Océan ? Il se le faisait expliquer par le père la Pipe.

Le père la Pipe, qui devait son surnom à une courte pipe fortement culottée et suintant la nicotine, qui ne quittait jamais ses lèvres, était son parrain. C'était un vieux loup de mer devenu un vieux loup de Seine. Il avait été mousse, puis marin sur des grands voiliers et avait vu autant de pays qu'affronté de tempêtes, et savait, lui, où allaient les beaux bateaux lorsqu'ils sortaient du port de Dunkerque. Il avait voyagé dessus, et les souvenirs qu'il en avait gardés, Benoît, à qui il les rapportait, s'en faisait un chapelet de jolies histoires.

Pour cette raison, mieux que sur le pont, c'était dessous que Benoît se plaisait avec les mariniers, les colporteurs du bas-port, les débardeurs des berges, avec la population des maisons flottantes sur l'eau du fleuve, avec son parrain le père la Pipe.

La Seine était la grande route ; c'était l'artère vitale de Paris. La capi-



tale lui devait tout : matériaux et bois, farines et grains, fruits et vins, et jusqu'à du pain qui venait en bateau de Gonesse. Sur ses rives, la vie s'accusait avec une intensité inouïe. Tout partait de là, tout y venait. Depuis les premiers âges, des hommes sillonnaient la Seine sur leurs barques ; on les nommait les Nautes. En souvenir de ces premiers « marchands de l'eau », grâce à qui Paris, quand il n'était encore que Lutèce, avait vu poindre les premières manifestations de son prodigieux développement, la cité voulut pour son blason une nef d'argent qui flotte et ne submerge pas.

Les bords de la Seine, dans la traversée de Paris, étaient, au début du siècle dernier, autrement animés, pittoresques et vivants que de nos jours. Il y avait tout le long des ports où l'on débarquait les matériaux, les denrées apportées de loin. A la pointe de l'Arsenal jusqu'à la Rapée, c'était le port aux Plâtres. On y déchargeait la pierre de plâtre brut venue de Charonne et de Montreuil, car Montmartre tout seul ne suffisait pas aux besoins. Et pourtant, l'on disait, en manière de badinage : « Il y a plus de Montmartre à Paris que de Paris à Montmartre, » allusion à tout le plâtre des carrières de Montmartre qui servit à construire les maisons de Paris. C'était à ce même port que débarquaient, pour les fabricants du faubourg Saint-Antoine, le bois flotté et le bois de charpente. A celui de Louviers, arrivait le foin pour les bêtes ; le trafic des grains se faisait à la Tournelle, au port Saint-Bernard, au port de Grève ; les fruits des environs arrivaient au port Saint-Paul ; au port situé près de l'Hôtel de Ville, il y avait le port au blé, tout jaune des bateaux chargés de blé, d'avoine, de farine, et de « grenailles », dont la vente avait lieu sur place.

On peut s'imaginer ce que devait être l'activité avec tous ces déchargements, ces « forts » qui circulaient coiffés de larges chapeaux de cuir

blanc, ces acheteurs venus à âne, pour remporter leurs marchandises sur le dos de leurs bêtes.

On déchargeait au Mail des marchandises venant de Lyon, de la Provence, du Languedoc, les fers de la Haute-Marne, les vins de Bourgogne, de Champagne, du Mâconnais, de l'Auvergne, dont les tonneaux allaient s'aligner à Bercy. Les vins de liqueur et les eaux de vie, les épices et même, tout contre le vieux Pont-Marie, les poissons d'eau douce, que venaient acheter les regrattières pour les revendre au détail dans les rues, aux Halles ou sur les marchés.

Le marché aux pommes à ce même Mail était de tous le plus plaisant. L'odorat y était autant flatté que la vue, car s'entassaient là, sous la bâche, « la bonne nature » qui a l'odeur de la violette, « la reinette » qui sent l'anis, et la « pomme d'api » qui fleure la fraise. Une des flottilles de mariniers du Mail quittait son port d'attache au printemps, quand les pommiers normands se déguisent en marquises poudrées à frimas et, sans se hâter, revenaient, après des mois, rapporter aux citadins leurs cargaisons embaumées qui offraient même aux plus pauvres le dessert de l'hiver.

La Seine ne portait pas que des marchandises. Elle avait ses voyageurs, grâce aux « coches », au trajet indolent, que tiraient à quatre ou cinq, dans la traversée de Paris, les chevaux de halage, sur des rives souvent embourbées. Les voyageurs allaient d'escale en escale. N'est-ce pas le bon La Fontaine qui raconte comment, par ce moyen, il se rendait à Château-Thierry ? La première escale était à Bercy, la seconde à Charenton, avant de prendre la Marne. Ces coches d'eau n'étaient pas très confortables. Les voyageurs fortunés avaient de toutes petites cabines ; les autres, assis sur un banc circulaire, dormaient, buvaient ou mangeaient les provisions qu'ils avaient apportées.

Robert était moins assidu sur le Mail que son frère ; on ne l'y voyait guère que dans la saison des pommes, quand il en pouvait à bon compte gonfler ses poches.

Lorsqu'on débarquait les épices et qu'on y défonçait des tonneaux de mélasse, il s'était avisé d'un stratagème assez malin. Il rôdait autour du tonneau et laissait, comme par mégarde, tomber sa tartine de pain sec dedans. Après, il pleurait pour qu'on la lui repêchât, enduite de la sucrerie où elle avait plongé, et qu'il léchait goulûment. Mais quand il eut répété deux ou trois fois ce manège, un « fort » à grand chapeau, qui faisait la surveillance du port, le soulevant de terre comme un fétu

de paille, le menaça de l'envoyer rejoindre dans la mélasse, la tête la première, sa tartine si elle y tombait encore. Elle n'y tomba plus.

Le père la Pipe, à plusieurs reprises, avait emmené avec lui Benoît jusqu'à Saint-Cloud, même plus loin. Ces voyages étaient pour l'enfant un enchantement. Tout lui était nouveau dans ces horizons qu'il découvrait à perte de vue, dans ces paysages rustiques où le labeur des champs s'accomplissait dans une paix si profonde. Le mouvement autour de lui, le trafic des marchandises et des denrées, leur négoce, ne l'intéressaient pas moins. Il se rendait compte du prix des choses.

« Y a des fois, disait-il, que je voudrais être marin et d'autres fois que je voudrais être marchand. »

Mais Robert, qui avait vu des mariniers dans des canots lutter de vitesse ou qui avait assisté à des joutes au port de la Rapée, dont ces joutes étaient l'un des jeux favoris, disait :

« Moi, je voudrais être canotier. »

Le père la Pipe lui tirait amicalement les oreilles :

« Entre le travail et le plaisir, toi, tu n'hésites jamais : c'est toujours le plaisir que tu choisis. »

VI

LA SAMARITAINE

La vogue du Pont-Neuf languissait; en 1813 on démolit la Samaritaine.

La Samaritaine, c'est un nom que les Parisiens n'ont jamais oublié. Il revit dans des enseignes commerciales, mais combien d'entre eux seraient embarrassés de dire, avec exactitude, ce qu'était le petit monument que ce nom désignait et qui fut la grande curiosité de nos pères.

La Samaritaine n'était qu'une pompe. Une pompe hydraulique qui prenait l'eau dans la Seine et qui l'élevait jusqu'à la hauteur du sol. Nous avons du mal à nous figurer comment une opération, de nos jours si banale, put, à l'époque, être considérée comme une merveille.

Il faudrait, pour le faire comprendre, raconter ce qu'a été l'histoire des eaux de Paris à travers les âges : un poète en ferait une épopée.

De nos jours, avec une extrême abondance, l'eau joue tous les rôles, remplit tous les emplois. Fée, elle enchante de ses jeux changeants, de ses cascades irisées, de ses gerbes d'argent, les bassins de nos jardins et de nos parcs. Artiste, elle prodigue ses capricieux effets de cristal à nos fontaines décoratives, et y fait de la beauté. Servante et domestique, elle nettoie nos ruisseaux, arrose nos rues, court sur l'évier, emplit la baignoire; échansonne, elle nous verse la boisson idéale qui, mieux qu'aucune autre, étanche, en toute sécurité, la soif la plus impérieuse et la plus ardente. Il nous suffit, pour qu'elle coule, de tourner une clef, de pousser un robinet, de presser un bouton. Pour répondre ainsi, docile à notre appel, fraîche et pure, elle a traversé des forêts, parcouru des plaines, franchi des vallons. Mais nous sommes ingrats ou distraits, nous oublions qu'elle représente la grande peine des hommes. Nous la considérons comme un simple don de la nature, comme la pluie tombant du nuage qui passe.

Pour apprécier le miracle, voyons notre histoire. Lutèce, qui sera

Paris, commence par être une île admirablement située, au croisement de ces chemins qui marchent et qui sont les rivières. L'eau, élément primordial de la vie, y est la vie même de ces agglomérations primitives. Puis, la petite cité grandit, les habitants s'éloignent des rives pour s'installer dans des quartiers arides et nus. Plus d'eau ! Et les difficultés surgissent. Ils imaginent alors de creuser des puits pour aller chercher l'eau qui s'étend en nappes dans les entrailles du sol : cette eau très calcaire est dure, crue, et propre à peu d'usages. Les Romains, incomparables porteurs d'eau, eux, n'avaient pas hésité : ils étaient allés chercher l'eau de source à la source, dans les collines environnantes. Et, par des conduites d'argile qui étaient des aqueducs ou supportés par de fiers viaducs, comme celui dont on a retrouvé les restes à Arcueil, ils avaient amené cette eau à proximité de leurs résidences. A leur imitation, nos aïeux ont recueilli d'abord, au moyen âge, entre des petits chemins de pierre, l'eau des sources de Belleville et des prés Saint-Gervais. Ils l'ont conduite, avec une patience inouïe, à des fontaines qui la distribuaient bien chichement. C'est que la moindre goutte d'eau en ces temps était bénie. Toute fontaine était appelée, désirée, implorée. On lui rendait des honneurs, comme à une divinité tutélaire. On la couvrait de dédicaces pompeuses. On l'ornait de jolies sculptures, et l'on en faisait parfois un chef-d'œuvre, comme dans cette fontaine des Innocents, qu'a embellie le ciseau de Jean Goujon.

Ces fontaines étaient insuffisantes, et trop souvent assoiffées. Ce qu'elles donnaient, au regard des besoins croissants, et à mesure que la population grandissait, n'était qu'un apport dérisoire. Où prendre de l'eau? La Seine en avait; mais le courant l'emportait à la mer. Sous les ponts, la Seine n'est que de l'eau qui passe, qui fuit. La Samaritaine eut pour mission d'en arrêter quelques flots.

Lorsque Henri IV arriva, ayant rétabli, par son allègre vaillance, la paix qu'avaient troublée les guerres de religion, et qu'il put s'occuper enfin de Paris, il remarqua le déplorable état des fontaines et des conduites d'eau de source, toutes malicieusement abîmées et, « Ventre-saint-Gris », il s'en ouvrit à Sully, son prévoyant ministre. Il voulait de l'eau au Louvre et aux Tuileries, qui ne fût point prélevée sur le peu dont la population disposait. Aussi fut-il tout oreilles quand un certain ingénieur flamand, qui s'appelait Linthauer, très entendu dans la science hydraulique, se déclara capable, à l'aide d'une pompe de son industrie, de faire monter l'eau de la Seine à la hauteur voulue et de la conduire au Louvre.



Il indiquait, comme étant l'endroit le plus propice à ce dessein, l'une des piles du Pont-Neuf, encore en construction. Cette création fut décidée. C'était le premier pas vers la distribution des eaux qui, de machine en machine, d'acquisition de sources en captation de petites rivières, successivement détournées pour être amenées dans des réservoirs gigantesques, finirait par mettre l'eau où nous la trouvons de nos jours, partout.

Les Parisiens s'amusaient à voir construire cette première pompe du Pont-Neuf, pour laquelle on se mettait en frais d'un véritable château. Ils la baptisèrent la « Samaritaine », en raison de la scène tirée des Écritures qui ornait sa façade. On avait représenté la bonne Samaritaine s'entretenant avec Jésus sur les bords du puits, où elle l'a rencontré. De plus, une horloge, d'un mouvement compliqué, disait les révolutions de la terre et de la lune; un petit clocheteur, sur le coup de midi, frappait les heures avec son marteau de bronze, et un carillon complétait l'enchantement de cette mise en scène dont les badauds de Paris, rassemblés au Pont-Neuf, ne se lassaient jamais. La tourmente révolutionnaire vit d'un œil soupçonneux ce castelet : elle lui retira son gouverneur, elle descendit le petit clocheteur, elle détacha les pieux personnages de la façade. Le carillon resta en place, il s'était laissé oublier; mais aux premières éclaircies il reprit ses refrains, arrangés à la mode du jour : *Ça ira! ça ira!* C'est ainsi que nous l'avons entendu faire complaisamment vacarme de cloches quand Napoléon, passant en carrosse sur le pont, allait se faire couronner à Notre-Dame.

En 1813, année triste, année d'anxiété patriotique, le carillon cessa de carillonner. La Samaritaine était condamnée; une décision irrévocable décrétait sa destruction.

Pauvre petite Samaritaine! Elle avait été le bon génie du Pont-Neuf; elle emportait, avec elle, son succès, sa gaieté, sa popularité. Le Pont-Neuf, de ce moment, devint gris, morne, taciturne. Il devint un pont quelconque, un pont comme les autres; on le traversait encore, on n'y flânait plus.

Du point de vue de ses affaires, Jérôme commençait à s'en affliger. La clientèle de la boutique à l'enseigne *O-p'ti-cien* se faisait plus rare.

L'année 1814 ne fut pas meilleure, et bientôt elle devait lui causer de terribles soucis...

VII

JÉROME A LA BARRIÈRE CLICHY EN 1814

Quelles pénibles étrennes il apporta, ce premier janvier de l'année 1814! La veille, l'armée prussienne, sous le commandement de Blücher, avait passé le Rhin et, dans l'instant même où s'échangeaient les souhaits, Dantzig venait de succomber. Ces mauvaises nouvelles n'étaient pas encore connues, à l'aube de l'année, mais tout en donnait le frisson précurseur.

Les députés, dans leur visite à l'Empereur, lui dirent gravement : « Que votre main, tant de fois victorieuse, laisse échapper ses armes après avoir signé le repos du monde! » Le souverain répondit en paroles irritées. Suivi encore par ses soldats, mais menacé de la tiédeur et de l'abandon de ses généraux, dont les richesses, autant que la lassitude, amollissaient peut-être les courages, sa foi en son étoile qui restait inébranlable ne le défendait pas de trahir son amertume.

Il s'adressait, par-dessus les représentants, à la nation elle-même, pour un ultime sacrifice : « Paix et délivrance de notre territoire doit être, disait-il, notre cri de ralliement. A l'aspect de tout ce peuple en armes, l'étranger fuira ou signera la paix. »

Quels vœux graves dut-on échanger, en ce jour du 1er janvier 1814, qui apportait aux Français, pour étrennes, l'écroulement d'un empire et la douleur d'une invasion!

Quelques mois plus tard s'ouvre ce qu'on a appelé la Campagne de France. Elle va porter au sublime le talent militaire de Napoléon. Il fait tête à la ruée des nations; des éclairs de son génie illuminent une action titanesque; et les noms d'obscurs villages où domine la lutte, tels que Montmirail ou Champaubert, s'illustrent pour la postérité. Mais l'étreinte est formidable! Elle dépasse la capacité de résistance que peuvent lui opposer les débris de cette Grande Armée, dont la neige, durant la retraite de Russie en 1812, avait tissé le linceul. Si grande était encore



la confiance de Paris en celui qui avait si souvent enchaîné la victoire indécise, que l'orage grondait déjà sur la capitale, que la population parisienne se croyait toujours à l'abri de la foudre. Et les Alliés étaient à ses portes! On se battait dans la banlieue, on se battait dans les faubourgs, à la Villette, à Pantin, à Belleville, et les Russes ordonnaient l'attaque de la barrière Clichy.

C'est le 30 mai. On bat la générale pour le rassemblement de la garde nationale. Jérôme en fait partie. Il est sergent. Le tambour de sa compagnie traverse le Pont-Neuf en rapides foulées, en tapant à tour de bras sur sa caisse qui rend un son lugubre. Il a le temps de crier en passant à Jérôme : « Sergent, ça chauffe à la barrière Clichy. On nous y attend. »

C'est Moncey qui, sur ce point, organise la défense. Il ne dispose que d'une poignée de vaillants. Il n'a à peu près point d'artillerie et les Alliés occupent le versant nord de la butte Montmartre. Il se tient sur le chemin de Clichy, devant le restaurant fameux « le Père Latuille », où une barricade a été improvisée.

Animé de ce souffle de bravoure qui l'entraînait à Marengo, Jérôme, une fois équipé, après avoir en hâte étreint dans ses bras sa femme Manon et embrassé ses petits, va rejoindre sa compagnie, pour monter à la barrière. Sitôt arrivé, c'est pour faire le coup de feu. Il est superbe



d'intrépidité. Une balle l'a effleuré au cou ; il continue, saignant, à tirer contre l'ennemi ses dernières cartouches. Un mot de Moncey, qui excite l'ardeur de ses braves, lui est une de ces récompenses qui payent tous les sacrifices. Mais la fusillade recommence, se fait plus nourrie, et une balle à la poitrine le couche à terre, râlant.

L'ordre de cesser les hostilités arrive à cet instant ; un armistice a été demandé par Marmont et accepté par l'empereur de Russie, armistice qui n'est, pour quelques heures, que la préface de la capitulation.

Manon Martin, inquiète, est venue aux nouvelles. Le cordon de troupes qui barrait le chemin, dès l'ordre de cesser le feu s'est rompu. Elle s'est précipitée vers la barrière où gisent encore, pêle-mêle, morts et blessés. Les yeux agrandis par l'épouvante, un affreux pressentiment l'avertissant d'un malheur, elle erre d'une civière à l'autre, supplie qu'on écarte les voiles couvrant les visages des morts ; puis elle se penche sur les moribonds.

Un grand cri déchire l'air. Elle a reconnu Jérôme. Sur un matelas, jeté d'une des fenêtres voisines, il est étendu, sans connaissance, livide. Sa tunique est déboutonnée, sa chemise sanglante, ouverte, laisse à nu sa poitrine blessée. Sa femme a pris dans la sienne sa main inerte. Elle a couvert son visage de baisers éperdus, elle l'a appelé à travers ses larmes ; les paupières du blessé se sont soulevées. Il l'a reconnue, et lui a souri ; elle lui a désigné les deux enfants qui la suivaient ; il les a caressés de son regard que les ténèbres éternelles commençaient déjà à voiler. Il les a appelés d'un mouvement de ses lèvres et, les ayant embrassés, il a esquissé un geste pour les bénir.

Couchée contre lui, appuyée contre son cœur, brisée par les sanglots, elle ne sait que répéter le nom chéri du père et de l'époux : « Jérôme, Jérôme ! vis pour eux, vis pour moi ! » Dans un suprême effort, Jérôme ramasse toute son énergie, toute sa tendresse, tout son amour. Il murmure : « Les petits, les petits ! »

Un médecin de l'armée arrivait vers lui, qui mit le genou à terre pour l'examiner. Il lui prit le poignet qui retomba, ausculta le cœur, souleva la paupière sur la prunelle vitreuse ; gravement il se releva et, devant la douleur de la veuve, sans une parole, il s'inclina. C'était fini.

Un héros venait de donner sa vie à la France.

« Les petits ! » avait murmuré Jérôme. Sa suprême pensée avait été pour la tâche assignée à la mère, lui disparu. Qu'allait-elle devenir, seule, sans rien au monde, avec deux enfants de dix ans ?

VIII

ROBERT MANIFESTE ET S'EMBROUILLE

Benoît ressentait vivement la détresse de sa mère et, de tout son cœur aimant, trouvait les mots, les caresses qui consolent des pires deuils. Robert, étourdi, sec, indifférent, n'avait pas le sentiment de comprendre. En cette catastrophe, il ne considérait que la nouveauté des scènes de la rue, livrée aux mouvements des troupes ennemies.

En raison du nombre, chaque jour grandissant, des Anglais accourus de leur pays pour se retrouver dans cette capitale qui, depuis dix ans, à cause de l'état de guerre, leur avait été inaccessible, l'aspect de la vie extérieure s'était modifié.

Napoléon, à Fontainebleau, ayant abdiqué en faveur de son fils le roi de Rome, il lui avait été permis de se retirer à l'Ile d'Elbe, dont on lui avait fait un royaume un peu mesquin.

Louis XVIII rentrait alors aux Tuileries pour reprendre, sur le trône de ses pères, la tradition dynastique que la Révolution, et ensuite l'Empire, avaient interrompue.

L'occupation étrangère était sensible dans tout et partout. Elle affligeait les uns, humiliés de payer à ce prix la certitude de la paix extérieure. D'autres y trouvaient des motifs à se réjouir, qui escomptaient dans la Restauration — c'était le nom du nouveau régime — un retour à des institutions dont, à travers tant de vicissitudes, ils avaient fidèlement gardé le regret.

Les cosaques bivouaquaient aux Champs-Élysées et y faisaient, sous la tente, leur popote. Ils effrayaient Robert tout en l'attirant, ces hommes hirsutes, aux dents de loup, dont les poils dévoraient les joues, et qui maniaient, si habilement, de très longues lances. Mais ils ne faisaient pas peur à tout le monde, si l'on en jugeait par les visites que tant de personnes leur rendaient avec la plus grande cordialité.

Robert se poussait sous leurs tentes, il se plantait devant les mar-

mites où mijotaient des choses qui répandaient une agressive odeur de suif. Un cosaque, qui ressemblait à l'un de ces diables qu'un ressort fait surgir d'une boîte, lui fit goûter, en riant aux éclats, de son « frichti », et l'idée passa dans la tête du jeune garçon de crier étourdiment, parce qu'il était content : « Vive l'Empereur! » ; c'était histoire de crier quelque chose. Un officier russe l'entendit, fit signe à un cosaque. Un grand diable décrocha sa lance et en menaça Robert, qui détala juste à temps ; elle influençait déjà le fond de sa culotte, quand l'officier parut trouver la leçon suffisante.

« Qu'est-ce que j'ai fait ? » criait Robert essoufflé.

Un passant, qui avait une cocarde blanche à son chapeau, expliqua : « Tu as crié Vive l'Empereur : il fallait crier Vive le Roi, qui redevient notre souverain.



— Est-ce que je sais, moi? On peut bien se tromper. »

Il avait raison ; quand les événements se précipitent avec une telle rapidité, ces erreurs arrivent même parfois aux grandes personnes.

Depuis l'entrée des Alliés, on ne voyait plus Robert à la maison. Il appartenait tout entier à l'agitation du dehors dont l'intérêt le soulevait.

Il s'était glissé entre les jambes des chevaux des cavaliers de service, sur la place Vendôme, quand on redescendit de sa colonne, pour la briser, la statue de Napoléon. Trois semaines plus tard, le soir, il était, à nouveau, sur les talons des charpentiers qui dressaient, en hâte, sur le Pont-Neuf, un Henri IV de plâtre destiné à remplacer celui de bronze que la Révolution avait mis en morceaux.

Vous pensez bien que lorsque Louis XVIII fit son entrée officielle dans Paris, le 3 mai 1814, pour se diriger vers l'ancien palais des rois, et qu'il passa sur ce Pont pour y saluer son aïeul Henri IV, Robert ne manqua pas l'occasion d'être là.

Au moment même où le monarque arrivait, un ballon s'enlevait, dans la nacelle pavoisée duquel Robert aurait bien voulu avoir pris place. Le ballon se perdit dans les airs. L'aéronaute était une femme, célèbre par ses ascensions, M^me^ Blanchard.

La vue de l'aérostat avait transporté Robert d'enthousiasme, mais il se garda bien de crier, dans la peur de se tromper. Toutefois, à l'imita-

tion des assistants qui agitaient leurs mouchoirs, il agita le sien; mais le sien était tricolore. Des voisins murmurèrent :

« Il provoque les gens, quelle effronterie ! Arrachez-lui ça! Son geste est séditieux !

— Pour sûr, » fit un particulier boutonné jusqu'au col, et armé d'un solide gourdin.



C'était un espion de police qui, incontinent, conduisit Robert, ahuri, au corps de garde de la Samaritaine. Le mouchoir, objet du délit, souvenir populaire de quelque fête impériale, acheté aux gagne-petit du Pont, fut confisqué.

Robert, rendu à la liberté, se grava dans la tête : « Quand on agite un mouchoir, il faut qu'il soit blanc! C'est bon, on le saura. »

En 1815, l'année suivante, un matin, le bruit se répandit que l'Empereur était de retour, qu'il avait quitté l'île d'Elbe, qu'il avait débarqué en France, à Fréjus, que la vieille armée était accourue au-devant de lui, sur les routes, qu'il était arrivé brusquement, la veille, à neuf heures du soir, aux Tuileries, quittées non moins brusquement par le Roi.

Les Parisiens des faubourgs aristocratiques étaient consternés ; ceux des faubourgs populaires, joyeusement bruyants. Robert, qui, des choses, ne saisissait que les effets sans s'expliquer les causes, courut dans la foule. Il se mêla, devant les Tuileries, aux manifestants. L'Empereur se montra à l'une des croisées, sur le jardin. Alors ce fut du délire, et Robert, qui avait retenu de sa dernière aventure qu'on agite un mouchoir blanc quand on est content et qu'on ne veut pas avoir d'histoire, monté sur un banc, agita son mouchoir. Il en fit un drapeau, un panache et, dans la crainte qu'on pût s'y méprendre, il cria : « Il est blanc! »

Un vétéran à brisques le fit dégringoler, un peu rudement, de sa tribune improvisée :

« Ah! çà, fils d'émigré, c'est quand les trois couleurs flottent sur les Tuileries que tu agites ce torchon d'ancien régime ! Rengaine ça, espèce d'espèce... Ton mouchoir est séditieux. »

Robert entendit que derrière lui on disait :

« Pour sûr! »

Il reconnut la voix et l'homme aux moustaches formidables, boutonné jusqu'au col et armé d'un solide gourdin. C'était son espion de police. Le personnage n'avait pas changé de conviction, il n'avait que changé de maître. L'espion de police abattit sa forte main sur l'épaule du perturbateur et s'en fit suivre.

Encore plus ahuri que la première fois, Robert fut conduit au poste, où son mouchoir fut confisqué, comme pièce à conviction.

« Vous voyez bien qu'il est blanc, pourtant, larmoya Robert en s'adressant au commissaire qui l'interrogeait.

— C'est bien pour ça, répondit le magistrat... N'aggravez pas votre cas par une attitude cynique. Où demeurez-vous? Que fait votre père ?

— Mon père est mort le 30 mars 1814, à la barrière Clichy, où il se battait dans la garde nationale. »

Le commissaire le regarda avec intérêt.

« Alors, c'était un brave que votre père. Et voilà comment vous respectez sa mémoire, en manifestant contre l'Empereur, qu'il avait servi et qui est de retour ! Votre jeune âge et la fin glorieuse de votre père sont pour plaider l'indulgence en votre faveur. Je vous mets en liberté, mais qu'on ne vous y reprenne pas ! »

Robert, si habile que fût sa langue à débiter des sornettes apprises par cœur, ne trouvait ni un mot à dire ni une explication à donner. Poussé dehors par les sbires, il ne savait que répéter :

« Si j'y comprends quelque chose, par exemple! Voilà ce grand moustachu qui m'arrête au Pont-Neuf parce que mon mouchoir n'est pas blanc, et qui, parce qu'il est blanc, m'arrête aux Tuileries ! »

Il lui fut enjoint de rentrer directement chez lui, car il était surveillé. Il arriva près de sa mère en transe, qui le gronda de ses continuelles absences.

« D'où viens-tu encore? »

Il raconta son arrestation, son interrogatoire, sa méprise.

« Est-ce que c'est la place d'un enfant d'aller se mêler à ces choses-là? Laisse donc les personnes en état de comprendre, crier et s'agiter ; toi, reste tranquille et tais-toi. Je vous demande un peu, manifester quand on n'est qu'un morveux qui aurait encore besoin qu'on le mouche !

— Ne me parle pas de me moucher, maman, je ne tirerai plus jamais mon mouchoir de ma poche. Je n'ai pas envie de passer tous mes après-midi en prison. »

Cent jours plus tard, — cent jours, — à nouveau, tout s'était retourné. A Waterloo, morne plaine, Napoléon avait livré sa suprême bataille. Le 18 juin, les Parisiens étaient réveillés par le canon des Invalides; ils couraient aux Tuileries, au Palais-Royal, à la place Vendôme pour avoir des nouvelles de la victoire : ils connurent que c'était la défaite.

L'Empereur revenait en hâte, épuisé. Son visage avait la pâleur de la cire; ses yeux fascinateurs, où passaient d'habitude des éclairs, étaient sans vie. Il disait : « J'étouffe là,... oh! la destinée! Trois fois, j'ai vu la victoire m'échapper. » Il conservait une lueur d'espoir, mais hors lui, personne n'espérait plus.

Puis, de nouveau, la France était envahie; de nouveau les Alliés étaient dans Paris, qui ne pouvait plus que capituler.

Napoléon demandait à son plus implacable ennemi une place au foyer britannique, et la réponse était : Sainte-Hélène.

Sans crainte des espions de police, Robert, tu peux sortir ton mouchoir blanc! C'est le drapeau fleurdelysé qui flotte sur le palais du souverain. Le roi, pour la seconde fois, y est rentré. Puis la vie publique a repris son cours. Les soldats étrangers ont peu à peu disparu de la capitale, qu'ils ont traitée durement. On respire plus à l'aise. On s'est remis au travail, aux affaires...

La veuve de Jérôme Martin s'est rendu compte qu'elle ne pourrait continuer à tenir longtemps la petite boutique du Pont-Neuf. Elle a tiré quelque argent des marchandises qu'avait laissées Jérôme; puis, cette liquidation faite, elle y a repris, comme dans un abri provisoire, son premier état de marchande de fruits et d'oranges; elle y joint les fleurs.

C'était le commerce qui allait le mieux sur le Pont : on n'avait jamais tant vendu de lys.

IX

UN JEUNE HOMME POUR FAIRE DES COURSES

Le parrain de Benoît aidait la veuve de ses conseils. Souvent ils s'entretenaient ensemble de l'orientation à donner à l'avenir des petits. Pour l'école primaire, c'était fini. Les enfants pauvres n'y fréquentaient guère après l'âge de douze ans.

Le père la Pipe occupait Benoît dans la batellerie. Benoît lui rendait de petits services qui payaient son pain. Le filleul s'asseyait plus souvent à la table du parrain qu'à celle de sa mère, et quand c'était sur le ponton, dans la cabane, que les vagues ou frais clapotis faisaient osciller, il était vraiment heureux.

Quant à l'autre, Robert, c'était à la rue, où il promenait une oisiveté mauvaise conseillère, qu'il fallait, de toute nécessité, l'arracher.

« Il y prend, ma chère Manon, de déplorables habitudes, votre fils, lui disait le père la Pipe. Il y fait de bien fâcheuses rencontres; il risque, s'il continue, de fort mal tourner.

— Je ne le sais que trop, parrain. Il m'est arrivé, l'autre jour, fait comme un galérien. Avec de méchants gamins qui rôdaient dans l'Ile aux Juifs, il avait joué à faire une bande dont il était le chef et qui s'intitulait « la bande à Mandrin ». Il avait pris un vieux pistolet rouillé dans le tiroir de feu son père; il l'avait passé à sa ceinture, faite d'un rideau de calicot rouge. Il s'était fait un chapeau avec les plumes d'un de mes plumeaux, et des revers de bottes avec un carton noirci et roulé. Obéi par cinq ou six mauvais drôles capables de tout, la bande menait un tapage qui effrayait le monde. Un débardeur, sur le quai de la Ferraille, moqué par ces polissons, a couru sur Robert qui était à leur tête, l'a secoué furieusement en lui criant : « Pour faire ton Mandrin, tu es « trop vieux ou tu es trop jeune. » Il lui a ôté son chapeau qu'il a jeté dans le ruisseau, et confisqué son pistolet rouillé. Toute la bande, à la

vue d'une patrouille, s'est éparpillée. Robert m'est revenu dans l'état que je viens de vous dépeindre... « Comment, méchant enfant, lui ai-je dit, « as-tu eu une idée pareille? »

« Il m'a répondu : « C'est une histoire que j'ai lue dans les livres et « qui est joliment belle. »

Le père la Pipe hochait la tête, désolé:

« Qu'il s'émerveille des saltimbanques, passe! Mais d'un voleur de grand chemin! Sur ce chemin-là, Manon, on va loin. Il faut le retenir pendant qu'il en est temps.

— Sur cette pente-là, où le conduit la paresse, il n'y a qu'un remède, c'est le travail. Si Robert trouvait une occupation, il se sauverait de ces camaraderies qui, avec l'âge, ne pourraient que devenir plus funestes encore. »

Robert n'était pas si fermé aux douces admonestations qu'il ne pût les comprendre. Impulsif, vaniteux, vantard, il ne manquait pas d'esprit : c'était le cœur qui lui manquait. Malheureusement, l'orgueil qu'on voyait poindre en lui n'était pas cette fleur d'honneur et de noblesse qu'est la fierté : c'était l'extravagance et la pose.

Un soir que sa mère tirait l'aiguille sous la lampe il la vit essuyer ses larmes.

« Tu pleures!

— A cause de toi, Robert. Tu me fais peur, mon pauvre petit; tu me désespères; tu t'acoquines à des galvaudeux qui te perdront. Tu es en âge de travailler, il faut que tu t'occupes. »

Il baissait la tête, ému plus qu'il ne le laissait paraître; mais l'idée du travail lui était décidément désagréable. Pour aucun métier, il n'avait de goût; il n'aimait que le pavé battu sous ses pieds, il n'aimait que l'horizon de la rue, son bruit et sa fièvre. Il était né au Pont-Neuf, il l'avait dans le sang.

Un long silence s'était écoulé; sa voix grêle d'adolescent le rompit. Il dit gravement :

« J'ai une idée de travailler. »

Sa mère leva son front, l'interrogea des yeux, surprise :

« Oui, je veux faire quelque chose.

— Tu ne vas pas encore me dire : « Je veux être saltimbanque! »

— Saltimbanque, c'est un bel état, je ne l'ai pas appris assez jeune. Il paraît qu'il faut commencer tout petit. Non. J'ai vu, en passant sur le quai, une affiche :

On demande un Jeune Homme pour faire des courses.

On gagne de suite.

— Ce n'est pas un métier, faire des courses.

— Si, c'est un métier, puisque ça rapporte : « On gagne de suite. » Les courses, c'est pas difficile à faire. C'est la rue ; on n'est pas enfermé, on travaille en se promenant ; on voit les maisons, les boutiques, tout ce qui se passe. Dehors, c'est comme si on était son maître. Et quand on fait des courses on n'a pas même à réfléchir où l'on pourrait aller ; on va où l'on vous envoie. J'ai des yeux bien ouverts, une langue bien pendue et de bonnes jambes. Je suis le jeune homme qu'on demande pour faire des courses. Maman, si tu veux, je me présente demain avec toi. C'est chez un orfèvre, ce ne sont pas les paquets qui m'écraseront. Si je ne dois



porter que de l'or ou de l'argent, je n'en aurai pas souvent ma charge. »

Ce n'était pas si mal raisonné ; et maintenant, de la résolution de son garçon la mère souriait. Robert lui rendait un fils qu'elle ne se con-

naissait pas. On ne fait bien que ce qu'on aime. Il aimait la rue, et faire les courses c'était courir la rue. Cette occupation s'arrangerait très bien avec ses goûts.

« Embrasse-moi, Robert, nous irons voir l'orfèvre demain, tu me rends l'espoir. Je vais passer une bonne nuit; ce sera la première depuis longtemps. »

Les orfèvres avaient, pour la plupart, leurs boutiques sur le quai portant, pour cette raison, le nom de leur état. La boutique où se présentait Robert était celle à l'enseigne de *Saint-Eloi*. Le patron demanda des références et, quand la mère lui eut dit qu'elle était la veuve de Jérôme Martin, feu le lunettier du Pont, il n'hésita point à accepter le garçon, encore qu'il le trouvât insuffisamment âgé d'au moins deux ans, car il ne voulait que des commis sérieux.

Mais il avait connu Jérôme Martin; il avait été de la même compagnie que lui dans la Garde Nationale, où le souveuir était encore vivant de sa fin héroïque, et cette circonstance le décida à accepter le postulant.

La semaine suivante. Robert était « le jeune homme qui fait les courses ». Quand on l'aura éprouvé, on lui confiera des objets précieux, il les transportera dans une petite boîte de fer-blanc qu'il portera, comme les apprentis bijoutiers et les garçons de recette, attachée au cou avec une chaînette.

Il se mit au courant, il fut fidèle, zélé, obéissant; cela tenait du miracle. Au bout du premier mois, on était si content de lui qu'il était augmenté de dix sous par jour.

LES FRÈRES SÉPARÉS

BERTRAND, L'HOMME AUX GRANDES POCHES

X

LE PREMIER BATEAU A VAPEUR SUR LA SEINE

Un jour du mois d'août 1816, le père la Pipe emmenait Benoît assister au lancement et au baptême, en présence de Monsieur, frère du roi, d'un bateau construit dans les chantiers de Bercy par Jouffroy d'Abbans. Il l'avait inventé depuis bien des années, mais il n'avait pas eu l'occasion de l'expérimenter à Paris. C'était un bateau qui marchait par la vapeur et auquel on donnait le nom de *Charles-Philippe*, prénoms du prince.

Ce n'était pas la première fois que la Seine portait un bateau à vapeur. Une quinzaine d'années auparavant, on voyait contre le quai, vers la pompe à feu de Chaillot, — qui, la première, servit à distribuer l'eau au domicile des Parisiens, — un bateau d'apparence bizarre, flanqué de deux grandes roues, armées de volants et de rames, posés sur un essieu comme pour un charriot. Derrière les roues, il y avait une espèce de grand poêle, avec un tuyau, lequel n'était qu'une sorte de petite pompe destinée à faire mouvoir les roues et à faire marcher le bateau. La vitesse contre le courant paraissait égale à celle d'un piéton pressé. Ce premier bateau était de l'invention d'un Américain appelé Fulton, qui s'était inspiré lui-même des premiers essais faits sur la Saône par le marquis de Jouffroy, essais qui étaient alors à peu près méconnus.

Si l'on avait compris l'intérêt de l'invention tout à fait mise au point par Fulton, la France eût disposé d'une force capable de tenir en échec la flotte anglaise, et la face des choses en eût été complètement changée.

Napoléon, qui préparait sa descente en Angleterre, en eut l'intuition, mais les autorités scientifiques consultées n'accordèrent à l'invention aucun crédit.

On appréciait mieux l'importance de l'invention de notre compatriote Jouffroy d'Abbans, lorsqu'il lança sur la Seine, en 1816 et 1817, son bâtiment *le Charles-Philippe*.

Le second voyage qu'il fit, après le baptême, comprit une centaine de voyageurs, qui s'étaient embarqués au port Saint-Nicolas, pour aller à Saint-Cloud.

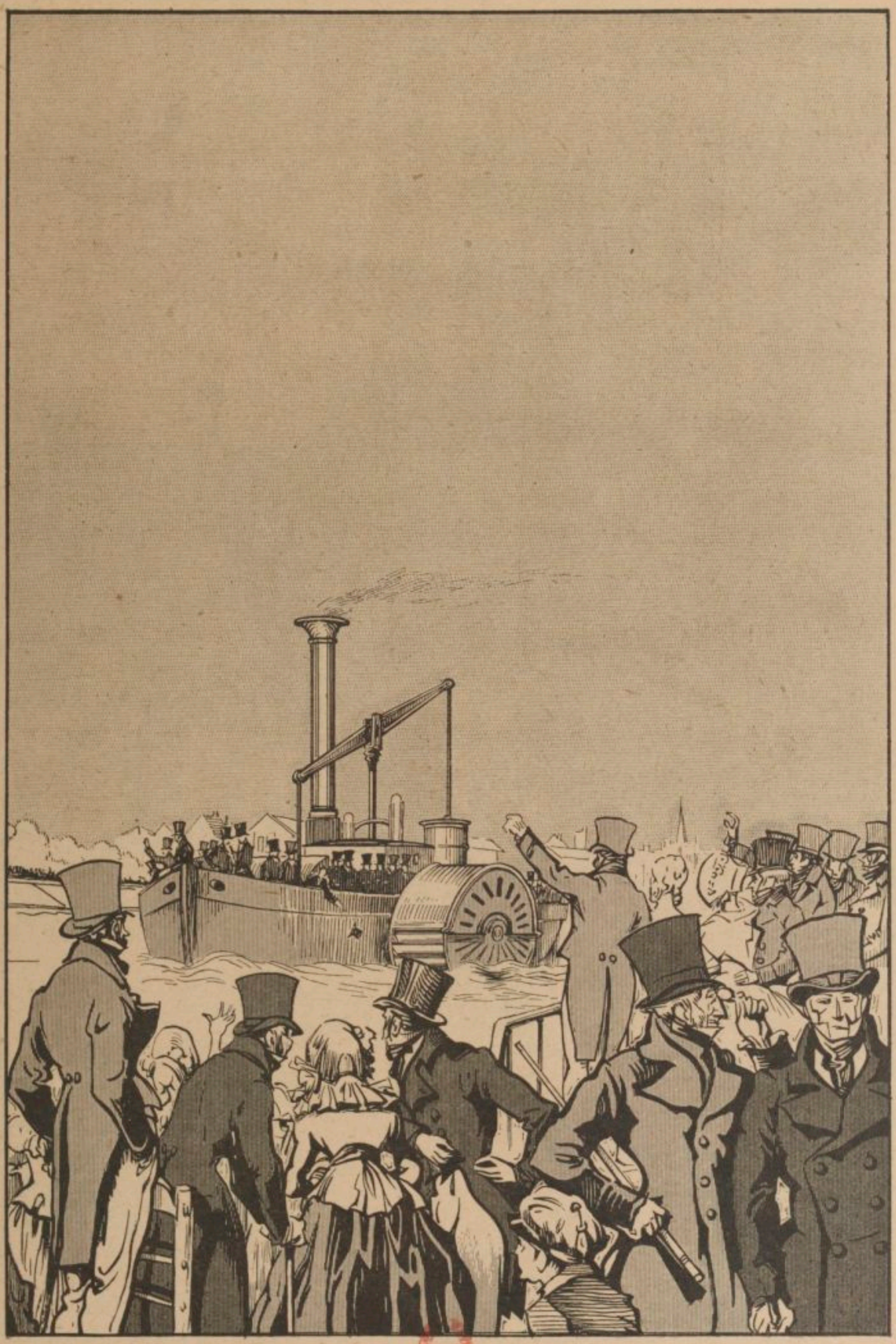
Le père la Pipe, Robert et Benoît étaient de l'excursion. La curiosité des Parisiens n'avait rien de commun avec l'effroi que, sur le passage du premier bateau à vapeur, en Bourgogne, avaient montré, tout le long du fleuve, les riverains affolés par le bruit des roues, effarés à la vue des jets de flammes, jetant des cris, appelant au feu, sonnant les cloches, invoquant toutes les puissances protectrices de la terre et des eaux contre la fantastique apparition. Les Parisiens, mieux préparés, accueillirent le bateau à vapeur avec des manifestations, non de terreur, mais d'admiration.

La pompe à feu de Chaillot les avait familiarisés avec ces machines, et chacun d'eux devinait que ces forces naturelles, l'eau et le feu, associées pour faire marcher un bateau, c'était un fait d'une portée incalculable. C'était la fin de l'antique servitude des aquilons maîtres sur les flots, servitude qui remontait à la première barque et à la première voile. Les bateaux sans voile imposeraient leur volonté aux vents hostiles et même aux flots irrités. C'était la plus grande date de l'histoire de la navigation. Benoît s'imaginait que tous les bateaux allaient désormais marcher comme celui-là, et que c'en était fait de cette vieille batellerie qui se confiait, en descendant; au fil de l'eau, et qui remontait le fleuve à la cadence du pas des chevaux de halage.

Il entendait dire autour de lui qu'un bateau semblable ça aiderait à traverser la Manche, et qu'il augmenterait ainsi, entre la France et l'Angleterre, le trafic des voyageurs et des marchandises repris depuis la paix.

Le père la Pipe, sur le pont, examinait, stupéfait, un peu boudeur, la nouvelle machine qui dérangeait les idées reçues et bouleversait toutes les habitudes d'un vieux matelot. Il avait l'air de lui en vouloir.

« C'est une poseuse que cette bête-là, disait-il, ça fait le gros dos, ça esbrouffe, ça jette des feux par tous les bouts, ça fait toutes sortes de simagrées. Ça va-t-il seulement plus vite et plus droit, comme on le prétend? Ça vaut-il une bonne goélette, proprement gréée, vêtue comme une jolie fille, et qui fait des vents tout ce qu'elle veut, entre les mains d'un capitaine expérimenté et d'un équipage habile? Je me fais vieux, mais d'ici que je m'en aille, il y aura encore, j'imagine, des milliers et des milliers de nœuds à filer sous toutes les latitudes, avant que les



cheminées fumantes et puantes remplacent les mâtures à voiles tendues, frissonnantes et claires. »

La vieillesse gronde à toutes les nouveautés, mais la jeunesse sourit à l'invention qui est l'avenir, parce que l'avenir, à elle aussi, lui appartient. Benoît s'émerveillait de ce premier bateau à vapeur, si différent des autres, et qui, animé par une flamme intérieure, filait sans contrainte,



sans voile, remontait le courant sans être remorqué, tout seul, par ses propres moyens.

Il entendait dire par des passagers avertis que dans la baie d'Hudson, en Amérique, il y avait déjà, avec ces bateaux à vapeur, des trafics réguliers ; quant à Robert, ce qui l'étonnait, c'était que l'eau n'éteignît pas le feu.

Ces premiers voyages s'accomplirent comme on l'avait espéré. Si ce fut un succès, ce ne fut pas pour son inventeur la fortune, ni même la gloire. La gloire alla plus tard à d'autres qui ne l'avaient que suivi.

Le bateau à vapeur était devenu un intarissable sujet de conversation entre le filleul et le parrain. C'était le prétexte et l'aliment de copieuses

considérations sur les voyages aux durées abrégées, sur la vie active sous d'autres cieux. Benoît, pondéré, n'était féru ni d'inconnu ni d'aventures. Il ne sentait que le besoin de se faire une idée de ce qui se passait ailleurs, et moins d'y vivre que de s'y instruire. Il souhaitait passionnément élargir son horizon.

On lui avait raconté que les patrons du *Petit Dunkerque,* ce magasin dont l'enseigne le faisait rêver, étaient d'anciens armateurs de ce port, qui avaient, un jour, établi leurs pénates au bout du Pont-Neuf, qu'ils y avaient ouvert un beau comptoir bien achalandé, qu'ils n'en avaient plus bougé et qu'ils y avaient fait fortune.

« Ce serait mon rêve, disait Benoît : m'instruire des autres pays en les parcourant; quand je les aurais vus, revenir bien tranquillement à Paris, un peu plus malin que ceux qui n'en sont jamais sortis, m'y installer, et pas loin de maman.

— Ça se peut, répondait le père la Pipe, ça se peut, et cependant faut pas trop s'y fier : quand on a goûté aux voyages, on n'en perd pas toujours le goût. Je t'avoue qu'avant de boire ma dernière goutte et de fumer ma dernière pipe, je voudrais bien faire une de ces longues randonnées comme j'en faisais dans ma jeunesse, sur de fins voiliers qui vous avaient grande allure, et cela sans cracher du feu, comme des bêtes de l'Apocalypse.

— Oh, parrain, suppliait Benoît, si vous refaisiez un voyage comme ça, est-ce que je ne pourrais pas en être, est-ce qu'il n'y aurait pas une petite place à côté de vous? On doit avoir besoin de jeunes gens sur les bateaux.

— Dame, il y a les mousses, mais ils ont de l'expérience, ils sont passés par l'école, ou ils sont enfants de marins. On ne tombe pas de la Seine, qui n'est qu'un pot à eau, dans l'Océan, qui est un gouffre, sans transition. C'est vrai, il y a sur les bateaux marchands des jeunes qu'on emploie à bord, propres à une foule de tâches; puis, sur un bateau, le tout est d'y mettre le pied : une fois là, à Dieu vat! Je m'arrangerai bien à t'y faire monter si ça te chante; mais ta mère?

— Faire une absence, ce n'est pas la quitter; je reviendrai, parrain, emmenez-moi ; je serais si heureux de partir avec vous. »

Le père la Pipe avait conservé des relations avec des armateurs du Havre. Il n'y avait laissé que de bons souvenirs. On s'était étonné de l'envie qui lui avait pris de s'amariner sur les bords de la Seine. Un coup de vent, comme il disait, et un coup de tête.

La compagnie havraise qui faisait le transport à la Jamaïque des cotonnades teintes, des divers produits et tissus manufacturés et qui en rapportait du rhum, des bois des îles et des épices, possédait de superbes bâtiments, chargés de ces traversées. La *Normandie* était l'un des plus confortables.

Ce vaisseau allait partir sous peu, et, précisément, il était commandé par un capitaine que le père la Pipe avait connu moussaillon, et qui avait conservé le souvenir de ses bons et affectueux procédés.

Le vieux matelot eut dans l'équipage la place qu'il sollicitait. Il plaida pour son filleul ; le capitaine, d'accord avec la compagnie, lui répondit en toute simplicité : « Embarque, vieux, avec le jeune. »

XI

UN DÉPART POUR LE NOUVEAU MONDE

La mère s'était laissé convaincre, mais après bien des combats intérieurs, et parce qu'elle ne doutait point que cette séparation ne serait que momentanée.

De ses fils, c'était le moins aventureux qui courait l'aventure, le plus assidu au travail, le plus doux à la maison, le plus fidèle, le plus affectueux, le plus caressant. De le voir partir, et partir si loin, au bout du monde, dans des contrées dont elle ne se faisait l'idée — et combien fausse! — que par les sauvages exhibés dans les baraques, elle se sentait plus seule encore. Que serait sa vie sans son gentil Benoît, sans le regard aimant de ses bons yeux qui savaient lire dans les siens ses peines ou ses apaisements, sans la chère consolation de ses sourires? N'aurait-il pu, tout aussi bien, apprendre, comme son père, un état? Elle se serait tuée au travail pour en faire le sacrifice; il serait devenu, comme Jérôme, un ouvrier habile, adroit, recherché. Elle en faisait des reproches au père la Pipe.

« C'est ces histoires de bateaux que vous lui avez contées, Jean, disait-elle, qui lui ont mis ces idées en tête. C'est toute cette batellerie au milieu de laquelle il a grandi, et dont il a pris la passion; nos ports de la Seine sont surtout des marchés, on y apprend le commerce : aller chercher des pommes en Normandie, du blé en Beauce, ça ne pouvait pas me donner à craindre pour lui. Tous les miens, du reste, ont fait ça; mais courir le monde, quels risques! Benoît, qui est un calme, aurait même pu être placé commis dans une boutique parisienne.

— Un *calicot!...*

— On les appelle comme ça, je sais bien, par moquerie, mais ils ne sont pas tous de ces freluquets pommadés et frisés qu'on rencontre, quand ils ont quitté leur comptoir, aux montagnes russes ou au Tivoli avec des éperons attachés à leurs escarpins vernis. Il y en a de sérieux,

qui ont l'estime de leurs patrons, et qui arrivent un jour à quelque chose.

— Pour les affaires, il y a Robert...

— Vous dites cela avec une intention malicieuse qui est méchante, je vous assure, quand j'ai tant de chagrin. Robert a l'air, pour le moment, de se ranger, mais combien de temps dureront ses bonnes résolutions? Avouez que vous tremblez pour son avenir autant que moi-même. »

Le père la Pipe reconnaissait la justesse de ces observations. Il se déclarait prêt à tout envoyer promener, si Manon était décidément trop malheureuse du départ de son fils. Le voyage était décidé, les dispositions prises, les engagements signés, tant pis! Qu'elle parle, et, à tous risques, il romprait.



Mais Benoît rentrait; il paraissait si joyeux de ce voyage! « Une occasion, mère, disait-il, qui ne se représentera peut-être jamais. » Et elle acquiesçait d'un visage sévère et triste. Il devinait ce qu'il y avait de chagrin dans son consentement. Il en souffrait, et lui passant les bras autour du cou :

« Je serai là dans un an. Je ne m'en irai plus après. Je resterai près de toi... »

Et comme elle dissimulait une larme :

« Si pourtant, soupirait-il, je te faisais trop de peine... »

Elle se reprenait, avec son ordinaire vaillance.

« Mais non, mon enfant, j'ai consenti. Tout est prêt, et je ne suis pas d'une famille de mariniers pour rien. »

La *Normandie* devait quitter le Havre dans une quinzaine. On n'avait que le temps de s'y préparer. La veuve s'occupait du trousseau du petit voyageur dans ses moindres détails, encore qu'il dût être habillé à bord et n'y apporter qu'un baluchon restreint réglementaire.

Robert observait ce va-et-vient avec sa mobilité coutumière, ardente et à la fois détachée. Il savait, par les dires, que la discipline en mer était stricte jusqu'à l'extrême sévérité; que les manœuvres y étaient pénibles et le travail constant. Puis, il ne se voyait pas montant à un autre mât que le mât de cocagne, d'où, du reste, il avait toujours glissé

sans avoir atteint les victuailles de la couronne qui l'alléchaient. Il s'en consolait.

« Le tout, disait-il, n'est pas de décrocher le saucisson, mais de le manger ! »

Quel curieux enfant que ce Robert ! Dans ses reparties, il laissait deviner une personnalité dont la maturité pourrait bien porter de singuliers fruits.

Le jour du départ au Havre était fixé. La *Normandie* allait lever l'ancre.

Un voyage de Paris au Havre, qui se fait, de nos jours, en trois heures, c'était alors toute une affaire. On y allait par la diligence qui partait des Messageries de la rue Notre-Dame-des-Victoires, dont la rotonde fut si populaire, ou bien par les Messageries royales, qui étaient rue du Bouloi.

Les diligences énormes, toutes chevillées de fer, au ventre rebondi, difformes à force de bâches, pesamment chargées, attelées bruyamment, prenaient des voyageurs de trois classes : les plus cossus dans le coupé, les petits bourgeois dans l'intérieur ; à l'impériale, les gueux, sous la bâche, mal abrités de la poussière et de la pluie ; mais, comme disait le père la Pipe : là-haut on a de l'air et on peut fumer.

La distinction des classes s'effaçait souvent dans le trajet quand, égalitairement, tout le monde descendait aux trop rudes montées pour faire souffler les chevaux, aux relais pour la relève des équipages, aux auberges pour le coucher et la « dînée ». Puis il y avait les incidents, les imprévus, les alertes. Les angoisses comme les agréments n'étaient qu'un lot commun à tous. Les attaques des brigands étaient à craindre malgré la vigilance de la maréchaussée, et l'adresse du postillon n'évitait pas toujours les chutes désagréables.

Dans la cour des Messageries, qui s'ouvrait sur la rue du Bouloi, par une porte plus haute que monumentale, on apercevait d'un côté les écuries, de l'autre les salles d'attente des voyageurs et les bureaux des commis. Au fond, les abreuvoirs. Les arrivées étaient bruyantes, soulignées de grands claquements de fouets, et c'était la sortie de leurs compartiments des voyageurs fripés, poussiéreux, ankylosés, satisfaits de toucher au port, que des parents et des amis attendaient. Un brouhaha énorme accompagnait invariablement les départs. C'étaient des embrassades frénétiques, de suprêmes recommandations, des adieux touchants, dont nos gares actuelles ne nous présentent plus qu'un tableau très estompé. Est-ce parce que les voyages sont plus fréquents, et que

nous y sommes plus accoutumés, que nous nous montrons, dans ces départs, si paisibles et que nos yeux restent secs?

Benoît, qui s'était promis tant de plaisir de ce voyage, n'aurait jamais pu supposer que la tristesse de la séparation l'emporterait. Combien cet arrachement lui était douloureux! Pour un rien, il se serait suspendu au cou de sa mère et il aurait crié : « Je ne pars pas. »



On cherchait Robert. Où était-il? On le trouva en contemplation devant le postillon. Un ancien postillon qui avait conservé une grande partie du costume classique, qui commençait à être de plus en plus négligé : le serre-tête blanc noué autour du front, les cheveux résumés sur la nuque dans une petite queue tressée pareille à la queue du vigoureux cheval de flèche qu'il chevauchait. Il avait une veste à courtes basques, égayée d'une double rangée de boutons de métal, des bas bleus, un pantalon de peau descendant jusqu'à la cheville. Il s'était chaussé, avant de monter à cheval, de bottes si formidables, que le Petit Poucet s'y fût trompé et les eût prises pour celles de sept lieues que portait l'Ogre. Il avait à la main un fouet à manche court et à longue lanière, qui était comme l'emblème de son autorité. Avec ça, important et loquace, et l'air d'un personnage qui se sait investi du rôle avantageux et décoratif dans cette comédie à cent actes divers qu'est un voyage en diligence.

Robert, devant lui, en oublie tout : le voyage, sa mère en pleurs et son frère qui part au Nouveau Monde. Il est tiré de sa contemplation par Benoît : les deux jumeaux s'embrassent.

Robert, pas autrement ému, lui souhaite une bonne traversée et un prompt retour.

« Mais surtout, ajoute-t-il, n'oublie pas de me rapporter un perroquet! »

Six heures! Les fouets claquent. La diligence, dans un bruit de ferrailles, démarre, tirant du feu des pavés qu'elle broie des bras qui

s'agitent aux portières font des effets de télégraphe aérien. La formidable voiture disparaît au tournant de la rue.

« Adieu, Benoît, adieu ! » crie, déchirée, la veuve, alors que l'enfant qui part n'est plus à portée de sa voix ; mais il est encore à portée de son cœur.

Parti ! Un vide d'abîme s'ouvre en elle, qui se sent prête à défaillir. Elle se roidit : c'est la destinée ! Il lui faut du courage, elle en aura : Robert lui reste !

Robert marche à côté d'elle, silencieusement, tête baissée. A quoi pense-t-il ? Est-ce à l'événement que, dans leur humble vie, est cette séparation ? Il se décide à parler : vers lui sa mère incline l'oreille pour recueillir ses paroles :

« Tu ne sais pas ce que je voudrais être, mère, je voudrais être postillon !... »

XII

LA BAIGNADE INTERROMPUE

Le souvenir du postillon de la diligence était tout ce qui avait frappé Robert dans la scène mélancolique du départ de son frère jumeau. Quel beau métier que le métier de postillon ! Quel beau costume et quelles bottes ! Quelle allure faraude sur le cheval excité par les crépitements savants du fouet, qui faisaient accourir les gens, aboyer les chiens et s'enfuir les poules !

Ah ! oui ! postillon, c'est un bien joli état ! En attendant, lui, Robert, n'était que le jeune homme qui faisait les courses. Il les avait faites d'abord avec entrain, exactitude et intelligence. Il y mettait maintenant plus de distraction, de mollesse. Il lui arrivait souvent de n'avoir pas retenu ce qu'il avait à dire, et d'oublier le numéro de la maison où il devait se rendre. Il n'avait jamais fait de géométrie, mais ce n'était pas l'ignorance où il était de cette science qui l'empêchait de se souvenir que la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre. C'est qu'il aimait, flâneur, les longs détours. Il était de tous les incidents de la chaussée. C'était sa joie d'exciter les cochers et surtout les porteurs d'eau, les plus querelleurs des hommes.

Il avait revu les copains de « la bande à Mandrin », qui continuaient à traîner leurs grègues dans le quartier : Vermillon, dont la mère était chiffonnière rue Mouffetard ; Châtaigne, dont le père, qu'on avait vu, pour la dernière fois, faisant une assez laide grimace au carcan de la place de Grève, était absent par force ; Bec-de-Lièvre, qui n'avait pas de père ; Jean-Marie le frisé, tortillard et chafouin, qui avait la spécialité de chasser les matous imprudents dont la casserole maternelle faisait des civets réputés.

Cela baguenaude, galvaude, la main prompte à la tire, ce qui veut dire qu'elle chipe à l'étalage. Robert s'en était séparé. Il ne jouait plus avec eux, ayant pris la bonne résolution de sérieusement travailler ; mais ses résolutions n'étaient jamais que des velléités.

Il avait rencontré les drôles ; d'abord, il les avait fuis, puis il s'en était laissé approcher ; il trouvait en eux un public pour crâner, son défaut capital. Il prenait plaisir à faire sonner aux oreilles de ces faméliques, qu'il était chez un orfèvre, fournisseur de la Cour, et qu'on y faisait de la riche vaisselle d'or et d'argent, ce qui le posait, croyait-il. Mais qu'est-ce qu'il avait donc là autour du cou, cette chaîne ?

« C'est avec ça, lui demandait Vermillon, qu'on t'attache ?

— C'est avec ça que j'attache ma boîte sous ma veste. Dans ma boîte il y avait, l'autre jour, mon vieux, une patène en or. J'ai eu à porter des reliquaires en forme de cœur, des tabatières en vermeil couvertes de pierreries. »

Ce qui n'était pas vrai, mais ça sonnait si bien ! Les autres ouvraient de grands yeux, voulaient voir.

« Ça s'ouvre, ta boîte ?

— C'est fermé.

— Y a une clef ? demandait Bec-de-Lièvre.

— Y a un secret, » répondait Robert.

Et, son effet produit, il s'éloignait, suivi des éclairs de convoitise qu'il avait allumés et qui le flattaient, car il était persuadé qu'il n'avait qu'excité leur jalousie.

Vermillon et Châtaigne en l'écoutant avaient pensé une même chose, en même temps, qu'ils n'avaient pas osé, cependant, s'avouer.

« Si seulement, disait Châtaigne, la moitié est vrai... de ce qu'il dit porter comme ça avec lui...

— On pourrait voir, répondit Vermillon, avec la complicité d'un sourire de coin.

— Il ne veut pas laisser voir, il ne veut pas ouvrir la boîte pour nous montrer.

— Chiche que je l'ouvre !

— Chiche !

— L'ouvrir ? Il faudrait lui enlever plutôt la chaîne qui la retenait autour du cou. Il ne voudrait pas s'en séparer, il se défendrait.

— Il doit coucher avec, raillait Vermillon.

— Probable !

— Quand il s'baigne, est-ce qu'il la porte aussi à son cou ? »

Châtaigne lui donna un coup de coude de connivence.

« Je serais curieux de voir ça, Vermillon, s'il la porte quand il se baigne ou s'il la quitte.

— Il n'y a qu'à l'amener se baigner, on verra.

— On en parlera à Bec-de-Lièvre et à Jean-Marie. »

C'était l'été, il faisait chaud, les baignades du Pont-Neuf étaient populaires. Il existait des établissements de bains superbement montés, fermés, confortables, que le sieur Viger avait fait construire. On les appelait en style pompeux : « Les salons du repos et de la santé. » Leur agrément, c'était leur porche orné d'arbustes et le petit jardin circulant en galerie autour du rez-de-chaussée. Viger ne s'en était pas tenu à ces maigres ombrages. Sur le talus des rives voisines, il avait planté les peupliers qui égayent encore aujourd'hui, par leurs frondaisons, les abords du quai Royal, du quai Voltaire et du quai d'Orsay. Si le terre-plein du Pont-Neuf a sa croupe gracieusement voilée d'ombre, si les saules et les tilleuls se mêlent à sa base, et d'une grève aride ont fait un charmant jardin, c'est à l'homme des bains qu'on le doit.

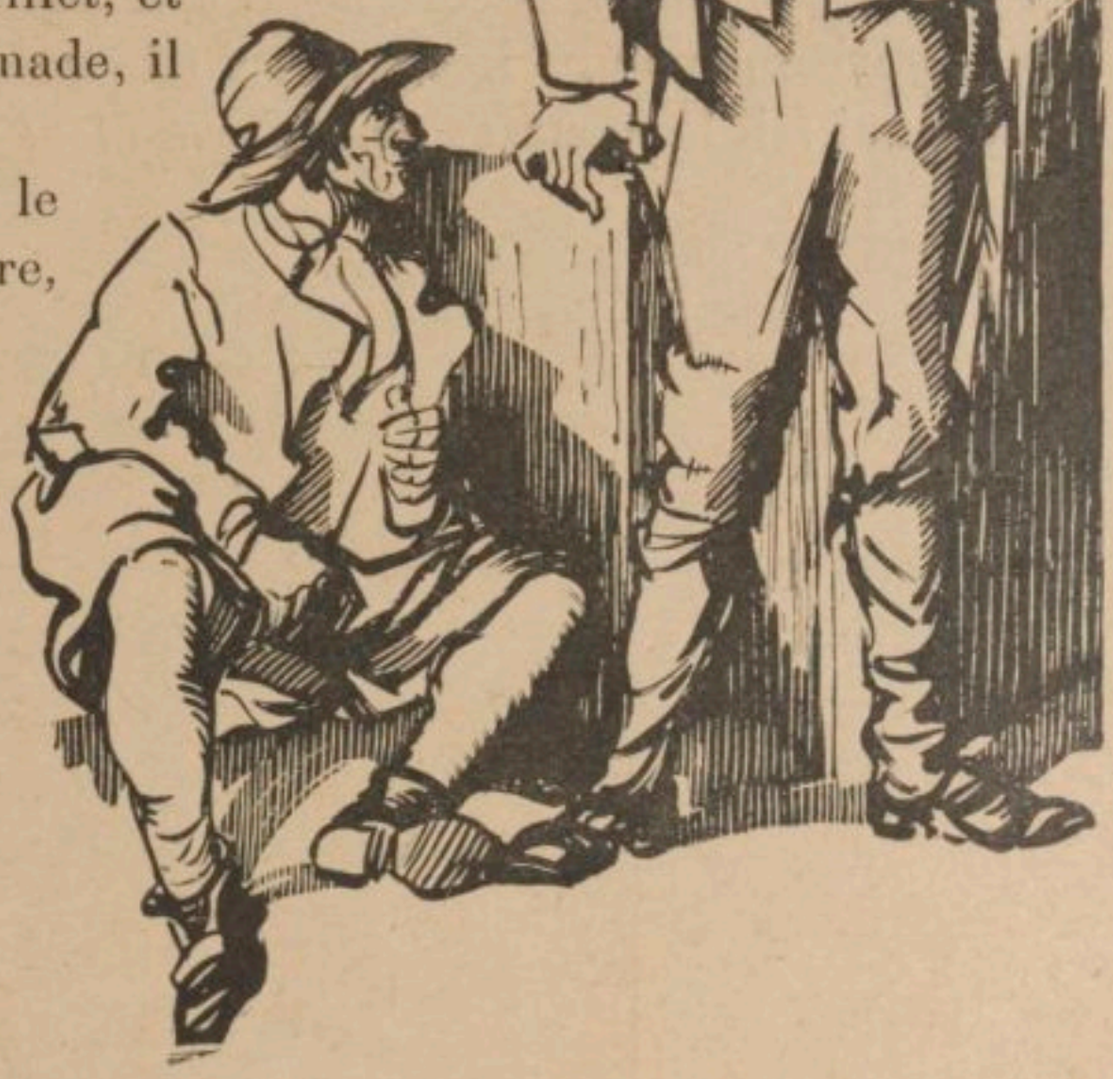
Le populaire, malgré les ordonnances de police, prenait des bains sans tant de façon sur les rives mêmes, au vu de tous. Les gamins de Paris s'amusaient, pour déchaîner le riche répertoire des blanchisseuses, qu'on nommait des « poules d'eau », à faire les tritons le long de leurs lavoirs.

C'était une de ces distractions que la canicule rendait chères à Robert, et, quand Vermillon, qui avait été le relancer jusque devant la porte de l'orfèvre, certain après-midi, qui était celui d'une torride journée de juillet, et lui avait proposé une baignade, il n'avait pas dit non.

« Le thermomètre sur le quai marque 40° à l'ombre, pense !

— Puis ce n'est pas si long, observait sournoisement Châtaigne, ton patron n'en saura rien. On se dépêchera après. On va tous se baigner. T'en es ? Tu nages comme un poisson. Jean-Marie





parie qu'il ira plus loin que toi, au milieu de la Seine. Bec-de-Lièvre et moi, nous tenons le pari que tu le bats.

— J'en crains pas à la nage, » répondit orgueilleusement Robert.

Sa vanité chatouillée lui avait fait oublier le temps à perdre, qui ne se rattrape pas. Il alla se déshabiller derrière une pile de bois sur le port. Ah ! sa boîte...

« Il faut que quelqu'un reste pour garder les effets et ma boîte, surtout avec ce qu'il y a dedans. Il y a une fortune. »

Vermillon, qui consentit à tenir le rôle d'arbitre à la course à la nage, accepta de tenir aussi celui de chien de garde. Boîte et chaîne furent enfouis sous les vêtements quittés et la lutte de vitesse commença entre Jean-Marie et Robert.

Les badauds s'amusaient et applaudissaient.

« Hardi les gars, hardi ! » Jean-Marie sortait de l'eau le premier et s'avouait battu, tandis que Robert prolongeait son succès par quelques brassées supplémentaires.

Mais voilà les tricornes de la police qui apparaissent. Se baigner à cet endroit est interdit. Les délinquants, en un clin d'œil, se sont rhabillés et ont filé. Il ne reste aux mains des policiers que Robert, presque tout nu, qui vient de s'apercevoir que sa boîte a disparu avec les camarades. Ils lui ont heureusement laissé sa culottte, mais, dans son trouble, il l'a mise à l'envers.

« Toi, le rigolo, lui dit l'agent de police, tu t'appellerais pas Dagobert, par hasard?

— Non, gémissait Robert, à qui revenait l'histoire qu'il avait vaguement apprise dans une image d'Épinal, mais je suis pourtant le jeune homme qui fait les courses pour *Saint-Éloi !* »

XIII

LES PREMIERS BLUFFS DE ROBERT

Châtaigne et Vermillon s'étaient ensemble enfuis d'un côté, les deux autres avaient pris un chemin différent. C'était Vermillon qui avait la boîte. Ils marchèrent jusque vers les cagnards, de l'Hôtel-Dieu, tremblant qu'on ne fût sur leurs traces. Ils attendirent qu'il fît nuit pour s'abriter derrière un talus, et explorer, à la lueur du clair de lune, le contenu de la cassette. Le fameux secret qui la fermait n'était qu'une simple goupille, qu'il suffisait de pousser et qu'ils découvrirent tout de suite. Ils ouvrirent la boîte de leurs mains qui tremblaient. Qu'allaient-ils y trouver?

Il y avait dedans un petit paquet qu'ils déplièrent. Il contenait en tout et pour tout une douzaine de croquignoles. Ils se regardèrent abasourdis. Le trésor, la pièce d'orfèvrerie merveilleuse, la bonbonnière enrichie de diamants, et quoi encore! C'était ça? Ils s'exclamèrent en chœur : « Menteur! »

Ils rejoignirent Bec-de-Lièvre et Jean-Marie. Ils leur mirent la boîte sous le nez, tout ouverte.

« Pige ce qu'il y avait! des gâteaux secs; c'était tout! oui, oui... c'était tout! »

Ils tinrent un conciliabule. On rapporterait à Robert sa boîte; il ne fallait pas qu'il eût le contentement de croire qu'on avait tenté de le voler et que les volés, c'étaient les voleurs.

« J'ai plutôt envie de tomber dessus, disait Bec-de-Lièvre. J'aime pas ceux qui font des boniments pour épater le monde. »

Robert n'avait rien dit à sa maison de ce qui lui était arrivé. Aussi bien ce jour-là, il n'avait rien à livrer. Il n'y avait donc de disparu que la boîte. La retrouverait-il aux mains de la bande ou la lui avait-on prise, à la faveur du désarroi?

Il monologuait ainsi en marchant. Vermillon, qui s'était approché à

pas feutrés, lui tapa sur l'épaule; il se détourna, ils se trouvèrent face à face :

« On te la rapporte, la v'là. »

Les trois autres s'étaient rapprochés. Bec-de-Lièvre éclata :

« Qu'est-ce que tu disais qu'il y avait dedans? Esbrouffeur! Un trésor, à t'entendre. Et il y avait ça! »

Robert fut sur le point de répondre qu'il n'y avait pas, en effet, autre chose, mais il comprit qu'on voulait le confondre et dire qu'il avait menti pour étonner. Il bluffa, et joua la surprise :

« Ça, eh bien, et le reste? On l'a filouté, le reste!

— Des soupçons! C'est tout ce que t'offres à de gentils garçons comme nous, criait Jean-Marie, c'est ta récompense honnête? »

Robert avait repassé la chaîne autour de son cou. Vermillon le secouait en la tirant à lui, à l'étrangler.

« Moi, ricanait Châtaigne, je vais te coller des marrons pour ton toupet, aussi vrai que je m'appelle Châtaigne. Accuser des fils de bonne famille, des jeunes gens tout ce qu'il y a de mieux, c'est-y pas malheureux... »



Robert reprenait, avec son sang-froid, son autorité :

« Je ne dis pas que c'est toi, Vermillon; je ne dis pas que c'est toi, Châtaigne; je ne dis pas que c'est Bec-de-Lièvre ou Jean-Marie; je dis qu'il y avait ce qu'il n'y a plus, et qu'il y en a un qu'a fait du tort aux autres, qui veut les faire passer pour des filous, parce que lui en est un. Mais je ne sais pas lequel est celui-là! »

Diviser pour régner, c'est une maxime connue. Robert, instinctivement, par la duplicité de sa nature, dans sa précocité, l'appliquait, tout

novice qu'il fût encore. Les deux de la bande qui avaient fait confiance à Châtaigne et Vermillon les dévisagèrent d'un mauvais œil. Le venin du soupçon opérait.

« Enfin, Robert savait ce qu'il y avait dans la boîte, disait Jean-Marie.

— Nous ne le savons pas, nous, disait Bec-de-Lièvre.

— Si c'est nous qu'on le sait, interrompit Vermillon, c'est que tu veux dire qu'on a pris ce qui était dedans.

— J'en sais rien, peut-être. T'as ouvert la boîte.

— Qu'est-ce qu'il veut dire, ce sale gosse, cria Châtaigne.

— Pas si sale gosse que toi, » hurla Jean-Marie.

Et les voilà qui s'interpellent, s'outragent, s'accusent, se menacent du poing, dans une extrême confusion. Ils se prennent aux cheveux. Jean-Marie, qui a roulé à terre, sous les bourrades, furieux des coups qu'on lui administre, rage, pleure, tempête :

« Ah ! c'est comme ça ! eh bien, je vais tout dire. On t'a mené à la baignade pour te faire quitter ta boîte et te la « choper ».

— Le traître ! c'est pas vrai, veux-tu te taire ! On va te fermer la bouche... » crient les deux autres.

Robert, en les divisant par le soupçon, était arrivé à ses fins; il apprenait ainsi que l'affaire avait été concertée, qu'on lui avait tendu un piège, qu'on avait voulu lui voler ce qu'il s'était vanté d'avoir et n'avait point, et que les gredins se disputaient entre eux son butin imaginaire.

Tout tournait au mieux. Il avait retrouvé sa boîte. Il avait jeté le désarroi dans cette bande de méchants camarades, qui s'étaient dressés en adversaires avec des intentions menaçantes et qui voulaient l'humilier pour son mensonge; mais il avait repris — était-ce si mal joué ? — l'avantage en mentant.

Il abandonna la bande aux horions qui continuaient à pleuvoir et aux bleus dont ils décoraient leur peau de petits coquins. Mais il lui sembla voir, tout à coup, dans la main de Bec-de-Lièvre, quelque chose qui brillait et qui pouvait être une arme.

« Ça se gâte, décidément, pensa-t-il. J'ai ma boîte, j'ai même mes croquignoles, c'est l'essentiel, filons. »

Et, tout en s'éloignant, sifflant un air guilleret, il dévorait ses croquignoles une à une avec délices.

Quand il reprit son travail, son patron lui fit savoir que la police était venue pour une contravention qui lui était dressée, et dont les

parents et les patrons étaient responsables. On avait appris ainsi qu'il avait des fréquentations suspectes; pour cette raison, on ne pouvait plus avoir confiance en lui. L'orfèvre termina :

« Dites à votre mère qu'elle vienne me voir. Je suis fâché de ce que j'ai à lui dire, car c'est une brave femme... »

La semaine suivante, Robert n'était plus, quai des Orfèvres, à l'enseigne de *Saint-Éloi,* le jeune homme qui fait les courses.

« Il n'y a pas de justice, gémissait-il. Tout ça qui m'arrive parce que — avec d'affreux gamins, c'est vrai — j'ai pris un bain froid un jour où il faisait quarante degrés à l'ombre! »

Les semaines s'étaient écoulées, et les mois. Une année, plus d'une année avait passé, et toujours point de nouvelles de Benoît, ni de son parrain Jean, le père la Pipe.

L'inquiétude de la veuve était devenue une angoisse plus cruelle chaque jour. Comment en douter maintenant ? La catastrophe dont elle avait eu l'avertissement secret le jour du départ, s'était certainement produite. L'enfant parti ne reviendrait plus. A la compagnie maritime, on considérait la *Normandie* comme perdue. Une lueur d'espoir persiste tant que l'irrémédiable n'est pas la certitude et, par échappée, apporte à la douleur qui veille son réconfort et son répit.

Manon Giroux, veuve Martin, se raccrochait, comme à des bouées secourables, aux récits que chacun colportait; on lui contait, pour bercer sa détresse, des histoires de bâtiments qu'on avait crus sombrés, dont on était sans nouvelles, et dont on apprenait, tout à coup, qu'ils étaient saufs. Même quand le naufrage avait réellement eut lieu, et qu'on supposait que tous, passagers et équipages, avaient péri, il y avait des réapparitions soudaines des naufragés qui avaient eu la chance de s'échapper. Mais ils étaient tombés aux mains de tribus barbares, sauvages, ou ils s'étaient égarés dans la brousse, et alors qu'on croyait tout fini, qu'on ne les attendait plus, ils faisaient savoir qu'ils étaient vivants et qu'ils revenaient. Il y en avait qui, devenus on ne sait quoi, on ne sait où, avaient négligé d'en informer les leurs. Il y en avait qui avaient été proclamés rois dans des tribus de nègres.

« Si mon Benoît était vivant, disait sa mère, il ne vivrait, j'en suis sûre, que pour me le faire savoir! »

Un matin, un voisin du pont vint chez elle trouver la veuve du lunettier. Il avait un journal à la main. Il s'excusait, aux premiers mots, d'être un messager de mauvaises nouvelles. Il en était profondément

affligé. Mais, ne valait-il pas mieux qu'elle sût la réalité, si affreuse fût-elle, que de vivre dans une anxiété à laquelle chaque journée ajoutait son poids ?

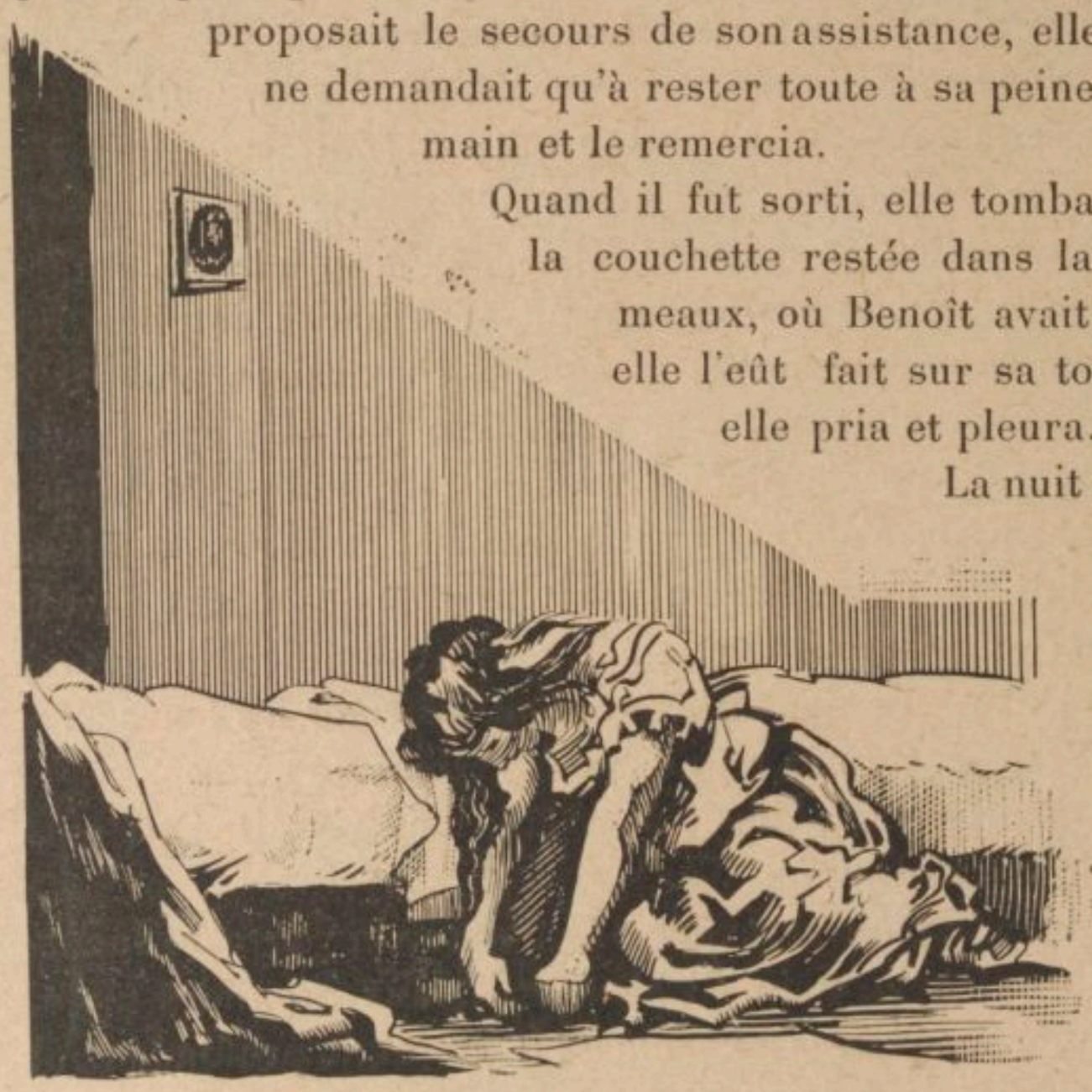
« Des nouvelles, et mauvaises, lui dit-elle. Donnez ! »

Elle tendit vers le journal une main lasse. Elle essaya de lire, à l'endroit qu'il lui indiquait du doigt. Elle ne voyait que du noir sur du blanc. Son émotion faisait trembler la feuille dans ses doigts, les larmes troublaient sa vue.

« Lisez pour moi, Monsieur, je vous en prie... »

Il lut cette correspondance datée du Havre : « Une information de source sûre confirme que la *Normandie,* ce magnifique bâtiment qui, parti de notre port pour la Martinique, et dont on était depuis ce temps sans nouvelles, est perdu corps et biens. La *Normandie* a coulé, croit-on, en pleine mer, au cours d'une tempête d'une extrême violence. On a retrouvé sur la côte quelques épaves qui ne laissent aucun doute quant à leur origine. »

Maîtresse de sa douleur, elle n'eut pas un cri, elle reçut avec une dignité ferme les condoléances de son voisin, les consolations stériles qu'il lui prodiguait. Elle se voulait forte devant le monde. Comme il lui proposait le secours de son assistance, elle répondit qu'elle ne demandait qu'à rester toute à sa peine. Elle lui serra la main et le remercia.



Quand il fut sorti, elle tomba à genoux contre la couchette restée dans la chambre des jumeaux, où Benoît avait dormi, et comme elle l'eût fait sur sa tombe, sanglotante, elle pria et pleura.

La nuit était venue qu'elle était encore agenouillée, les mains jointes, en prières, en pleurs, ombre dans l'ombre. Robert rentra, s'étonna de l'obscurité. En tâtonnant, il arriva

dans la chambre, se heurta à sa mère effondrée contre le lit. Il alluma, effrayé. Elle se redressa en chancelant.

Qu'était-il donc arrivé ? Elle articula :

« Ton frère est mort. » Elle lui désigna le journal étalé sur le petit lit.

Il le parcourut. Il lut la tragique information. La nouvelle ne le surprit point, depuis tant de semaines et de mois qu'elle était prévue !

« Ce pauvre Benoît, je l'aimais, tu sais, mère, et il m'aimait aussi, va, il m'avait promis en partant de me rapporter un perroquet. »

Elle releva l'inconséquence de ce propos frivole.

« Serait-ce tout ce que tu regrettes, Robert!

— Non,... je regrette Benoît,... je regrette mon frère ; tu le pleures, moi aussi. Nous le pleurerons toujours. Et je sens que je dois désormais t'aimer pour deux. »



Il se jeta dans les bras de sa mère, l'embrassa avec une tendresse qui n'était pas feinte, et dont la chaleur lui faisait du bien à lui-même. Il reprit, dans une exaltation grandissante, et dont la sincérité dégénérait en emphase :

« Benoît n'est plus, repose-toi sur moi! Dieu merci, je me sens quelque chose là (il frappait son cœur), et quelque chose là » (il frappait son front).

Il arpentait la chambre avec de grands gestes.

« Je suis jeune, je n'ai encore rien pu faire, c'est que je me prépare, moi, sans me presser. Quand je m'y mettrai, ah, quand je m'y mettrai, j'étonnerai le monde! »

En attendant, il étonnait sa mère, abasourdie par cette scène et l'inattendu de ces propos grandiloquents. Elle ne l'avait jamais vu ainsi. Elle pensait :

« Je suis la plus malheureuse des mères. J'avais deux fils, l'un est mort et l'autre est fou. »

Sera-t-il fou ou pire?

Robert est un chaos; sa mère elle-même, avec épouvante, s'y perd. On pourrait demander de lui, avec le philosophe : « Est-il bon? est-il mauvais? » Il est un mélange troublant. A cet âge, où l'adolescent annonce l'homme, et où sa personnalité esquisse, mais en traits appuyés à peine, sa forme probable, Robert donne plus à craindre qu'à espérer. Il a les yeux bien ouverts sur le monde, et il en goûte le spectacle avec avidité; mais sait-il voir? Sa vue ne s'arrête-t-elle point à l'extérieur des choses? L'agitation qui le séduit lui masque l'action sérieuse et réfléchie qui engendre cette action, dont elle est, non la substance, mais l'enveloppe.

Ces gens dont il s'amuse — et c'est ce qui échappe à sa conception superficielle — ne s'amusent pas : ils travaillent. A leurs tréteaux ou à leurs éventaires, ils viennent chaque jour et, tout le jour, ils y peinent. Ils ont leur vie à gagner; à la maison, les enfants les attendent, à qui ils apportent, avec la recette, la becquée. Paillasse saute et Jocrisse bonimente parce que la sentence est, pour eux comme pour tous, qui remonte au premier homme et au premier jour : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front. » Le pittoresque et les oripeaux ne sont que les déguisements d'un humble et régulier devoir.

Un jour, il arriva à Tabarin, alors qu'il lançait à la foule des lazzis irrespectueux, qu'il raillait la douleur et parodiait les larmes, d'apprendre, sur son tréteau, la mort de sa prope fille. Il éclata en sanglots. Les spectateurs s'imaginaient qu'il faisait une imitation des pleurs, ils applaudissaient. Du contresens de ces bravos, il comprit la méprise, mais plus il criait la sincérité de son désespoir et plus les spectateurs applaudissaient à la perfection de ce qu'ils croyaient n'être que l'artifice d'un grand art. Tabarin s'enfuit, se déroba derrière la toile, tomba,



écrasé, sous les bravos de l'admiration, plus cruels à son cœur ulcéré que ne l'eussent été les huées les plus brutales! Le métier de faire rire n'est qu'un métier pour vivre.

Robert flâne plus qu'il ne paresse; l'inaction fainéante ne convient pas à sa nature trépidante, mais pas davantage ne lui convient la tâche ordonnée et quotidienne. La règle l'ennuie et la soumission l'assomme; l'obscurité de la tâche le détourne de la tâche. Sur quelle scène pourrait-il exploiter son besoin de paraître? Il ne s'est adonné, jusqu'à présent, et sous l'aiguillon du reproche, qu'à des emplois infimes. Il n'a fait qu'y passer depuis qu'il est sorti de chez son patron l'orfèvre. Sans métier le qualifiant, avec son instruction négligée, il a fait plusieurs essais aussi malheureux. Le dernier l'aurait-il, plus que les autres, fixé?

Il occupe un emploi, à la vérité subalterne, chez un huissier. Spectateur quotidien des embarras pécuniaires, de la stratégie que déploient, dans leurs hostilités, créanciers et débiteurs, il a pénétré dans cet arsenal, dont les engins sont de papier, mais timbré, et chargés d'explosifs redoutables : expulsions, arrêts, saisies. Ils lui sont devenus, tout de suite, familiers.

Ce passage, sans fonction légale, chez un officier ministériel, n'eût été qu'un indice négligeable, si cette circonstance n'avait mis sur son chemin Bertrand.

Bertrand était, lui, employé chez un garde du commerce. Le garde du commerce c'était alors, aux côtés de l'huissier, une façon d'exécuteur des hautes œuvres de la juridiction commerciale. Tout débiteur convaincu

de n'avoir pu faire, au jour dit, honneur à sa signature, sur la plainte du créancier lésé et furieux, pouvait être, à la requête et diligence de ce dernier, conduit à la prison pour dettes. Le créancier, à ses propres frais, y tenait l'insolvable sous clé, jusqu'à ce que celui-ci s'acquittât ou qu'il montrât, après quelques semaines ou quelques mois de cellule, la ferme intention de se libérer de ses obligations. La prison pour dettes a disparu de nos mœurs. Le garde du commerce, qui n'avait de marque ostensible qu'un petit caducée en argent dissimulé au revers de son collet, à la condition que ce ne fût point au domicile, inviolable pour lui, pouvait, partout, arrêter son homme, mais seulement toutefois entre le lever et le coucher du soleil, et en semaine. Le dimanche accordait une trêve au gibier traqué.

Pour épier sa victime, décrétée de prise de corps, le garde du commerce était obligé d'user d'une foule de ruses, de trucs, de ficelles : il ne pouvait se passer d'auxiliaires. Bertrand était de ces auxiliaires depuis plusieurs mois, lorsque Robert fit sa connaissance.

On dit que deux augures ne se regardent pas sans rire. Quand Robert et Bertrand seront devenus, plus tard, les immortels de l'escroquerie géniale, le couple inséparable qui fera l'étonnement et le scandale d'une époque, qu'ils devront follement s'amuser au souvenir paradoxal de cette première rencontre, l'un chez un huissier et l'autre chez un recors!



Bertrand n'était que de deux ans plus âgé que Robert. Il portait au bout d'un corps en limace, mou et plat, un visage allongé, d'une pâleur sourde où prédominait un nez guilloché de petite vérole et qui tenait de la vrille à faire des trous. L'œil, caché, à l'affût sous une lourde paupière, ne laissait filtrer qu'une lumière louche ; ses lèvres, sans couleur, traçaient, en coup de couteau, la minceur d'une bouche fermée sur une mâchoire aux dents de loup. Un cou de cigogne, nu, sans linge, chaussé de bottes dont les semelles proclamaient leur divorce

avec les empeignes, il était vêtu d'une houppelande que la pluie et l'usage avaient teinte d'une couleur indéfinissable, et qui avait pour caractéristique deux poches énormes et profondes où Bertrand aurait pu lui-même élire domicile, si elles n'eussent fait l'office de garde-robe et de garde-manger.

On était fort peu édifié sur ses origines. Une tante, Mme Tétard, fripière au Temple, et dont il exploitait la faiblesse, lui avait procuré un réduit à son domicile; il n'y couchait qu'avec une irrégularité ouvrant sur ses nuits d'inquiétants soupçons.

Il n'avait ni le brio, ni la verve, ni l'entrain de Robert. S'il n'était pas foncièrement bête, il s'en donnait l'air, sans effort. Par quoi se plurent-ils? Quelles affinités les poussèrent l'un vers l'autre? Au premier regard, ils se reconnurent et s'adoptèrent, et leurs destinées furent fixées.

Robert, dans Bertrand, flaira l'acolyte, et Bertrand salua son maître dans Robert. Et ainsi, les distances furent établies. La désastreuse collusion! Vendredi complète providentiellement Robinson dans son île déserte; l'on ne saurait se les imaginer l'un sans l'autre. Sancho Pança et don Quichotte s'appareillent pour cet heureux mariage d'inclination de l'idéalisme chevaleresque et chimérique avec la sagesse vigilante et grondeuse de la raison raisonnante. Mais Robert et Bertrand! Quelle association peuvent-ils conclure, qui les poussera fatalement à tomber du côté où, par les pires instincts, ils penchent?

Bertrand, chez son garde du commerce, est chargé de monter des factions patientes à la porte du débiteur que guette, comme un chat la souris, l'homme de la contrainte. La ruse consiste à faire sortir, entre le lever et le coucher du soleil, le débiteur qui s'y terre; ou bien, stylé par son patron, Bertrand camouflé doit l'attirer au dehors; alors la main du garde du commerce s'abat sur l'épaule de sa victime, qu'il enlève et conduit rue de la Clé, à la maison de force; plus tard ce sera rue de Clichy.

La lourde porte de Sainte-Pélagie se referme sur le prisonnier, qui sera nourri aux dépens de son bourreau, et nanti, pour tous ses besoins, hors son couvert, d'une somme de quinze sous par jour.

La face niaise de Bertrand semblait devoir se prêter à ces pièges. A l'expérience, il n'y fit pas merveille. Les routiers de la prison pour dettes n'étaient pas de ces renards qu'on prenait sans vert, et telle fois Bertrand, qui croyait attraper un débiteur, n'attrapait que la trempe que le débiteur lui administrait : « Va porter ça à ton patron. »

L'huissier et le garde du commerce avaient à peu près les mêmes

clients, et c'était ainsi que, sur le même palier, Robert s'était rencontré avec Bertrand, qui y montait une somnolente faction. Il y a de ces attractions irrésistibles et soudaines. Ils n'échangèrent que quelques paroles qu'ils avaient déjà la curiosité l'un de l'autre; ils n'étaient pas au bout de la rue qu'ils étaient liés, et qu'ils glissaient aux confidences.

« Alors, qu'est-ce que tu fais chez ton huissier ? »

Robert, qui aimait à paraître à son avantage, lui répondit :

« Je fais mon droit, j'étudie le Code, j'apprends la Loi. »

Il disait la Loi, avec un orgueilleux respect.

Bertrand était fermé à ce genre de dévotion. Il confia à son compagnon qu'on parlait de ces balivernes autour de lui, mais que ça lui entrait dans une oreille, que ça sortait par l'autre; que du Code, il ne s'en servait que parce que c'était un gros livre et que sa chaise, chez son patron, était basse, et c'était pour s'asseoir dessus.

Mais il en avait déjà assez de toutes ses factions fastidieuses chez son garde du commerce, il songeait à le quitter.

Robert, qui passait avec la prestesse d'un arlequin des grands mots aux mauvais conseils, lui suggéra :

« Es-tu sot, au lieu de guetter les gens pour les prendre, préviens-les pour qu'ils ne soient pas pris. Tu toucheras ainsi des deux côtés, et tu doubleras ton gain. »

C'est ce que fit Bertrand; mais l'esprit de finesse lui manquait; le garde du commerce fut instruit de sa supercherie. Bertrand dut abandonner ses fonctions de suppôt de la justice et de pourvoyeur de la prison pour dettes, fonctions pour lesquelles, à vrai dire, il n'était pas moralement désigné.

XVI

AU MARCHÉ DU TEMPLE

Bertrand conduisit son nouvel ami chez sa tante Mme Tétard, qui habitait la rotonde du Temple. Elle y était marchande à la toilette. C'est un état qui n'allait point, en ce lieu, sans quelque loquacité. Aussi sa parole était-elle imagée et sa langue agile. Elle passait soixante ans. Née au Marais, elle avait d'abondants souvenirs sur ce vieux quartier, un de ceux de Paris qui racontent le plus d'histoires.

S'il était imprudent de faire crédit à l'érudition qu'elle déployait sur ce qu'elle n'avait recueilli que par tradition, on avait profit à l'écouter s'étendre sur ce qu'elle avait vu. Elle avait vu la vieille tour du Temple, des anciens Templiers, flanquée de quatre tourelles, accroupie sur des fossés fangeux et dominant tout le quartier de sa masse sombre et sinistre. Sous la Révolution, la citoyenne Tétard, apitoyée et apeurée, avait levé souvent les yeux dans la direction des fenêtres des cachots, masqués par des « hottes », lorsque la famille royale y était enfermée. Elle avait vu, en 1811, raser la Tour, par ordre de Napoléon qui, après son second mariage, avait voulu épargner à Marie-Louise la vue de la prison où Marie-Antoinette avait été détenue.

Mme Tétard était entrée au Temple par la porte de la friperie. Elle y occupait, avec feu son mari, dans la rotonde construite soixante-douze ans avant le marché, — qui ne datait que de 1809, — une des soixante et quelques arcades surmontées de petits logements qu'on payait au poids de l'or à l'époque où l'enclos des anciens Templiers était un lieu d'asile pour une foule d'individus en délicatesse avec les exempts.

Le marché était divisé en quatre carrés. Si l'un des carrés se parait d'un nom à donner des démangeaisons : « le Pou volant », parce qu'il était le réceptacle de tout ce qu'on avait jeté à la rue et, en quelque sorte, la bourse officielle de la loque et du haillon, un autre carré, destiné à des marchandises d'un aspect plus agréable, répondait au nom gra-

cieux et parfumé de : « Pavillon de Flore. » Mme Tétard y avait fait l'article avec cette ténacité spéciale aux revendeuses de ce marché populaire. A vingt à la fois, elles s'acharnaient sur la passante, engagée dans le labyrinthe où les nippes étaient appendues.

« Une charmante robe de soie puce, belle dame ; — des camisoles pour le matin ; — donnez-vous la peine de palper ce molleton, c'est à pleine main ; — une duchesse se fourrerait de ça jusqu'aux talons ; — ceci vient de la reine d'Angleterre, c'est sa chemise de noce, Mademoiselle, elle sent encore l'eau de rose, vous m'en direz des nouvelles ; — achetez-moi cette capote, vous n'en retrouverez pas l'occasion ; — de quoi ? — mais, dites donc un prix ; — voulez-vous des cosmétiques ? J'ai de l'eau de Ninon pour la peau ; — j'ai de la pommade de lion, Monsieur ; — j'ai de la pommade de dromadaire, Madame ; j'ai de la moelle de renard, j'ai... »

Elles avaient de tout, et davantage, en vieux neuf, et pour ne pas faire de jaloux, elles accommodaient aussi bien les messieurs que les dames.

« Par ici, Messieurs, des belles redingotes de la dernière mode ; — mon bon Monsieur, venez, on vous arrangera ; désirez-vous un castor tout poil de lapin ? c'est un vrai velours, touchez-moi ça, c'est pour rien ; — des guêtres pour bals et soirées, Monsieur, ça n'a été lavé qu'une fois, c'est blanc comme de la caillée. »

On en sortait abasourdi, étourdi, moulu, mais, en compensation, on avait, à peu de frais, remonté sa toilette et sa lingerie.

Mme Tétard avait fait ce commerce pendant de nombreuses années. Elle y avait gagné quelque argent, et se trouvait bien de ses épargnes, car la traîtrise des vents coulis qui régnait dans les galeries — du moins leur attribuait-elle cette disgrâce — avait altéré sa santé. Des rhumatismes la condamnaient fréquemment au repos, et son cœur battait la chamade, mais elle était toujours locataire dans le marché qui avait été toute sa vie.

Une ombre au tableau : c'était un neveu par alliance, Bertrand. Quand il se trouva orphelin, Mme Tétard, veuve et sans enfant, veilla sur lui. On l'avait placé interne en province, dans une médiocre pension. C'était un cancre. La seule force que lui reconnaissaient ses maîtres, était la force d'inertie. Il l'opposait victorieusement à tout ; sa niaiserie roublarde était la fable de la pension. S'il n'eût été que niais ! Mais il l'était infiniment moins qu'il le laissait paraître, quand il projetait sournoisement quelque mauvais tour de sa façon.



Clouée sur son lit, Mme Tétard n'avait d'autre société que son chien Finot, son chat Mouton, angora aux poils longs, un Amour. Un perroquet, dont le répertoire était d'une richesse à humilier les marchandes du Temple, était mort de l'offre traîtresse d'un brin de persil : elle soupçonnait de ce crime la noirceur de Bertrand.

Sa distraction, c'était les cartes. Elle ne se lassait point de faire des réussites et, joueuse à la loterie, de s'efforcer de deviner les numéros gagnants. Cette passion lui dévorait une partie de ses revenus. Elle était en train de faire une réussite, lorsqu'elle eut la visite de son neveu, qu'elle n'avait pas vu depuis bien longtemps, encore qu'il eût un gîte près d'elle, dans la soupente, qu'elle lui abandonnait. Elle pourvoyait en maugréant à d'autres besoins de ce garnement déplorable, et l'on pouvait soupçonner, aux improvisations hardies de son costume, qu'il devait s'habiller au Temple, au « décrochez-moi ça » de Mme Tétard.

« Il ne mérite pas qu'on s'occupe de lui, disait-elle, mais c'est plus fort que moi, ce gueux-là, je n'aime pas le voir mal mis. »

Il ne parla point à sa tante de sa sortie de chez son garde du commerce, mais de la connaissance qu'il venait de faire d'un aimable camarade, qu'il lui amènerait. Elle regimba. Elle se souciait peu de partager les relations de son neveu.

« Tout à l'heure, lui répondit-elle, j'ai eu dans mon jeu un neuf de pique. C'est un signe de mauvaise rencontre. »

Bertrand amena Robert. Robert, contre son attente, ne déplut point à la tante. Il payait de mine, bombait le torse avantageusement, s'exprimait avec aisance. Il avait aperçu que la flatterie est d'un bon rendement et qu'un compliment fleuri à propos, adressé à une dame, pouvait porter ses fruits. Il en usa envers Mme Tétard : elle le trouva charmant. Bertrand, gauche, épais et balourd, ne pouvait que gagner, croyait-elle, au commerce de ce garçon. Elle engagea Robert à revenir, et surtout lorsque, interrogé sur son travail, il eut répondu qu'il faisait son droit chez un huissier.

« Vous êtes étudiant?

— Heu!... j'étudie. »

Il revint, et fut le bienvenu. Il était plus souvent dans la soupente de Mme Tétard, avec Bertrand, que dans sa chambre chez sa mère. La veuve en faisait son deuil, qui rejetait sur le souvenir du disparu toute l'affection qu'elle eût été si heureuse de vouer au survivant. Le survivant! Mais Benoît était-il mort? Il y avait des jours où elle en doutait.

XVII

LE BOULEVARD DU TEMPLE

Pour Robert, la rencontre de Bertrand avait eu ce résultat de lui faire tourner le dos au Pont-Neuf, et de découvrir le boulevard du Temple, qu'on appelait aussi le « boulevard du Crime », à cause des mélodrames qu'on y jouait.

Le boulevard du Temple, étourdissant de mouvement et de gaieté, était aussi brillant, aussi animé, aussi pittoresque que l'avait été le Pont-Neuf en ses meilleures époques. Il l'était surtout par ses petits théâtres. Là, ce n'étaient pas seulement les spectacles forains des tréteaux dressés en plein vent, une toile simple tendue sur des perches et deux tonneaux soutenant l'estrade : c'étaient de vraies scènes, avec de vraies pièces et de vrais acteurs. Et la parade elle-même ne s'adressait, avec une sage folie, aux badauds, que pour qu'ils se muassent en spectateurs : « Suivez le monde ! »



Cette voie privilégiée était devenue le champ d'opération de Robert, qui avait quitté son huissier. C'était, à la vérité, l'endroit le plus amusant de Paris. A midi, les parades commençaient. A peine l'une était-elle finie que l'autre lui succédait. C'était une cacophonie qui brisait le tympan ; elle mariait le son aigre d'une clarinette, le bruit assourdissant d'une grosse caisse, et les cris des marchands : « La belle orange, la fine orange ! ça brûle,

ça brûle. — A la fraîche! qui veut boire? Voilà le plaisir, Mesdames Les Parisiens en étaient fanatiques.

Désaugiers chantait :

La seule promenad' qu'ait du prix,
La seule dont je suis épris,
La seule où j'm'en donne, où' que j'ris :
C'est l'boulevard du Temple, à Paris.

Tous les spectacles imaginables voisinaient sans se jalouser. On y voyait des oiseaux qui faisaient l'exercice, des lièvres qui battaient la caisse, des puces qui traînaient des carrosses à six chevaux. On y voyait Mlle Rose, la tête en bas, les pieds en l'air, en équilibre sur un chandelier; on y voyait Mlle Malaga, assise à la crapaudine, sur un plat d'argent. On y voyait le chien Minuto qui calculait aussi bien qu'un receveur des contributions; on y voyait le salon des figures de cire du sieur Curtius, avec son aboyeur à la porte, entre deux lampions.

On pouvait s'asseoir au Café d'Apollon, où se jouaient des ariettes, ou au Café Turc, très distingué, où les bosquets étaient coiffés de cocasses chapeaux pointus. On y voyait le théâtre des Patagons, dont le pitre chantait un refrain que tout le public accompagnait :

C'est dans la ville de Bordeaux,
Qu'est z'arrivé trois grands vaisseaux.
Les matelots qui sont dedans,
Ce sont, ma foi, de bons enfants.

Il n'en fallait pas davantage pour mettre en joie le public, et le bon Paillasse de dire : « Ça va, ça va, quand les enfants s'amusent, les nourrices ont bon temps. »

La parade! Robert ne s'en lassait point. A ses yeux, il n'était rien au-dessus. Il n'avait vraiment profité, depuis qu'il était au monde, qu'à l'école du boniment. Il avait commencé avec les camelots du Pont-Neuf, il continuait avec les pitres du boulevard du Temple. Deux noms y étaient célèbres : Bobèche et Galimafré, ses modèles, ses maîtres. Ces pitres de génie s'appelaient, de leurs vrais noms, Antoine et Guérin. Le premier était le fils d'un tapissier du faubourg Saint-Antoine, où le second était apprenti menuisier. Ils s'étaient engagés sous ces noms de guerre, au Théâtre des Pygmées, sur les boulevards. Ils débutèrent par la parade, et ils y triomphèrent.

Galimafré était grand, maigre, la figure longue et le rire bête. Il bril-

lait dans la niaiserie. Comme genre de type, supposez Bertrand, mais un Bertrand conscient, et qui aurait composé lui-même son personnage. La foule se plaisait à ses jeux de mots biscornus, à son langage populaire, à son patois normand, — il était de Rouen, — tantôt réjoui, bruyant, gros rieur, *peuple* des pieds à la tête, tantôt étalant une suffisance naïve et pompeuse qui était irrésistible. Il était l'antithèse de Bobèche, blond, beau garçon, soigneux de sa personne. Le costume de Bobèche était invariable : perruque rouge, culotte et veste rouge, bas bleus, chapeau gris à corne surmonté du mouvant papillon symbolique. Sous la niaiserie obligée du type il cachait un esprit caustique et frondeur, qui faisait parfois sourciller la police. Il avait des traits de satire. Au moment d'une crise commerciale, il disait : « On prétend que le commerce ne va pas : j'avais trois chemises et j'en ai déjà vendu deux ! »

Pour corser leurs boniments, les pitres avisaient, parfois, un jeune spectateur qu'ils appelaient à leurs côtés. Cette chance était arrivée à Robert. Il fut hissé sur le tréteau, rouge du plaisir de dominer la foule du haut des planches. Cela comportait bien quelques coups de pied facétieux plus bas que les reins, mais dans l'accompagnement du trombone et du piston, en compagnie de ces illustres, l'humiliation n'était que la rançon du bruit et devenait la gloire.

Robert collectionnait les boniments. Il les apprenait tous par cœur. C'est le défaut de cette littérature foraine de ne jamais se renouveler. Un bon boniment est inusable ; nous retrouvons encore, dans ceux de nos jours, le texte de ceux d'autrefois.

La parade n'était que l'invite au public et, pour voir le spectacle, il fallait payer sa place. Robert, souvent démuni, pour pénétrer au Petit-Lazari, au Cirque Olympique, au Panorama Dramatique, sollicitait les contremarques des spectateurs sortants qui ne rentraient plus. D'autres fois, il payait d'audace et se présentait au contrôle avec Bertrand, comme un privilégié des entrées de faveur, et désignant Bertrand d'une voix autoritaire :

« Monsieur est avec moi ! »

Si le contrôleur, qui avait dit machinalement : « Passez ! » se ravisait et le rappelait :

« Et vous ?

— Moi, je suis avec lui. »

C'était tellement péremptoire que le contrôleur laissait passer. Bertrand était dans l'extase de ces façons.

« Pour le toupet, Robert, il n'y en a pas deux comme toi. »

Et Robert, pointu et mordant, pour affirmer sa supériorité lui répondait :

« En tout cas, tu n'es pas l'autre. »

Mais il y avait pour pénétrer au théâtre sans bourse délier un moyen moins chanceux, et quelquefois rémunérateur, c'était la figuration. Robert avait pu pénétrer à ce titre, bien des fois, au Cirque Olympique, dans le faubourg du Temple. Le répertoire de ce théâtre se composait, non seulement des exercices équestres et des tours variés, mais encore de pantomimes dialoguées sur les événements militaires, les faits divers émouvants et les légendes populaires.



Tout à cette existence de bohème et de théâtre, il ne voyait plus que rarement sa mère, qui, chaque fois, le grondait du désordre de sa vie décousue. Il lui avouait que le théâtre l'occupait trop pour qu'il n'ait dû lâcher son huissier.

« Alors, lui disait-elle, tu ne fais rien ?

— Je ne fais rien! je ne fais rien! Je fais du théâtre. Mais je suis modeste, je t'ai caché mes succès. Ah! si tu m'avais vu, — car il parlait déjà comme les anciens comédiens, — si tu m'avais vu dans le *Naufrage de la Méduse!* »

Au mot de naufrage, la mère fit un mouvement; elle songeait aux drames épouvantables qui avaient peut-être accompagné la mort de son cher Benoît. Robert ne s'en aperçut point. Il poursuivit l'exposé complaisant de ce qu'il appelait son rôle.

« Je suis un des cadavres. Les naufragés meurent d'inanition; ils ont décidé de me manger, quand apparaît un navire dans le lointain... »

Il était en plein dans son élément, et « m'as-tu-vu » en herbe, cabotinait d'abondance.

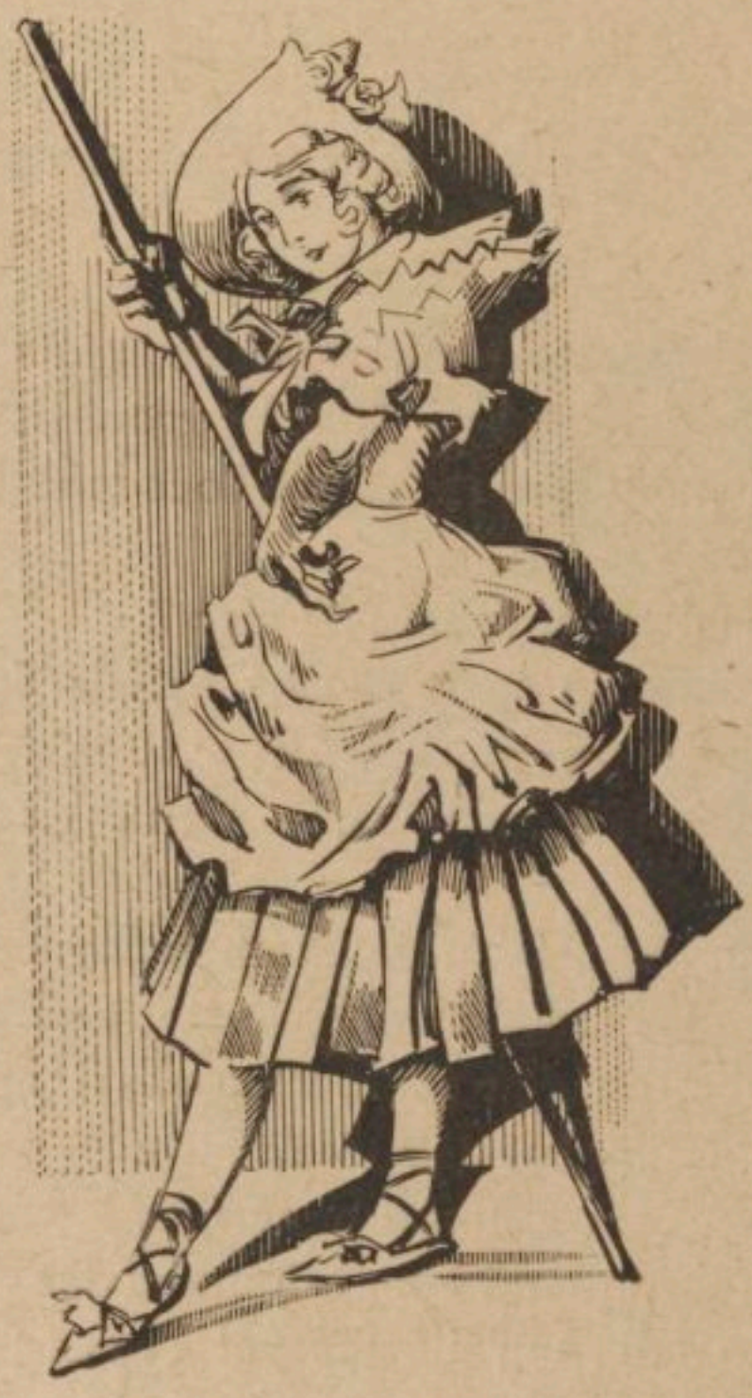
« Si tu m'avais vu dans *Ali-Baba et les quarante voleurs!* Nous étions deux voleurs pour faire les quarante : Bertrand faisait l'un, et moi l'autre. Je n'avais rien à dire, mais j'étais si nature que le régisseur me glissa à l'oreille : « T'as de l'avenir, mon petit, dans ce rôle-là. » De joie, je n'en ai pas dormi de la nuit. »

La veuve l'écoutait, navrée. Voilà ce que le Pont-Neuf avait fait de son enfant; voilà ce que le boulevard du Temple, qui le reprenait jeune homme, achevait d'en faire.

Robert ne récoltait point toujours que l'indifférence et le blâme. Ses boniments étourdissaient M^me^ Tétard. Qu'elle l'aurait voulu voir, si elle eût pu sortir, dans le rôle du mousse qu'on va manger, sur ce radeau de

la *Méduse*, dont le tableau peint par Géricault faisait courir tout Paris! Elle ne doutait point que Robert ne fût encore, à la satisfaction de l'assistance, dans une autre figuration, un voleur très réussi.

Elle aimait passionnément, en Parisienne, le théâtre, les choses et les gens de théâtre. C'était pour grandir l'importance que prenait Robert à ses yeux. Elle était heureuse de le voir entraîner son brigand de neveu dans cette voie...



Ce jour-là, comme Robert était présent, elle eut la visite de Mlle Clarisse, élève de Madame Saqui. Mlle Clarisse dansait sur la corde, au Panorama Dramatique. C'était une cliente de Mme Técard, qui l'avait connue toute gamine, et s'était prise de sympathie pour cette petite Savoyarde honnête et sérieuse, comme le sont la plupart des enfants de la balle.

Robert, qui allait sur ses vingt ans, s'était étudié, pendant la visite, à attirer l'attention de la jeune artiste et, avec cette excellente opinion qu'il avait de soi, se flattait d'y avoir réussi. Mlle Clarisse était trop accoutumée à recevoir des hommages dans ses exercices où la grâce le disputait au péril, pour avoir remarqué particulièrement ce figurant qui figurait des cadavres de naufragés ou des voleurs de la caverne d'Ali-Baba. Mais il n'était pas moins du théâtre, et Mlle Clarisse, comme à un camarade, lui offrit un billet de faveur qui lui permettrait de la venir voir dans ses exercices. Il y alla, il l'applaudit avec enthousiasme. Ah! qu'elle était jolie! Il se sentait humilié d'être si peu de chose dans une carrière où Mlle Clarisse tenait l'affiche, brillant des feux d'une étoile de moyenne grandeur. Il ambitionna de s'élever pour elle. Il figurait : il jouerait. Il se présenta hardiment au directeur des Variétés Amusantes.

« Vous voulez devenir mon pensionnaire, jeune homme, lui dit le

directeur, qui le reçut assis à son bureau. C'est fort bien, mais sur quel théâtre avez-vous déjà paru?

— Je n'ai pas joué, mais j'ai figuré.

— Peuh! répondit le directeur, c'est moins que rien, et que comptez-vous gagner chez moi?

— Je me contenterai de compter ce que je gagnerai. »

Le directeur réfléchit un intant, puis, l'ayant examiné des pieds à la tête, favorablement impressionné par sa tournure, il poursuivit :

« A quel emploi vous destinez-vous?

— Oh! l'emploi m'est indifférent.

— Eh bien! je vous engage. Vous ferez partie de ma troupe avec trente francs d'appointements par mois. Êtes-vous satisfait?

— Je serais bien difficile si...

— Vous débutez après-demain.

— Mais... mon rôle?

— Ce ne sera pas long à apprendre. Vous avez d'excellents poumons? Criez un peu pour voir... »

Désireux de montrer à son futur patron la puissance de son organe, Robert poussa un hurlement qui fit trembler les vitres du cabinet directorial.

« Bravo! Bravo! s'écria le directeur. Vous ferez un lion parfait.

— Comment, un lion! Je vais donc commencer à votre théâtre?...

— Par rugir? Oui, mon ami. »

On répétait, aux Variétés Amusantes, la pantomime de *Pyrame et Thisbé*. Les deux personnages devisaient devant les jardins de Babylone, quand un lion gigantesque venait interrompre cet entretien. Ce lion, ce serait Robert. Deux jours plus tard, affublé d'une peau superbe et d'une longue crinière, il faisait, à quatre pattes, sa première apparition sur une scène devant le public parisien.

Quand elle le revit, chez M^me^ Tétard, la danseuse de corde ne lui dit point, comme dona Sol à Hernani :

Vous êtes, mon lion, superbe et généreux.

Attendu que si le romantisme s'annonçait par de splendides fulgurances, on ne devait jouer le chef-d'œuvre de Victor Hugo que six années plus tard. Mais elle lui sourit fort gentiment, et lui dit, espiègle :

« Maintenant, Monsieur Robert, redressez-vous, marchez avec vos deux pieds, et jouez avec votre propre peau. »

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS 13 F

Avait-il vraiment des dispositions pour le théâtre ? Ou ne voyait-il dans la scène qu'un plancher surélevé, et où l'on est en vue? Bien d'autres ont eu, qui y ont échoué, cette ambition du théâtre, qui ne se réalise qu'avec une assiduité et une conscience, sans parler du talent, dont Robert n'avait que la velléité. Peut-être était-il destiné à la scène ; mais il n'y a point que celle des théâtres qui donne la célébrité.

S'il réussit convenablement dans le rôle du lion de *Pyrame et Thisbé*, il fut pitoyable dans de petits rôles accessoires où on l'essaya. Le directeur des Variétés Amusantes pensait bientôt : « Voilà une mazette qui me coûte trente francs par mois : c'est la ruine. »

Sur ces entrefaites, un autre débutant s'était présenté qui se nommait Prosper, et qui revêtit la peau du lion que Robert avait dû abandonner.

Il rugissait, celui-là, avec autrement de puissance et il fut autrement beau. Ce rugissement était l'annonce d'un immense talent, qui brillerait dans les fastes du théâtre sous le nom resté illustre de Frédérick Lemaître.

Robert l'avait croisé dans les coulisses et n'en pouvait détacher les yeux.



XIX

Le jour de l'an, Robert aurait bien voulu offrir quelque présent à Mlle Clarisse que gâtaient, en friandises, les habitués du théâtre... Mais il était désargenté; il s'en désolait. Bertrand, l'homme des mauvaises occasions, avait remarqué qu'un messager apportait, dans la maison de confiserie du Chat Noir, diverses petites caissettes, qui ne pouvaient, à cette époque de l'année, que contenir des friandises. Profitant d'une distraction du porteur, il mit subrepticement une de ces caissettes sous son bras, et s'en fut tranquillement la présenter à Robert. « Voilà des douceurs pour ta danseuse, ou je me trompe fort. »

On ouvrit : le colis ne contenait que des bâtons de cirage ; une centaine.

« Je n'aurai pas l'indiscrétion, dit Robert, de te demander d'où t'arrive cette cargaison. Tu dois avoir des relations chez les nègres pour disposer d'un aussi beau noir. Mais l'intention est bonne. Et je saute sur l'occasion de faire une expérience commerciale... Touche-moi le front... Tu ne sens pas là une bosse?... Non?... Tu cherches mal : j'ai manifestement la bosse des affaires... Je vais te le prouver en vendant ces bâtons de cirage... J'ai été à l'école du boniment : tu vas voir que j'y ai profité. »

Le lendemain, les deux compères arrivaient sur le boulevard du Temple, qui jouissait des licences de la trêve des étrennes. Les bâtons de cirage furent étalés, sur une caisse recouverte d'une étoffe ; à côté étaient disposés un tabouret et deux brosses.

Quand Robert se vit entouré d'un cercle de badauds, attirés par sa mimique, il éleva la voix :

« Nous allons, tout à l'heure, Mesdames et Messieurs, faire danser devant vous le grand serpent rouge (mouvements de curiosité dans l'entourage); mais, avant de faire danser le grand serpent rouge, qui est là au fond de ce coffre, j'aurai l'honneur de rappeler à l'aimable

société que je suis tous les jours sur cette place et que j'y débite avec succès cet incomparable cirage, connu avantageusement en France et en Europe, le seul qui prenne sur les corps gras. Que quelqu'un de vous (en disant ces mots il parcourt de l'œil les chaussures de la société) veuille bien me donner son pied. Il n'en coûte rien, c'est pour mettre mon cirage à l'épreuve. (Un maçon s'avance, pose sur le petit tabouret son soulier tout blanc de chaux!) L'orateur continue, tout en retroussant le pantalon du maçon.

« Tenez, Messieurs, je crois que je ne serai démenti par personne, si je dis qu'il est impossible de voir une chaussure plus sale que celle de Monsieur; cette chaussure n'a pas été cirée depuis six mois, et cependant, Messieurs, vous allez voir le brillant que j'obtiens. Je commence avec un peu de saindoux, qui est bien un corps gras, à graisser la chaussure. » (L'auditoire est profondément attentif et donne les signes du plus vif intérêt.) — Robert crache sur un pain de cire, empâte sa brosse, saisit de l'autre main une brosse à faire reluire et se met à l'œuvre, tout en poursuivant son discours. Quand il a rendu bien noir et bien luisant le bout et le dessus du soulier, tandis que tout le reste demeure blanc, il demande l'autre pied et y fait la même opération.)

« Voilà, messieurs, la qualité de mon cirage. A présent combien vends-tu ton cirage? J'en ai de tous les prix; j'ai des pains à trois sous pour la commodité des personnes; j'en ai a six sous, qui en contiennent trois comme ceux de trois sous; j'en ai à douze qui en contiennent trois comme ceux de six; il faudrait vraiment n'avoir pas trois sous dans sa poche ou n'être pas amateur de la propreté, pour se passer de mon cirage; qui en désire? »

Bertrand, bon compère, s'avance avec trois sous.

« Encore un de trois sous à Monsieur! » Il dit *encore,* et c'est la première personne qui en demande. N'importe, le branle est donné. On tend les mains, le boniment a porté, les bâtons de cirage s'enlèvent comme des petits pains.

Le maçon, qu'on a oublié, un peu déconfit, s'en va avec ses souliers cirés d'un côté, sales de l'autre. Et trois benêts continuent à attendre pour voir sortir de la boîte mystérieuse le serpent rouge qui n'en sort jamais.

Mais un agent qui s'est approché regarde la marque avec une attention étrange. Les deux compères croient prudent de s'éclipser avant d'avoir pu apprécier le résultat de sa méditation.


QUINT

« Tu as une fortune dans le gosier, dit Bertrand. Pour le boniment, tu n'en crains pas ; mais je dois dire, et c'est pas pour me vanter, que c'est une bonne marque. »

Mais Robert ne riait que d'un œil, car le policier, à quelque distance, continuait à les dévisager avec une fixité singulière.

« Bertrand, glissa Robert à son complice, tu dois être brûlé sur la place de Paris... Si je vends encore du cirage, je changerai de fournisseur. »

Sur la recette, dont ils avaient un pressant besoin, Robert perçut la petite somme nécessaire à l'acquisition de bonbons pour M^lle^ Clarisse. Elle les reçut, et en fut plus que touchée. Pourquoi les autres présents d'un plus grand prix la laissaient-elle indifférente, quand celui de Robert lui était si agréable à recevoir?

« Il s'est gêné, privé, pour m'apporter ces friandises, pensait-elle, car il est pauvre. Quelle générosité! Quelle âme d'artiste! »

Elle parla de lui à M^me^ Tétard. La vieille marchande sourit à un projet qui venait de germer dans son esprit.

« Si on les mariait! La jeunesse n'est pas un obstacle, au contraire. On n'avait pas quarante ans, à nous deux, avec mon homme, aujourd'hui défunt, pauvre cher! quand on s'est épousé. Apporter la jeunesse en ménage, c'est apporter une dot. »

Elle s'entremit si bien que le mariage fut convenu. Il ne restait qu'à obtenir un consentement, celui de la mère de Robert, puisque Clarisse était sans famille. Manon Martin fut surprise de la résolution de son fils ; si jeune et sans position, se marier! Quelle bizarrerie lui avait traversé le cerveau? Mais, à y bien réfléchir, c'était peut-être pour son bonheur; les charges du foyer, ses agréments qui ne vont pas sans devoirs, ne pouvaient que lui enseigner la gravité de la vie, sa dignité et son sérieux.

Le choix qu'il avait fait, et qui d'abord l'avait alarmée, donnait à la mère tout apaisement. Cette petite danseuse était, à ce qu'elle avait appris, un être de raison dans un milieu où régnait la folie. Ce contraste au théâtre était assez fréquent.

M^me^ Tétard ménagea, dans son logis, une rencontre avec la mère de Robert et la jeune danseuse; celle-ci fit sur la veuve une heureuse impression. La mère ne lui cacha point qu'elle eût préféré que son fils ne se mariât pas avant d'avoir mûrement réfléchi aux suites d'un acte qui engage deux existences; mais, ces réserves faites, elle donnerait,

avec grand plaisir, son consentement. Quant au reste, elle s'en remettait à la Providence.

C'était, pour Robert, bien légèrement prendre une résolution grave, et sans doute n'en mesurait-il point toute l'importance. Il s'était surtout flatté, dans son orgueil, d'être choisi entre tant de soupirants, admirateurs de la petite élève de Mme Saqui. Lui, il n'avait eu qu'à paraître pour les évincer. Dans le monde du théâtre et de la piste, ce mince événement causait un étonnement pénible. Mlle Clarisse y était estimée, et l'on n'y considérait Robert que comme un parti peu digne d'elle... Comment en était-elle à ce point ensorcelée! Quelle aberration était la sienne!

« La pauvre Clarisse se met au cou, disait un vieux régisseur, la corde sur laquelle elle danse! »



XX

LA LOTERIE

Mme Tétard, entre autres conseils, donnait aux futurs mariés celui de tenter la chance de la loterie pour monter leur ménage. La loterie était, en France, depuis deux siècles, la marotte d'une foule de gens, dans toutes les classes de la société. La cour elle-même, depuis Louis XIV, y avait sacrifié. Les sommes considérables qu'elle absorbait n'étaient pas perdues pour les finances de l'État, qui avait fait de la loterie une source importante de revenus, en prélevant la part du lion sur chacune de ces entreprises. Grands seigneurs, bourgeois, gens de condition comme gens de métier couraient leur chance, et les philosophes eux-mêmes cédaient à cet engouement. On assure que Voltaire y gagna plus de cent mille écus. La loterie avait survécu à la Révolution. L'Empire l'avait tolérée, quoique la morale de plus en plus la réprouvât. Elle était encore, au début du siècle, la passion surtout du pauvre monde. Un billet de loterie glissé sous son oreiller, que de rêves enchantés ne

faisait point le dormeur ! Il se couchait dans une mansarde en souriant à la veine qui le réveillerait dans un palais. Les malheureux, faute de mieux, s'enrichissaient ainsi d'illusions, d'un tirage à l'autre. Le choix d'un numéro inclinait à toutes les superstitions. On ne le prenait point sans avoir consulté quelque oracle. Entendait-on un passant jeter dans la conversation un chiffre, on le retenait. Tout nombre inopinément aperçu était considéré comme un avertissement du destin. Un prédicateur avait tonné en chaire contre les loteries. Il avait prononcé des numéros comme exemple; un paroissien qui l'avait écouté, courut le prier de les lui rappeler : « Certainement, mon père, lui disait-il, suppliant, ce sont les bons. »

Mme Tétard avait de ces superstitions. Or, une certaine nuit, elle eut un songe merveilleux. Un messager ailé lui était apparu qui lui avait annoncé le chiffre 222. Il était clair que c'était une grâce du Ciel qui exauçait ses prières quotidiennes : « Seigneur, faites-moi gagner un quine, un terne, un quaterne, un gros lot. » Le Seigneur l'avait écoutée, et lui avait dépêché un gentil chérubin pour lui annoncer : « Madame Tétard, prenez le 222. »

Obligée à garder le lit, elle ne pouvait se rendre au bureau de la loterie royale où elle avait accoutumé d'aller, persuadée que les billets gagnants y étaient, moins qu'ailleurs, paresseux à sortir. Elle confia à son neveu la somme à placer sur le numéro lu en rêve. C'était imprudent, mais comme tout est extraordinaire dans cette extraordinaire histoire, Bertrand porta fidèlement à la loterie l'argent qu'à cet effet il avait reçu.

On tirait la loterie le lendemain. L'attente d'un tirage la surexcitait toujours, mais il y avait, cette fois, pour ajouter à son attente impatiente, ce chiffre vu en songe. Que ne pouvait-elle, en personne, assister au tirage pour être avertie plus tôt d'une chance dont elle ne doutait point !

Robert et Bertrand, aussi flâneurs que sceptiques, eurent la curiosité d'assister à l'opération du tirage qui était publique, mais surtout pour s'amuser de la déconvenue, toujours accompagnée d'effets comiques, des spectateurs, qui sacraient, pestaient, accusaient de leur déveine les commis, le gouvernement, lesquels s'entendaient pour voler le monde, protestant qu'on ne les y reprendrait plus, et qu'on y reprenait la fois suivante. Ils en arrivaient à accuser de truquage jusqu'aux petits enfants assistés qui, les yeux bandés comme la Fortune, mettaient les numéros dans les roues.

L'opération commença. Un chiffre sortit : un 2. Tiens un 2! Un autre

2 se plaça à côté. Ils dressèrent l'oreille. Un troisième 2 encore : 222! Le nombre vu en rêve!

Quine, terne, quaterne, ils ne comprenaient pas grand'chose à ces expressions ; mais un fait était certain : la tante avait gagné. Ils coururent s'informer près d'un commis de l'importance du gain. Ils en furent éblouis : six mille deux cents francs! Une fortune!

Ah! s'ils avaient ça, quelle noce! Bertrand supputait que, pour sa peine, sa tante allait lui donner une petite récompense de rien du tout. Que les choses marchaient mal sur cette terre, qui voulaient que l'eau allât toujours au moulin! C'est dans la poche garnie de la tante que tombait cette aubaine quand, de leurs poches, à eux, les doublures se touchaient. La gagnante n'avait pas besoin de cette manne inespérée; elle avait sa suffisance. Elle empilerait ces écus qui ne lui serviraient à rien, sur ceux qu'elle possédait déjà. Puis, dans son état de santé, c'était plutôt dangereux, insinuait Robert, de lui apprendre qu'elle avait gagné un gros lot : la joie fait peur, ça pouvait la tuer.

« C'est vrai, acquiesçait Bertrand, ma pauvre tante, ma bonne vieille tante. Vois-tu qu'on la tue en lui apportant cette bonne nouvelle? Ça en serait un malheur pour moi! Mais peut-être, j'y pense, qu'elle me ferait son héritier...

— Elle n'aurait pas le temps, trancha Robert... Disons pas de bêtises, il faut être raisonnable. La tante a gagné; elle aurait pu ne pas gagner!

— Et elle sait que j'ai pris le numéro qui est sorti; j'y ai dit. J'ai le billet que je dois toucher pour elle. »

Robert prononça avec autorité, gravement :

« Bertrand, tu n'as pas pris de billet du tout. Tu lui as fait croire que tu avais porté l'argent au bureau de la loterie, mais l'argent, — entends-moi, comprends-moi, — l'argent, tu l'as perdu... Et tu n'as pas fait la commission.

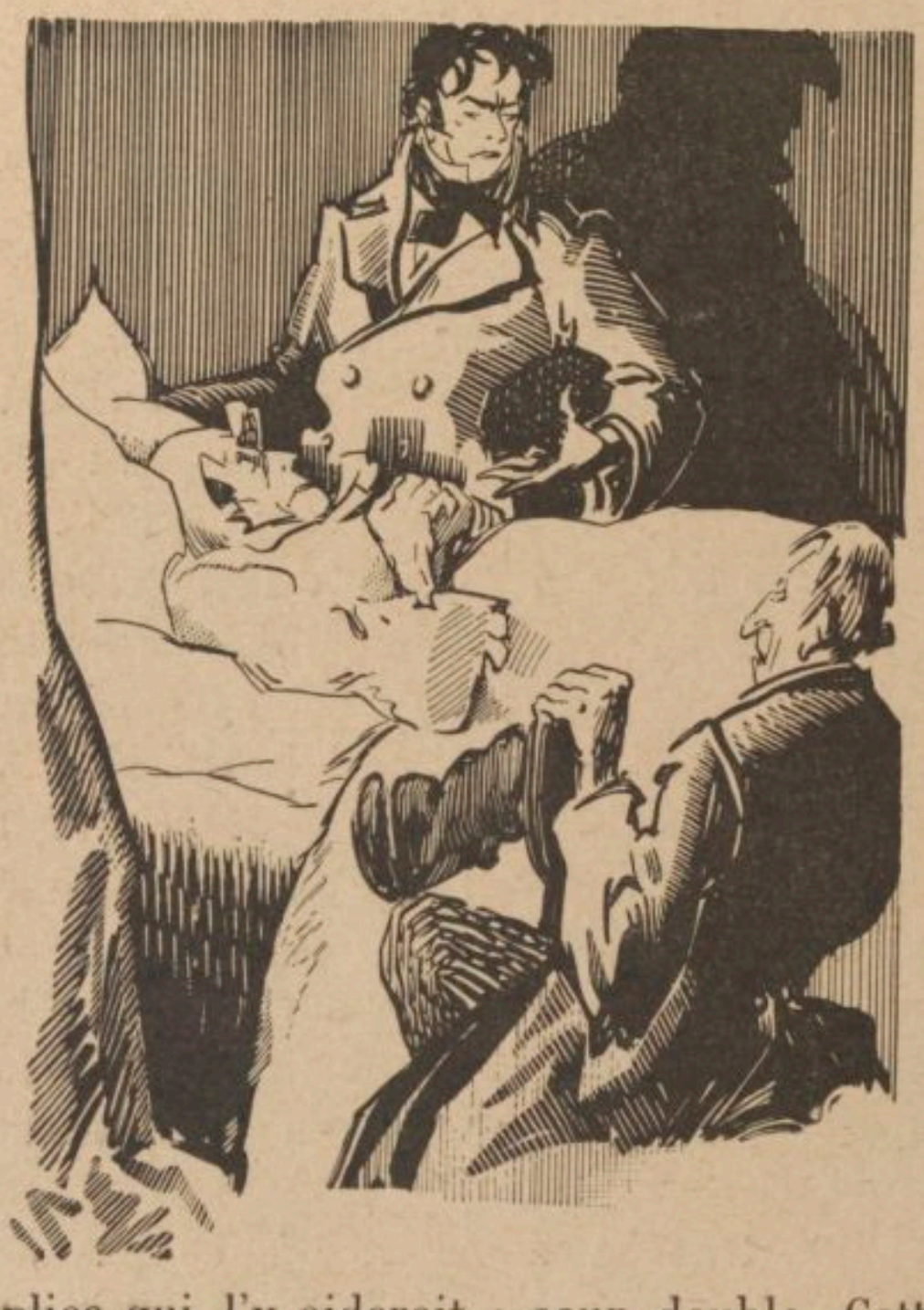
— J'y ai dit, que je te dis !

— Buse, tu lui as menti. Voilà tout... c'est simple. »

Bertrand souriait, commençant à comprendre, et se laissant tout doucement convaincre.

Robert continuait :

« Le numéro sortant est sorti pour toi; tu te présentes; tu dis, et, avec ton billet tu prouves, que t'as gagné. Tu empoches. Il n'y a plus qu'à placer cet argent. C'est délicat, un placement. Faut savoir. Je peux



te donner des conseils là-dessus. Touche mon front : tu ne sens rien? Non! Maladroit! Tu ne sens pas que j'ai la bosse de la finance?

— Robert, tu as toutes les bosses. »

Cette faculté d'improvisation était ce qu'il y avait en Robert de particulier. Il avait compris instantanément qu'une proie était à sa portée, et qu'il s'agissait de la saisir. Il avait combiné son plan sur l'heure. Il s'agissait de détourner, par une ruse malhonnête, le cours d'une somme appréciable qui allait à sa propriétaire légitime, en même temps qu'il dépouillerait à son profit le complice qui l'y aiderait : coup double. Cette machination jette un jour effroyable sur cette intelligence perverse; c'est le premier exploit qui le révèle vraiment dans toute sa noirceur inventive.

Le projet arrêté, il régla la marche à suivre, et styla Bertrand, dont l'épais entendement pouvait tout perdre. Dans la crainte qu'il ne commît quelque impair, il décida d'être près de lui quand celui-ci jouerait la comédie de la commission inexécutée.

Lorsque la marchande à la toilette vit entrer dans sa chambre Bertrand suivi de Robert, elle savait déjà quelles faveurs l'avaient comblée ; elle connaissait que son numéro était sorti. Le jour des tirages tout le quartier était sens dessus dessous : femmes de journée, bonnes, ouvriers en atelier, petits fabricants en chambre, coiffeurs, épiciers, concierges, qui avaient mis à la loterie, ne parlaient pas d'autre chose. Par malheur, jamais M^me^ Tétard n'avait été plus impotente ni plus faible, mais l'allégresse du gain lui faisait oublier ses douleurs aiguës, et la menace des redoutables crises cardiaques contre lesquelles son médecin l'avait mise en garde. « Madame Tétard, il ne vous faut pas d'émotions. »

Pas d'émotions! un jour qu'on a gagné un gros lot! Elle fit approcher Bertrand de son lit, l'attira près d'elle, et l'embrassa.

« Et vous aussi, Robert, approchez, que je vous embrasse. »

La gêne, qui n'était qu'à moitié feinte, se lisait dans l'embarras de leurs gestes. Robert, du coude, poussait Bertrand, qui articula enfin en bégayant son récit concerté et qui, au premier mot, s'empêtra dans son mensonge.

« Ah! comment vous dire, j'peux pas! ah! ma pauvre tante! Robert, toi, parle à ma tante, dis-y, dis-y tout. Quel guignon!

— Ce qu'il ne peut pas vous dire, madame Tétard, car c'est trop malheureux, achevait Robert, il me l'a dit. Il a perdu l'argent qu'il devait porter pour vous au bureau de la loterie. Sa poche était percée, l'argent a filé par le trou. Il n'a pas osé tout de suite vous avouer la chose. Il a eu tort. Vous étiez si sûre de gagner que vous l'auriez renvoyé tout de suite avec un nouvel argent, pour mettre sur votre numéro. Il a préféré vous mentir, vous dire que c'était fait. Il est timide et sot, il n'y a pas de ressources avec cet individu-là. Il pleure maintenant, écoutez-moi ce grand dadais. »

Bertrand imitait les sanglots dans la perfection. C'était à fendre l'âme.

M^me^ Tétard resta prostrée un long moment, puis, haletante, étranglant de fureur, elle cria :

« Misérable, misérable! Il a perdu ma chance. Je gagnais pour la première fois de ma vie. Un ange du ciel était venu en personne m'apporter le numéro gagnant de la part du bon Dieu. Coquin, qui a trahi le bon Dieu! »

Robert feignait de partager sa cruelle déconvenue. Il molestait Bertrand; il le bourrait de tapes!

« A genoux! A genoux! Aux pieds de ta tante, grand crétin; demande-lui pardon. »

Il le précipitait sur le tapis. La scène était supérieurement jouée par les deux jeunes maîtres-fourbes.

« Je souffre, je suffoque, articulait péniblement M^me^ Tétard. Il y a de ces émotions qui vous tuent.

— Ma pauvre dame, je le disais à Bertrand; pas, que je te disais ça, qu'il y a des émotions qui tuent : « Tu vas tuer ta tante. »

Plus calme, elle reprit, en comprimant les mouvements de son cœur :

« Je peux vous confier, Robert, que de mon gain je m'étais promis de faire une petite dot pour Clarisse. »

Ce fut au tour de Robert de chanceler, stupéfait. Et quoi, que disait-elle? La somme gagnée aurait été donnée à Clarisse, à l'occasion de son mariage, c'est-à dire comme à lui-même, puisqu'il devait être l'époux. Ainsi il avait eu le mal de prendre par le vol ce qu'il n'aurait eu que la peine de recevoir de la générosité. Si son crime devait rester impuni, n'en serait-ce pas le châtiment? Ses idées, au fond de sa cervelle, s'embrouillaient. Son cynisme les chassa comme une nuée importune qui avait failli l'affadir. Il ne voulut trouver, dans ce qu'il venait d'apprendre, qu'un motif à se justifier. Où est le mal quand on prend ce qui est à soi? Il prenait ce qui était à lui, par anticipation : il ne faisait tort à personne.

Mme Tétard suffoquait. Tout à coup, sa tête retomba sur l'oreiller. Sous la violence de son désespoir, la crise avait été mortelle cette fois. La vieille dame n'était plus.

Cette mort était légère à la conscience des filous. Bertrand, neveu de Mme Tétard, mais neveu par alliance, n'était point héritier de la défunte. Le peu que possédait la marchande de neuf du vieux Temple alla à des héritiers directs; mais la somme gagnée à la loterie, et astucieusement détournée de son cours, arriva bien aux mains des aigrefins débutants.

Robert n'en abandonna que des bribes à son complice. Il déclarait à Bertrand qu'il se réservait de faire fructifier ce capital tombé du ciel, c'était le cas de le dire, puisque c'était un ange qui l'avait apporté.



XXI

ROBERT SE MARIE

Robert subissait toujours le charme de la petite artiste, et la mort de Mme Tétard n'avait pas ruiné les projets de mariage qu'elle avait échafaudés si imprudemment. La vanité d'être l'élu entre tant de soupirants, par une artiste qui avait son nom sur l'affiche, l'emportait sur son peu de vocation pour la vie de famille. Le trompeur se trompait lui-même, quand il se croyait vraiment épris de la charmante enfant de la balle. Pas plus qu'avec les autres, il n'était sincère avec lui-même. Il se donnait la comédie. Il jouait celle du jeune homme qui va se marier.

Comme il disposait de la somme détournée de son objet, il se montra à son avantage aux yeux de Mlle Clarisse. Il s'habilla avec quelque recherche, fit le fashionable et se donna des airs de fils de famille. Si elle ne le vit pas arriver à cheval comme un dandy, c'est que la bête enfourchée avait, par deux fois, jeté à terre son cavalier sans expérience.

Bertrand ne le quittait toujours pas plus que son ombre. Robert lui avait fait revêtir une espèce de livrée. A Mlle Clarisse qui lui demandait : « Est-ce que Bertrand vient avec vous ? »

Il répondait avec sa morgue insolente :

« Il ne vient pas avec moi ; il me suit. »

Mlle Clarisse, par son engagement, devait quitter Paris, en caravane, sur quelque chariot de Thespis, avec une troupe qui faisait une assez

longue tournée en province. Ce fut une des raisons qui lui firent hâter le mariage. Il fut enfin célébré.

La mère de Robert s'abstint d'y venir ; elle laissa s'égayer les gens de théâtre qui étaient de la noce, qui eut lieu au lac Saint-Fargeau : c'était, avait-on dit à Robert, qui faisait bien les choses, le meilleur endroit pour le veau. A part Bertrand, garçon d'honneur, qui voulut ramer sur l'un des canots mis à la disposition des convives, et qui tomba à l'eau, tout se passa bien. La mariée fut trouvée exquise et le marié étourdissant. Sur la fin du festin, les têtes étant échauffées, on ouvrit, avant le bal, le ban des chansons et des gaudrioles, comme c'était alors la mode au dessert. Robert, par ses bouffonneries, ses imitations, ses boniments, son comique ingénieux, se montra un Protée aux multiples aspects, et son succès fut chaud, même dans ce monde de gens de théâtre dont c'est le métier de faire rire.

« Il ne sait aucun rôle, observait un vieux routier des planches, il ne sait que le sien ; mais le mâtin qui l'improvise et le crée, comme il le joue ! »

Il le jouait si bien que la gentille danseuse s'en fut enivrée d'espérance, à son bras, vers le nid qui les attendait et où elle croyait trouver la félicité.

Lorsqu'elle quitta Paris pour le long engagement qu'elle avait contracté, Robert fut de la troupe nomade ; il y avait obtenu un emploi de second régisseur, le régisseur parlant au public, qui était tout à fait dans ses moyens. La troupe, à petites semaines, devait remonter, d'étape en étape, pendant une durée de près d'un an, vers la frontière savoisienne, par le Dauphiné.

Quand elle fut à proximité de la Savoie, où elle avait quelques parents éloignés, Clarisse, ayant pris un congé, se rendit parmi les siens. C'étaient des montagnards fort pauvres et chargés d'enfants, qui accueillirent en toute simplicité de cœur le nouveau-né que, jeune mère, l'orpheline leur apportait.

Ce lien sacré, l'enfant, couronnement de l'union qui a rapproché deux êtres, n'aurait dû que rendre plus douce et plus légère la chaîne que le mariage avait forgée. Il n'en fut rien. Robert la trouvait intolérable. La paternité, qui comporte des devoirs, lui apparaissait comme une sorte de servitude. Puis il s'ennuyait de Paris, son tumulte lui manquait. Cette fête, qu'il n'avait qu'entrevue, de loin, comme une terre promise, où son impécuniosité l'empêchait d'entrer, il pouvait en approcher maintenant,

Allait-il appliquer l'argent dont il disposait encore aux soucis du ménage au lieu de vivre la grande vie?



Il se morfondait dans cette existence médiocre, à travers la campagne. Il décida d'abandonner .sournoisement sa femme Bah! elle s'en consolerait en dansant. « Tu vas abandonner ton enfant, » lui reprochait une voix intérieure. C'était la nature et la morale qui parlaient. Cette voix, il l'étouffait sous des sophismes cyniques. « L'enfant, il vaut mieux que je ne le voie pas; je me connais,... je suis un sentimental,... un faible,... un tendre; je serais capable de l'aimer; il me gênerait momentanément dans l'édification de mon plan d'avenir. On se retrouve dans la vie, je le retrouverai un jour, quand j'aurai la richesse, un nom célèbre et Paris à mes pieds. »

Les roulottes s'étaient arrêtées, cette nuit-là, dans un champ d'épinards. Tout dormait. Il laissa un billet qu'il avait griffonné : « Une affaire urgente m'appelle. Je reviendrai. »

Et il partit...

Ce fut pour réapparaître quelques jours après à Paris. Il n'y retrouva pas Bertrand. Celui-ci était logé, nourri et chauffé aux frais de l'État. Il avait tenté de recommencer l'affaire du cirage avec des flanelles acquises aux mêmes conditions. S'il savait subtiliser la marchandise, il ne savait pas la vendre. La stupidité de son boniment le perdit. Son indélicate maladresse l'avait conduit en prison.

Robert s'en consola. Il l'aurait eu sur le dos; sous le prétexte qu'il faisait fructifier ses fonds, Bertrand serait venu lui en demander. Robert avait déjà compris que c'était la manie des actionnaires de vouloir toucher les dividendes de leurs actions; mais il se promettait bien, si jamais il entrait dans la finance, de ne pas encourager, lui, de pareilles prétentions.

ROBERT MARTIN
DEVIENT ROBERT MACAIRE

XXII

Qu'il s'en était promis, Robert, de la « grande vie parisienne » ! Parties fines et soupers fins, et tout ce que pouvaient se permettre les lions de la jeunesse dorée. Mais de la jeunesse dorée, il n'en est point; il y serait un intrus. On ne s'improvise pas dandy; ces choses-là ne se voient qu'au théâtre, et quand on y figure.

Il a été bien embarrassé de sa liberté; il n'a pas osé retourner au boulevard du Temple, dans la crainte qu'on ne lui demande des nouvelles de Clarisse, la danseuse de corde. Elle a laissé des camarades qui feraient à Robert une mine sévère s'ils venaient à apprendre qu'il l'a abominablement abandonnée, après moins d'un an de mariage, avec son enfant.

C'est au Palais-Royal que Robert a été chercher de nouvelles distractions. C'est toujours, alors, l'endroit à la mode. Le provincial qui vient à Paris y donne ses rendez-vous devant la Rotonde, comme quelque trente ans avant, époque de la plus grande vogue de l'aimable jardin, et les citadins sont aussi nombreux qui règlent leurs montres devant le canon pacifique qui part à midi avec une exactitude toute solaire. Les Boulevards ne sont qu'une rue : le Palais-Royal, fermé sur ses quatre côtés par ses portiques, est un salon en plein air. La compagnie y varie avec les heures. Le spectacle est réputé divin lorsque, l'été, le soleil, baissant sur l'horizon, permet aux femmes d'y venir respirer le frais et jouir, en cet Éden où jouent de belles eaux, du plaisir de voir et d'être vues. Les feux de cent quatre-vingts réverbères suspendus aux arcades, et les nouvelles lampes de l'invention du sieur Quinquet, éclairent cafés et restaurants, et les boutiques sont de véritables écrins par l'éclat de leurs éventaires. Elles répandent une lumière douce qui se marie au mystère de la nuit qui commence, dont les promenades sentimentales s'accommodent délicieusement.

Le Palais-Royal, pendant les journées révolutionnaires, avait été un

club permanent. C'est à l'un de ses arbres que, la veille de la prise de la Bastille, Camille Desmoulins, monté sur une chaise, — tribune aux harangues improvisée, — détacha la feuille verte dont il fit une cocarde. Ce fut ensuite le théâtre des passions exaltées et des tragédies sanglantes. Il s'était bien apaisé depuis la Restauration, au moment où Robert y déambulait, tournant le dos au seul but qui vaille la peine de vivre. Cependant, un écho des ardeurs belliqueuses d'autrefois créait encore des rivalités provocantes entre les habitués des cafés.

Les gardes-françaises se réunissaient au café Foy, les demi-solde au café Lemblin, et, de l'un à l'autre, on se portait des défis sérieux. Des épées de combat étaient déposées sous les comptoirs des cafés belligérants; on les demandait, comme on demandait le journal, et il arrivait au garçon de répondre : « Monsieur, elles sont en mains. »

Le souvenir de ces passions vivait dans un singulier original. Alors que Robert prenait une glace à la terrasse de la Rotonde, un individu vint s'asseoir à son côté dont, instinctivement, il s'éloigna. L'arrivant était coiffé d'un chapeau extraordinaire, nu sous ses haillons, chaussé de cothurnes ultra-tragiques lacés sur un pantalon impossible, un être bizarre, étrange, indéfinissable. Les garçons le toisaient, irrités. C'était Chodruc-Duclos, « l'Homme à la longue barbe ». Il avait été joli garçon, élégant, duelliste dangereux, royaliste convaincu et la terreur de ses adversaires. Puis, brusquement, pour se venger d'avoir été méconnu au retour des Princes, il se voulut un objet de répulsion. Depuis 1818, il n'avait pas manqué un seul jour sa sordide promenade, taciturne et sombre. Il remarqua la surprise de son voisin. Sortant de son ordinaire, il déploya devant lui l'un des pans de sa houppelande, percée de trous, en loques, et, sur le ton de la conviction la plus solide, et avec la souveraine élégance d'un geste sollicitant l'admiration, il prononça : « C'est inusable! »

Robert s'égarait dans les galeries de bois qui s'appelaient, on ne sait pourquoi, le Camp des Tartares, où les commerces les plus achalandés étaient les libraires et les marchandes de modes. Il ne trouvait, par contre, que peu d'agréments aux petits spectacles des sous-sols : les ventriloques, les aveugles, les Indiens équivoques dont le teint n'aurait pas résisté à la lessive.

Le café Foy, où Horace Vernet avait peint une hirondelle au plafond, ou le café des *Mille Colonnes*, où trônait « la belle Limonadière », avaient plus d'attraits; et prolonger un bon dîner aux *Frères Provençaux* ou au



restaurant Corazza était un plaisir plus délicat. Mais il n'avait vraiment apprécié dans cette cohue que la table de jeux, où il s'était assis pour la première fois. Ce n'était pas les tripots qui manquaient au Palais-Royal : ils y pullulaient. Toutes les dix arcades, il y en avait un. Le plus dangereux était celui qui occupait l'arcade 113. Le cadre était sordide et tranchait avec le fastueux Frascati des boulevards. Des tapis usés, souillés d'huile, des tentures en lambeaux, des croupiers hargneux en défense contre les nombreuses formes d'escroquerie que des habitués adroits à corriger la chance pouvaient tenter contre la banque. Le jeu était fiévreux, effréné et suspect. Sous l'arcade 113, il y avait une maison spéciale de prêts pour les joueurs décavés, et un cabinet que l'on appelait la « chambre des blessés ». Là, sur un canapé, dormait, étendu, le joueur ruiné qui rêvait une meilleure fortune pour le lendemain. Robert y passa consécutivement trois nuits. Un sort impitoyable le poursuivait. Il avait joué, perdu, il avait couru après sa perte pour se refaire et ne s'était qu'enlisé davantage. Mais il n'avait plus le courage d'échapper à cette hantise. Il revenait, obstinément, halluciné, à la table où il avait perdu et où il perdait encore.

Un soir, un de ces parasites qui encombraient l'escalier du tripot, et qui se disait professeur de jeux, l'avisa à son entrée dans le salon et le tira à l'écart :

« Monsieur, lui dit-il, j'ai pitié de votre jeunesse et de votre inexpérience. Qu'êtes-vous venu chercher ici ? De l'or ! Vous l'avez demandé au hasard. Il vous a trahi. Faites mieux. Associez-vous avec moi et je vous garantis un bénéfice certain. Vous me direz, peut-être : « Si vous avez le « secret de maîtriser la fortune, pourquoi ne l'employez-vous pas vous-« même? » Je ne le puis pas, et vous allez le comprendre. Ecoutez-moi; c'est très confidentiel. Je suis, moi-même, associé à un croupier; au moyen de certains signes convenus il me désigne la couleur gagnante, je joue donc à coup sûr. Mais vous concevez que si je ne me dérobais pas derrière un autre intéressé, le banquier aurait vite dépisté la manœuvre. Du reste, vous ne risquez rien dans notre association. En cas de réussite, vous ne me donnez que la moitié de votre bénéfice. »

La proposition semblait claire et paraissait aussi séduisante que malhonnête d'ailleurs ; mais on n'en était pas dans ces maisons de jeu à un scrupule près. Robert du reste ne se fit point ce raisonnement qu'au jeu on perd ou on gagne. S'il perdait, il n'aurait naturellement rien à donner ; mais s'il gagnait, il ne toucherait que la moitié de son

gain. Quant à ce que l'inconnu risquait, c'était de perdre sa réputation de joueur infaillible. Il n'aurait, le lendemain, qu'à changer de victime.

Robert perdit, il sortit du tripot au petit jour, la tête lourde, la poche vide; le dernier argent de la loterie qui lui restait était tombé dans le gouffre de la cagnote. Il soupira :

« C'était un boniment que je ne connaissais pas que celui de professeur de jeu; il m'en aura coûté un peu cher pour l'apprendre! »

XXIII

LA CHAINE DES FORÇATS

Ce qui lui restait d'argent après sa désastreuse expérience ne lui assurait que la plus maigre des pitances pour quelques jours. Par économie, il se décida, à la fermeture des portes du jardin, aux bancs le jour si hospitaliers, à aller passer sa nuit dans un bouge de la Cité. Il s'y acheminait à travers le dédale des rues qui, à cette heure, étaient désertes. Jamais idées plus sinistres n'avaient habité son cerveau. Il était affreusement déprimé. Il traversa le Pont-Neuf pour gagner le quartier Mouffetard, dont Vermillon lui avait autrefois fait les honneurs. On devait par là, pour quelques sous, dormir à la corde, c'est-à-dire appuyé pour tout oreiller sur une corde tendue qu'on détendait au matin. Les souvenirs de son heureuse enfance et de sa bonne jeunesse, qu'il avait passées là, sur ce pont, lui remontaient à l'esprit comme un flot de bile remonte à la bouche qu'il remplit d'amertume. Que de belles heures gaspillées alors, et plus encore depuis! Il s'était penché sur le parapet : l'eau sombre de la Seine s'étendait sous ses yeux, long suaire qui avait, par des nuits semblables, enveloppé d'insondables désespoirs.

Ce ne fut qu'une courte défaillance. Son cynisme réapparut, qui le railla lui-même. « Tout plutôt que faiblir, tout! même le crime! » La silhouette d'un passant se découpa tout à coup au loin devant lui. Il porta instinctivement à sa poche sa main qui rencontra son couteau. Il le serra violemment. Voulait-il attaquer ou se défendre? Le passant s'était arrêté et paraissait se dissimuler. Se dissimulait-il par crainte ou par ruse?

La silhouette approcha en rasant les murs. A quelque distance, l'homme cria :

« La bourse! »

Robert riposta, le couteau ouvert à la main :

« La vie! »

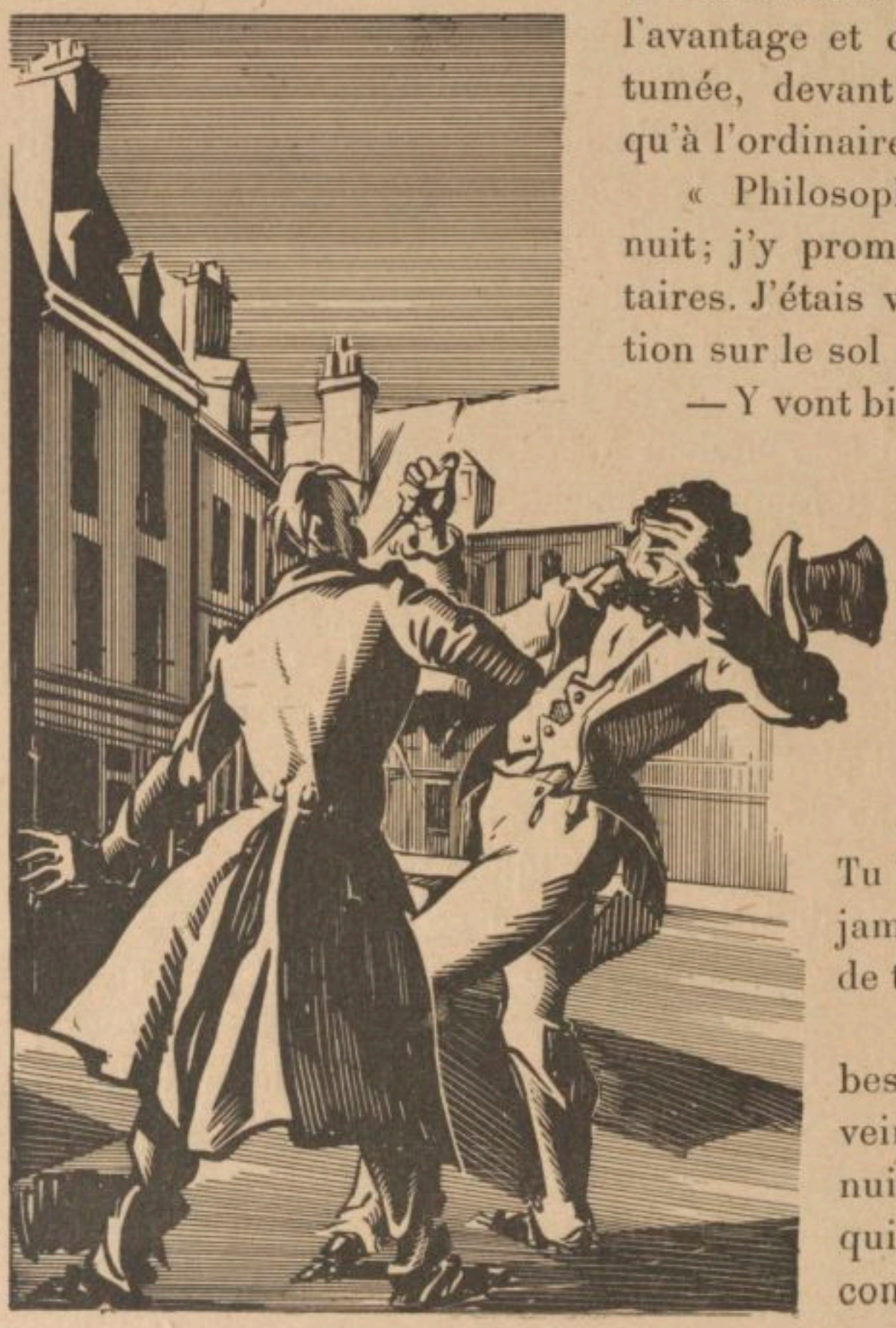
Ils eurent, l'un et l'autre, un instant de surprise et d'hésitation. Dans les ténèbres, ils tendaient, allongé, le cou, comme pour chercher, fort intrigués, à se distinguer plus nettement. Le son de leurs voix leur causait un égal étonnement. L'homme qui venait, le premier, dit :

« C'est toi, Robert? »

A quoi Robert riposta :

« C'est toi, Bertrand? »

Un même frisson les secoua, puis une irrésistible crise d'hilarité. Cette rencontre, oh, par exemple! Mais pour qui s'étaient-ils pris, et comment se trouvaient-ils là? Et chacun rentra subrepticement en sa poche l'arme qui en était sortie. Comme on se retrouve! Ils se prirent par le bras, se racontèrent les circonstances qui les avaient amenés nez à nez. Robert s'efforçait de reprendre l'avantage et de crâner à son accoutumée, devant le mince personnage qu'à l'ordinaire il dominait :



« Philosophe et poète, j'aime la nuit; j'y promène mes rêveries solitaires. J'étais venu chercher l'inspiration sur le sol où ont vécu mes aïeux.

— Y vont bien, messieurs tes aïeux, t'en as de bonnes nouvelles? Moi, je cherche tout simplement à souper, dit Bertrand. Tu n'aurais pas un rond de saucisson à me passer!

— Quel esprit matériel! Tu ne te guériras donc jamais de la grossièreté de tes appétits!

— J'en éprouve pas le besoin, et puisque j'ai la veine de te rencontrer, cette nuit, au lieu d'un bourgeois qui n'aurait peut-être pas consenti, sans casse, à me

prêter quelque argent, je te rappelle, mon vieux Robert, notre petit compte, car enfin la loterie a rapporté dans les six mille francs : tu les as placés, tu as la bosse de la finance! Est-ce qu'ils ont fait des petits ?

— Bertrand, la prison ne t'a pas corrigé. Tu es impertinent, tu m'interroges sur un ton que j'exècre, à propos de cet argent qui travaille.

— Si mon argent travaille, en attendant, toi tu vis bien à ne rien faire, soit dit sans reproche. J'en ai eu besoin et j'ai été obligé de vendre des marchandises que j'avais acquises au comptoir d'où me venait notre cirage, tu te rappelles : ça m'a valu un gros désagrément. Depuis que je suis redevenu libre, je me gonfle les joues avec des cailloux. J'en ai assez; je suis bête, possible, mais pas tant que de ne pas m'apercevoir qu'avec tes refus, au bout l'un de l'autre, tu m'as volé.

— Si je t'ai volé, il y a les tribunaux. Tu connais la loi ; c'était même ton métier de faire arrêter les gens qui avaient des dettes, quand j'ai eu l'avantage de faire ta connaissance.

— Tu en sais quelque chose, mon petit ami, tu portais les exploits à domicile... Robert, écoute bien, je suis le mouton enragé, prends garde... je peux te faire arrêter quand je voudrai.

— Pour dettes ?

— Pour insoumission ! »

Robert eut un mouvement d'épaules dédaigneux. Mais ces mots étaient là tout de même pour le rappeler à une situation à laquelle il se refusait ordinairement à penser. Il n'avait pas satisfait à la conscription, et quoique la loi fût moins rigoureuse qu'à l'époque impériale, s'il n'était pas en règle avec l'armée, il risquait gros. Le trait perfide de Bertrand mit Robert en fureur.

« Ah ! monsieur veut me faire pincer ! Tes menaces n'arrangent pas ton affaire ; tu n'auras rien, pas un sou, jamais, jamais !

— Canaille ! »

Bertrand vit rouge. Obéissant à une irrésistible poussée, le coup qu'il destinait peut-être un instant auparavant à quelque infortuné bourgeois, ce fut Robert qui le reçut au visage. Hébété de son audace, Bertrand ne s'acharna point, il laissa tomber son bras armé, stupide, effaré de ce qu'il avait osé.

Robert garda son calme, malgré sa douleur et le sang qui l'aveuglait.

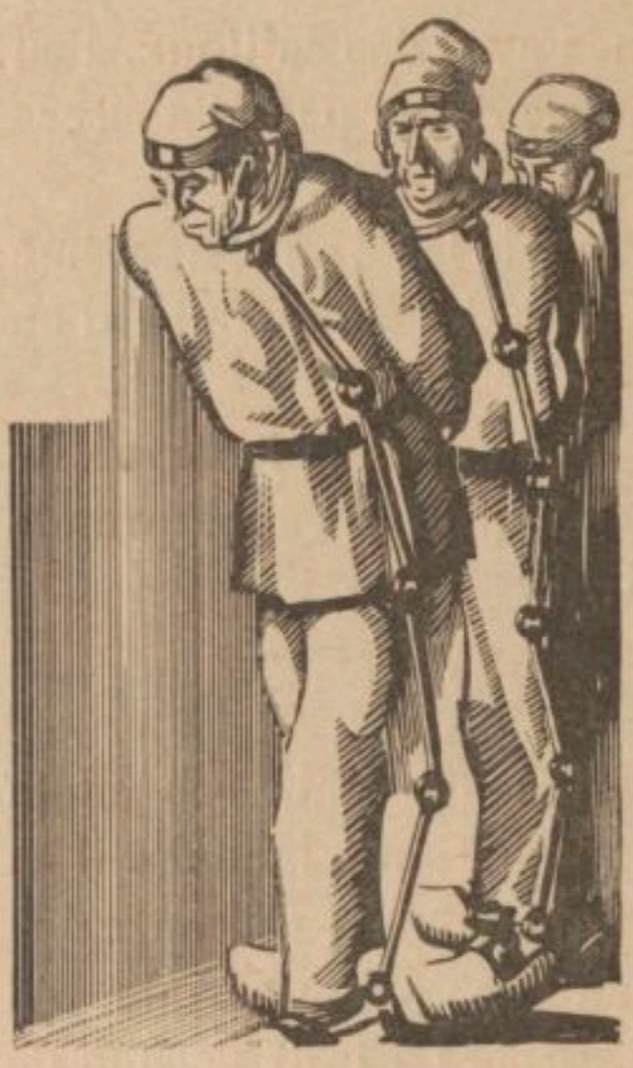
« Tu ne seras jamais qu'un idiot, Bertrand, lui dit-il. Si j'étais un insoumis, je ne le suis plus. Tu m'as atteint à l'œil : les borgnes ne

sont pas soldats ; mais toi qui n'es pas borgne, et qui as coupé à la conscription avant moi, sans te faire remplacer, que je sache, on peut te faire coffrer quand on voudra. Je m'en charge. »

Bertrand retrouva son ton humble et niais et murmura doucereux :

« Je n'ai pas à servir, mon père était Belge. »

Querelle de complices sans issue, il eût été vain de la prolonger. Robert le comprit. Il risquait de s'engager dans une impasse, et de laisser sur ses talons son complice dont il se faisait un ennemi. Il dit :



« Tu m'as voulu du mal, je ne t'en veux pas. Tu espérais voir la couleur de ton argent. L'argent a passé dans un placement désastreux. On n'est pas heureux tous les jours. Je te promets des revanches éclatantes.

— Quoi, rien, il ne reste rien?

— Rien! Plus d'espoir!

— Plus d'espoir!

— Mon fils, prends le devant de ta chemise et fais-en un mouchoir, car je souffre et voudrais me bander l'œil. La douleur grandit et devient insupportable. Allons jusqu'à la fontaine sur la place Dauphine et, avec un linge mouillé, lave-moi. Ce matin, au jour, j'irai à l'Hôtel-Dieu. Tu me dois un œil, et ce ne sera pas trop de toute ta vie pour me le payer. »

L'argent englouti, un œil de moins : triste bilan pour la première opération de l'association Robert-Bertrand. Elle aurait dû séparer les deux drôles, mais ils se complétaient si parfaitement, ils étaient si bien faits pour se comprendre!

Dans le jour maussade qui s'éveillait en ce frileux matin de mars, des charrettes se suivaient qui ébranlaient les pavés. C'était la *chaîne* qui passait. « Mariés » à la prison par les anneaux de fer encerclant leurs cous, les forçats, assis, dos à dos, gagnaient à petites journées le bagne.

Robert et Bertrand se dissimulèrent pour les voir passer. Ils tressaillirent. La chaîne qui l'un à l'autre les rivait n'était-elle point pareille à celle-ci, ignominieuse, infamante et si lourde... si lourde!



XXIV

L'AUBERGE DES ADRETS

Manon la veuve n'avait pas eu, depuis bien avant le mariage de son fils, des nouvelles de lui. Elle avait cherché à en obtenir par Mme Tétard, tremblant qu'elles ne fussent, comme à l'ordinaire, fâcheuses. Elle apprit ainsi que la marchande à la toilette du Pavillon de Flore avait succombé à une de ses crises coutumières aggravée par son chagrin d'avoir perdu à la loterie, la plus belle des chances qu'elle y eût jamais courues. La veuve avait pris en horreur sa solitude peuplée de tant de douloureux souvenirs et, pour y échapper, elle s'était décidée à aller travailler chez les autres, tantôt ici, tantôt là, en journée.

Elle était entrée, en dernier lieu, à Romainville, un coin de charmante banlieue, dans une petite hôtellerie qui avait une salle de cabaret commune fort achalandée les dimanches, qui logeait à pied et à cheval, et qu'on appelait l'Auberge des Adrets.

Le jour du mardi gras, Robert et Bertrand, réconciliés, qui erraient aux environs de Paris, à l'aventure, y entrèrent pour y boire un coup de vin et s'y reposer en tirant des plans.

Ils y étaient installés depuis à peine une demi-heure quand Bertrand, qui avait pour le bien d'autrui une attirance irrésistible, remarqua qu'un voyageur venait de s'absenter, dont le cheval était resté sellé dehors,

et qu'il avait accroché au dos de sa chaise une sacoche qui paraissait lourde. Lorsque Robert eut réglé leur minime consommation, comme tous deux se levaient, il passa la courroie de la sacoche à son cou et s'éloigna le plus naturellement du monde. Alors qu'ils s'apprêtaient à sortir, le voyageur rentrait qui, au premier coup d'œil, s'aperçut du larcin. Il cria : « Au voleur! » Bertrand s'éclipsa par une fenêtre basse qui donnait sur la rue. Robert, maladroitement, s'engagea dans le couloir de la buanderie dont une porte donnait sur les champs. C'était dans cette buanderie que travaillait la nouvelle femme de journée.

A la rumeur venue jusqu'à elle, elle comprit qu'on poursuivait un filou et qu'il s'agissait de l'empêcher de s'enfuir. L'homme était devant elle, affolé. D'un coup de poing il fit voler à terre la lanterne dont elle s'éclairait et qui s'éteignit, mais elle avait eu le temps de le reconnaître. On lui criait : « Lingère, il se sauve par la buanderie, fermez la porte. »

Elle l'ouvrit.

Une fois dehors, Robert sauta sur le cheval du voyageur, et, talonné de près, dévala à toute bride. Quand il se sentit hors d'atteinte, il respira, s'applaudissant de la chance que fut pour lui cette porte qu'on criait de fermer et qui s'était ouverte!

C'était le dernier jour du carnaval. Belleville n'était qu'une cohue bariolée par la descente de la Courtille, suprême hoquet des jours gras. La descente avait lieu à l'aube. Robert abandonna son cheval, se jeta dans une troupe de masques hurlante et tibutante, et s'y confondit.

La descente de la Courtille à la barrière bellevilloise était une tradition. Quand tout Paris s'était promené pendant trois jours avec le bœuf gras, pour mettre à une orgie de danses et de vin le point final, les plus forcenés se rendaient à la Courtille, la nuit même du mardi gras : les uns pour danser et boire encore ; les autres pour jouir, le matin, de l'ivresse de la populace fatiguée de plaisirs, bergères titubantes, masques en guenilles, pierrots miteux, chantant des refrains odieux, vomissant de gratuites injures. Les beaux jeunes gens de la ville et les élégantes qui sortaient du bal de l'Opéra ou du souper des cabarets en vogue accouraient, en longues files de voitures, assister à la descente de ce cortège vers Paris, par les faubourgs jusqu'aux boulevards. Après un arrêt devant un restaurant fameux, les *Vendanges de Bourgogne,* un amusement favori des viveurs du monde était de jeter des pièces d'argent que les masques faméliques se disputaient, vautrés dans la boue, en se battant.

Robert, supposant qu'on est à sa poursuite, a cru prudent, et peut-être aussi s'en amuse-t-il, de profiter de cette chianlesque occasion pour lui-même. Il a avisé un déguisé en un costume indéfinissable, complètement poussé de vin, et l'a persuadé de se travestir respectivement dans un coin du cabaret, ce à quoi l'autre, dont la raison vacillait, consentit. L'accoutrement dont le masque était revêtu enchantait Robert par sa détresse et par sa prétention : culotte de zouave, habit dépenaillé à longues basques, gilet rapiécé qui sacrifiait au jabot de dentelle, cravate l'engonçant, bien chaussé de fines bottines, mais sur le retour, chapeau bossué qu'il enfonçait de trois quarts sur sa tignasse en broussailles, un bandeau noir appliqué sur l'œil qui avait été la victime d'une explication orageuse, et maniant une canne noueuse aux terribles moulinets.

En gaillard qui avait appris la vie sur les tréteaux et connu le pouvoir de la loque épique, il se trouvait à sa guise, ignoble et truculent. Il grimpa sur un des chars en mouvement, plein à se rompre de masques affalés, se dressa de toute sa hauteur, gouailleur, provocateur, insolent, don César de Bazan du ruisseau.

Drapant sa gueuserie avec son arrogance,

il fit son entrée à Paris avec le cortège débraillé, dont il semblait le truand-roi. Mais c'était déjà fini de la farce symbolique. On était, avec le jour venu, au mercredi des Cendres, et le Carême montrait sa face blême de pécheur repentant, invitant le Carnaval à liquider ses dépenses et à payer ses dettes de mardi gras.

« Pour moi, criait Robert, le Carnaval ne finit pas, il commence. Je deviens l'homme de tous les masques et de tous les déguisements. Je débute en déguisant mon nom. A partir d'aujourd'hui, bonnes gens qui m'entourez, Robert Martin s'appelle Robert Macaire. »

Sa faconde avait séduit une sorte de grand seigneur qui se plaisait à s'encanailler ces jours-là. Il le voulut dans sa calèche, et le gorgea de cet or qu'il jetait au peuple. C'était le premier succès de sa métamorphose.

Quand Robert Macaire put redescendre en lui-même, dégrisé, il fit un retour sur cet événement étrange, dramatique et si brusque de la veille. Un journal qui lui tomba sous les yeux et dont un article portait pour titre : *A l'auberge des Adrets*, le lui rappela. On racontait que deux bandits avaient volé dans cette auberge la sacoche d'un voyageur, et qu'un des deux n'avait pu s'échapper que par la complicité d'une lingère

en journée, qui avait ouvert au malfaiteur la porte qu'on lui criait de fermer. Interrogée, elle s'était évanouie. Son trouble trahissait on ne savait quelle duplicité. On l'avait mise en état d'arrestation. Robert se distrayait fort de la méprise de cette sotte servante qui ouvrit si à propos la porte qu'elle devait fermer.

Son attitude changea quand il lut, sur une autre feuille, que la servante s'appelait Manon Girou, veuve Martin. Il comprit que ni la sottise ni le hasard ne l'avaient favorisé dans sa fuite, mais l'amour d'une mère qui l'avait reconnu et qui s'était sacrifiée pour sauver son indigne enfant. Il blémit et, pour la première fois, sa conscience parla plus haut que son cynisme.

Non ! sa mère ne resterait pas en prison à cause de lui. Il savait où gîtait Bertrand, puisqu'il avait partagé son taudis la veille de l'affaire. Bertrand y était en effet rentré et s'y tenait avec la sacoche dissimulée. La visite de Robert, à part la singularité de son costume, ne le surprit point, car il l'attendait.

Lorsque la porte fut refermée et qu'il eut poussé le verrou, il lui montra la cachette. Robert Macaire le laissait parler.

« Elle est là, lui dit Bertrand, dans mon linge sale...

— Ton linge sale ? Tu en as donc d'autre ?... Passons, continue...

— Je l'ai inventoriée, c'est pas le Pérou. Ça vaut pas le mal qu'on s'est donné. Y s'en faut de peu qu'on en soit du sien. Ça ne vaut pas la loterie. Enfin c'est tout de même ça : une paire de chaussettes, un cache-nez, un jeu de cartes, une mèche d'amadou, une entrée à Tivoli, le portrait d'une dame et 835 francs 3 sous et 2 centimes.

— Apporte, qu'on regarde. »

Bertrand serrait la sacoche sur son cœur.

« Je n'ai pas confiance dans tes capacités financières ; je garde, cette fois, le magot. »

Robert, qui avait sur Bertrand la supériorité de la force physique et l'ascendant du prestige, la lui arracha.

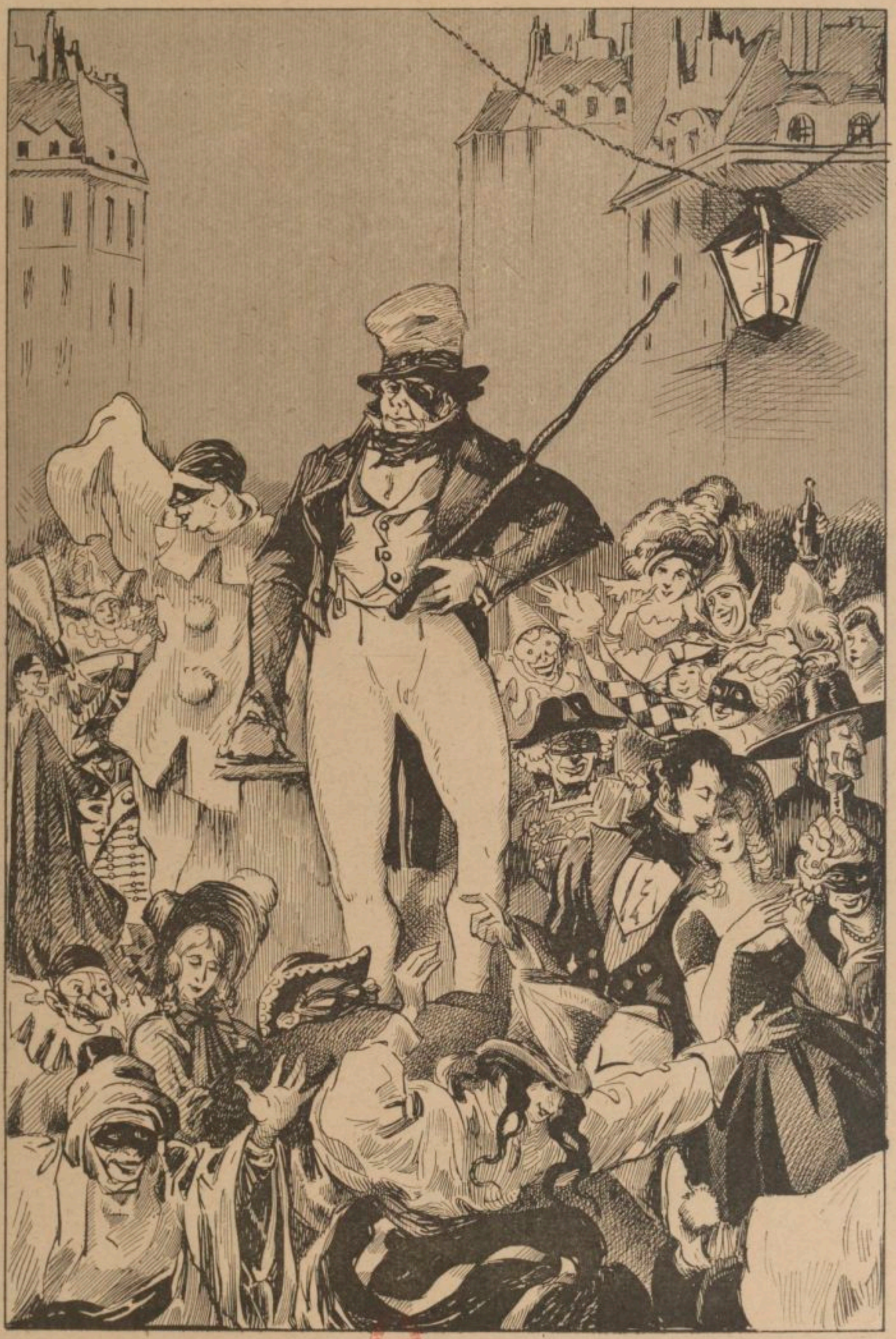
« Filou ! lui cria Bertrand.

— Voleur ! riposta Robert.

— Rends-moi mon sac...

— Je vais le rendre à qui il appartient. »

Le rendre ! Bertrand tombait de la lune. Était-ce Robert qui parlait de rendre l'argent qu'on avait eu la peine de s'approprier ? Le dupait-il encore ou devenait-il fou ?



Robert lui expliqua alors que sa mère était en journée à l'auberge, qu'il ne l'avait pas reconnue dans la servante... mais qu'elle l'avait reconnu, elle; qu'elle ne s'était pas opposée à sa fuite, qu'elle était arrêtée comme complice des voleurs, et qu'elle ne voudrait sans doute pas se disculper. Un seul moyen de la tirer des mains de la justice, c'était de s'accuser sans se nommer et de restituer l'argent.

Bertrand redevint le mouton enragé de la nuit du Pont-Neuf. Cette générosité était absurde... Tant pis pour la mère... Il voulait sa sacoche et son butin. Sa véhémence était sans mesure. Il était presque terrible. Robert, une fois de plus, le mata.

« C'est le prix de ça. »

Et Robert montrait son bandeau. Bertrand, persuadé qu'il n'avait qu'à subir la volonté de son complice, larmoya :

« Je m'en aperçois, j'ai travaillé à l'œil. »

Sitôt en possession de l'argent et de la sacoche, Robert fit parvenir le tout à la justice; les malfaiteurs anonymes s'accusant et, pour preuve de leur sincérité, rendant le produit de leur vol, la femme de journée se trouvait innocentée.

Lorsque la mère fut instruite du fait, elle pensa que la restitution n'était que l'effet du remords. Ce fut pour illuminer sa détresse : rien n'était perdu, le remords précède le repentir. Elle pleura.

Le magistrat lui disait :

« Pourquoi pleurez-vous, puisque votre innocence éclate et que vous serez libre dans un instant?

— C'est de joie, » lui répondit-elle.

Mais elles ne coulaient que plus abondantes, ces larmes dont la justice ne devait pas avoir le secret.

Et ainsi fut classé au point de vue judiciaire le drame appelé *l'Auberge des Adrets*.

Est-ce pour Robert Macaire l'heure de la contrition? Pas encore. Ce n'est qu'un épisode, le plus touchant, le plus consolant de la vie d'un malheureux égaré. Ce n'est que la préface d'une histoire qui ne fait que commencer, amusante à la surface par son pittoresque, si triste au fond et si lamentable.

Peut-être est-ce cependant une étape sur le chemin de la rédemption? Il est à présumer que le sang ne tachera jamais les mains de Robert Macaire. Il ne sera pas l'homme qui tue, il ne sera que l'homme qui trompe; mais avec quelle outrecuidance et quel fracas!

Au temps de Robert Macaire, on use, pour l'homme qui trompe, d'une expression qui a vieilli. On dit : c'est l'homme qui *floue,* c'est le *floueur*. *Flouer* est synonyme de voler, tromper, attraper, avec cette différence que *voler* exprime seulement l'action matérielle de prendre le bien d'autrui, — *tromper,* l'action morale, grammaticalement parlant, d'induire malicieusement quelqu'un en erreur, — *attraper,* prendre à un piège. Ainsi, en prenant l'argent de son prochain, on le vole; en lui faisant croire la chose qui n'est pas, on le trompe; en lui faisant faire, par ruse, une faute quelconque, on l'attrape. En le trompant, l'attrapant et le volant tout à la fois, on le floue.



Il y faut une prédisposition; on devient fripon, on naît floueur. Nous avons suivi Robert avant qu'il ne soit encore Robert Macaire, du berceau à l'âge d'homme, et, dans chacun de ses actes, nous avons vu percer l'esprit de tromperie, de ruse, de calcul, de fausseté, d'aggravante préméditation, avec une puissance irrésistible qui n'appelait pas toujours le blâme sans forcer le rire, car le drôle a de la verve.

Dans ce parasite de la société, il est l'éternel Scapin de l'ancienne comédie, qui roule tout le monde dans le sac où

lui-même s'enferme, et qui, de tout temps, malgré ses vices, et peut-être même à cause d'eux, parce qu'il est sauteur, pitre avisé, acteur à transformations, a amusé le public, et souvent même, aux dépens de ses victimes, par leur propre faute.

Robert s'est promis de faire quelque chose et d'être quelqu'un. Mais il ne sait trop ce qu'il va être. De quel côté aller? Qu'est-ce qui lui réussit? Il n'a pas encore quitté le cercle vicieux où il tourne et dont le boniment est le moyen de prédilection. Il est encore charlatan, et non sans vulgarité. Il ne s'est débarbouillé ni du Pont-Neuf ni du boulevard du Temple, et l'idée autour de laquelle il tourne n'est jamais qu'inspirée des parades où il a bâillé le bec et qui ont été sa première école.

Que vendre? Il n'a rien à vendre. Mais est-on obligé de vendre quelque chose, qui soit quelque chose, pour faire de l'argent? D'ailleurs, où serait le mérite, où serait le génie?

Il expliquait un jour à Bertrand que, sans être alchimiste, il avait trouvé, lui, le secret de faire de l'or. Par la transmutation des métaux, comme il est dit dans les anciens grimoires? par le «grand œuvre », par la pierre philosophale? par on ne sait quoi qui se cuisine dans on ne sait quel fourneau magique? Pas si moyenâgeux, notre Robert Macaire : il est moderne, et rien que moderne.

Faire de l'or! C'est, par un exemple choisi entre dix, prendre une fiole vide, la remplir d'eau de la pompe, y coller une étiquette flamboyante, la boucher et coiffer le bouchon d'un papier ficelé précautionneusement.

« Ce flacon, Bertrand, explique-t-il à son inséparable, ça me coûte un sou. Si je joue au guérisseur, je dis aux personnes qui viennent me voir pour m'entretenir de leurs petites misères, flux de ventre, inappétence ou torticolis : « Je ne suis pas médecin; je ne suis que guérisseur. « Ne confondons pas. Ce n'est pas la même chose; et comme je tiens de « la Providence le pouvoir dont je suis doté, je n'ai pas le droit de le « monnayer. Voilà de l'eau curative, avec la manière de vous en servir. « Combien ma consultation? Elle est gratuite, elle ne coûte rien. Je ne « demande que vingt francs pour le flacon, — mais on reprend le verre « pour deux sous. » Compte : j'ai tiré vingt francs moins deux sous de ce qui me revenait à un sou. Voilà le vrai moyen de faire de l'or, et peut-être le seul. »

Robert Macaire n'était pas l'inventeur du procédé. Bien d'autres l'avaient devancé sur cette voie, qui avaient réussi; les filons étaient

multiples, variés, inépuisables. Le difficile était de s'y renouveler. La philanthropie pouvait y aider aussi bien que la fausse médecine. Il y eut recours. La générosité, la bienfaisance étaient à la mode. On venait de fêter M. de Montyon qui avait donné toute sa fortune aux pauvres et couronné la vertu, et « l'homme au petit manteau bleu » était l'idole du quartier des Halles. Car ses mains largement prodigues s'ouvraient aux pires misérables.

Lui, Robert, n'avait ni millions à donner aux hospices, ni une soupe à distribuer aux loqueteux, mais des conseils hygiéniques pratiques à répandre, des panacées à proposer, qui étaient universelles. Il crierait : « O affligés, apportez-moi vos pieds! apportez-moi vos dents! montrez-moi votre langue, écoutez la mienne. Je parle, j'instruis, j'éclaire; je suis le progrès, je le devance; il marche : moi, je vole!

— Ça, patron, disait Bertrand ému, avec un peu de musique ce serait rudement beau! Qu'est-ce que vous diriez de « l'homme-orchestre » pour vous accompagner?

— L'idée est géniale; trouve l'homme; amène-le, je l'embauche. Je l'ai vu, je l'ai entendu : il est inouï! Un violon sous le bras raclé par un archet, un chapeau chinois sur la tête, une grosse caisse sur le ventre, une flûte de Pan sur l'estomac, des grelots aux jambes, et, tout ça, rassemblé réuni dans un homme! Ce n'est pas un orchestre, c'est tout un programme : faire du bruit. Et ce programme, c'est le mien. Suis-moi bien. J'ai un projet, et je suis à la veille de le réaliser. Milord-la-Noce, dont j'ai fait la connaissance à la descente de la Courtille, quoique versatile et capricieux, me continua ses bontés, même quand il cessa d'être ivre. Il ne commandite point d'affaires, mais ça l'amuse de se mêler à celles qui sont extravagantes et tapageuses. Je lui ai parlé d'un « Palais de l'Hygiène philanthropique, méthode Robert Macaire », appliqué au profit des masses. Il s'est roulé de plaisir sur sa chaise. Il veut voir ça, et il m'a encouragé par quelques billets bleus préalables.

— Que vous avez mangés?

— Pas encore. J'ai loué une boutique.

— Où ça?

— Tu le demandes? Rue Vide-Gousset! Elle ouvre largement sur la rue; l'humanité souffrante y rentrera de plain-pied. Le vestibule sera décoré d'affiches pareilles à celles dont je compte revêtir les murs de Paris; toute la façade de la maison en sera bariolée. Miette, l'inimitable Miette, qui m'a enseigné les premiers tours de physique amusante, sur



les tréteaux, et qui a fait de moi un escamoteur fort habile, — sans s'en douter, — ne m'a pas cédé le secret de sa poudre persane. C'était inutile : c'est celui de Polichinelle. Je lui ai pris sa poudre et je lui ai emprunté son boniment. J'aurais pu faire mieux, mais le public est un tel animal d'habitude, qu'il n'a de plaisir qu'à retrouver dans ce qu'il entend ce dont il a la mémoire déjà farcie. »

La boutique fut louée rue Vide-Gousset, près la place des Victoires, agencée, les affiches rédigées, imprimées. Les murs s'en couvrirent. Elles surprirent. La publicité murale était à ses débuts, et les rares placards qui surgissaient n'attiraient point que les regards : ils faisaient s'attrouper les badauds.

Le terme de palais était plutôt exagéré pour désigner une simple boutique drapée de banales étoffes. Un escalier, au fond, conduisait au premier étage où Robert Macaire avait son cabinet. Il se tenait de préférence au rez-de-chaussée, qu'il appelait sa clinique : une salle décorée de planches d'anatomie. Il y avait dressé une estrade en forme de tribune et placé devant l'estrade trois rangs de sièges. La porte était ouverte à tous les passants. Les jours où il pleuvait, l'affluence était la cohue.

Bertrand priait les messieurs de laisser les chaises aux dames. Cette galanterie était très appréciée. L'homme-orchestre avait été embauché. Il ne faisait pas un mouvement sans qu'un bruissement métallique ne l'accompagnât. Il se tenait sous les armes, au pied de l'estrade; Robert Macaire arrivait dans un carrosse à deux chevaux, suranné, mais clinquant, emprunté à la remise de quelque émigré de retour depuis la Restauration, et conduit par un cocher poudré, avec un valet de pied de grand style, en livrée usagée, assis sur la banquette d'arrière.

A son entrée, l'homme-orchestre, vêtu d'instruments de musique, se dressait, grattait sa guitare, secouait avec frénésie sa tête tintinnabulante, soufflait dans sa flûte de Pan posée au ras de ses lèvres; de son coude, il manœuvrait avec fureur le tampon de sa grosse caisse, et agitait, en secouant la jambe, les grelots attachés sous ses genoux. Cette effarante cacophonie avait la prétention de faire entendre le grand air

de *Bélisaire,* alors en vogue. Robert Macaire, une fois sur l'estrade, promenait un regard dominateur sur le peuple qui était à ses pieds. Il parlait : on a recueilli son boniment textuel.

« Un charlatan, Mesdames et Messieurs, opérerait sur la place publique, un vulgaire dentiste opérerait dans son cabinet. Robert Macaire, qui n'est ni l'un ni l'autre, est venu en ce monde pour le bien du peuple : il vous reçoit dans ce palais de l'Hygiène philanthropique. A chaque jour sa peine et sa leçon, comme à la Sorbonne ou au Collège de France. Il vous entretiendra, aujourd'hui, de la bouche, des gencives et des dents. En souffrez-vous? Vous connaissez sa devise. Elle est écrite en lettres d'or sur ce tableau. « N'arrachez plus, guérissez. » Arracher! Quelle barbarie! L'homme le plus hardi tremble à la vue des instruments qu'il faut introduire dans la bouche pour opérer l'extraction la plus simple de la dent. (*A ce moment, il déroule une trousse de dentiste de laquelle il tire des instruments rouillés, énormes, monstrueux, qui font frissonner l'auditoire, et il prolonge la terreur en gardant le silence le plus complet. On pourrait entendre Bertrand voler une bourse. Il promène ces appareils devant les bouches ouvertes des curieux bâillant qui se ferment instinctivement.*) Me direz-vous que vous voyez entrer ces instruments de sang-froid dans la bouche? (*Et il promène à nouveau la sinistre trousse devant l'assemblée.*) Non. Eh bien, gardez les ornements que la nature nous a départis, sans vous livrer aux mains des opérateurs. La poudre persane vous épargne cette torture. Pourquoi persane? C'est qu'admis en la présence de l'ambassadeur de Perse à Paris, qui s'intéressait à certains tours d'escamotage qui furent la distraction de ma jeunesse, et que je lui enseignai, il m'en livra la composition, un jour qu'il se nettoyait les dents devant moi. La poudre dont il se servait était blanche comme de la neige. (*Robert Macaire ouvre une boîte et la montre au cercle.*) A peine intro-



duite dans la bouche, elle devient cramoisie comme de la lie de vin. (*Il introduit dans sa bouche un linge frotté de poudre persane, s'en astique les dents et montre au public le linge devenu rouge. Il tient ainsi sa bouche ouverte de manière à faire voir ses dents.*) Voilà, je l'espère, du cramoisi. (*Et il remet la boîte en place.*) Curieux de ce phénomène, je m'en informai : j'ai su son secret, je l'ai gardé pour moi. Tant que l'ambassadeur de Perse resta en France, je ne parlai de cela à personne. Une fois qu'il en fut parti, je me présentai à l'Académie royale de Médecine, j'exposai ma recette et j'obtins mon brevet. Et voilà l'histoire d'une découverte philanthropique qui doit révolutionner le monde. La poudre persane, Messieurs, n'a que cinq propriétés; mais elles sont immuables (*pause*). Elle blanchit en deux minutes, montre en main, les dents les plus noires (*pause*); elle calme à l'instant la douleur la plus vive (*pause*), elle corrige la mauvaise haleine, toutefois et quantes la mauvaise haleine n'est pas le produit de la putréfaction de l'estomac (*pause*); elle raffermit les dents ébranlées dans leurs alvéoles, en arrête la carie, en arrête le tartre et le tuf (*pause*). Les dents sont un des agréments de la physionomie. Une bouche qui est démeublée n'en offre plus, et pourtant, les dentistes vous les arrachent. N'arrachez plus, guérissez ! Voici la manière de s'en servir. Vous prenez un linge blanc de lessive, que vous enroulez autour du doigt, comme ceci; vous le trempez dans l'eau, l'appliquez sur la boîte où est la poudre, l'introduisez dans la bouche, et vous frottez les dents avec. Puis, vous prenez une gorgée et vous rincez. (*Il avale l'eau rougie avec laquelle il s'est rincé la bouche. Mouvement d'étonnement.*) Comment? Quoi? Dégoûtant, tu l'avales! Oui, Messieurs. La poudre persane laisse dans la bouche une odeur si suave, si exquise, si agréable, que je ne suis pas assez ennemi de mon estomac pour l'en priver volontairement. »

Puis c'est une énumération habile et graduée des prix, qui vont *decrescendo,* et il termine :

« Messieurs, si la poudre persane n'a pas rendu blanches, en deux minutes, montre en main, les dents les plus noires; si elle n'a pas arrêté la carie, si elle n'a point enlevé le tartre et le tuf; si elle n'a point corrigé la mauvaise haleine, toutefois pourtant que la mauvaise haleine ne provenait pas de la putréfaction de l'estomac; si elle n'a point raffermi les dents dans leurs alvéoles, rendu la couleur naturelle aux gencives; si elle n'a point calmé en un clin d'œil la douleur la plus vive, démentez-moi, traitez-moi de fourbe et d'imposteur, prenez mon ordonnance,

déchirez-la, jetez-m'en les morceaux à la figure. Au cas contraire, dites-le à vos amis et connaissances, rendez-moi justice ! »

Ce couplet de bravoure achevé, les mains se lèvent, dix, vingt, trente mains de badauds entraînés par l'éloquence et son mirage. Bertrand, courant de l'un à l'autre, ne suffit pas aux demandes...

La leçon sur l'hygiène de la bouche était suivie d'une consultation familière et privée, porte close, sur quelque autre de ces maux que Robert Macaire déclarait ne pouvoir soigner, n'en ayant le droit.

« Je ne suis pas médecin, je suis philanthrope; ce que j'en fais, c'est pour le soulagement de l'espèce humaine. Ma consultation est gratuite. Absolument gratuite... Je ne reçois rien... Ce n'est que vingt francs pour le flacon; on reprend le verre pour dix centimes. »

Ces flacons contenaient la panacée universelle qu'on cherchait depuis Esculape. Il criait à travers la porte :

« Bertrand, apporte-moi d'autres flacons. C'est tous les mêmes. Ne te trompe pas ! »

Le Palais de l'Hygiène philanthropique lançait Robert Macaire! Milord-la-Noce, qu'amusait ce bluff, était venu, avec quelques viveurs de son monde, assister à ses séances et à ses consultations. Il s'y était fait une pinte de bon sang. Un matin, lui-même jouant le cocher, avec, comme valet de pied, Bertrand, il avait conduit, pour le plus grand ébahissement des boulevards, Robert Macaire dans son clinquant carrosse, au restaurant où les habitués, accoutumés aux frasques de l'amphitryon, firent à son hôte une entrée triomphale. Ce fut, dans le monde boulevardier, l'événement de la semaine.

Le Palais de l'Hygiène philanthropique prospérait : la crédulité humaine est une clientèle inépuisable.

Rue Vide-Gousset, un jour, deux assistants, d'une équivoque tournure, étaient entrés, par hasard, avec la foule. Au bout d'un instant, ils s'agitaient, remuaient la tête, tendaient le cou, comme des gens vivement intéressés, qu'une surprise commune vient de frapper, et qui n'en peuvent croire leurs yeux.

« J'te dis que c'est lui!

— Blague!

— Si.

— Il n'avait pas l'œil crevé.

— Ben, on lui a crevé depuis.

— Il ne s'appelait pas Robert Macaire, y s'appelait Martin.

— Qu'est-ce que ça fait? On s'appelle comme on veut. Tout le monde peut s'appeler Vermillon ou Châtaigne. »

C'est Vermillon et Châtaigne qui croient bien reconnaître, dans ce personnage, dont les échos de la rue commencent à répéter le nom, l'ancien chef pour rire de la fameuse bande à Mandrin du quai de la Ferraille. Ils veulent en avoir le cœur net; ils s'approchent du bonimenteur, l'interpellent. Mais Robert Macaire ne se soucie pas de trahir son identité, et de rouvrir un commerce avec les mauvais compagnons de la baignade interrompue.

Ils le quittent dépités, mais persuadés qu'ils n'ont pas été le jouet d'une illusion.

A quelque quinze jours de là, Robert Macaire achevait son boniment sur la poudre persane, lorsque, du fond de la salle, un assistant cria :

« Mesdames et Messieurs, vous pouvez m'en croire. La poudre persane est un produit excellent, j'ai le monopole de sa vente sur la place publique, et je ne saurais dire que du bien du discours avec lequel M. Robert Macaire vous la présente. Il est de moi, ce discours, ou plutôt il est de mon père. Je suis Miette, fils de Miette, présentement sur le quai des Grands-Augustins. Je suis le légitime propriétaire du boniment que M. Robert Macaire s'est approprié mot pour mot, et pour un bateleur qui a la langue aussi bien pendue, c'est dégoûtant d'avoir ainsi pillé un confrère. »

Il y eut des murmures, et c'était à Robert Macaire que ces murmures s'adressaient. La contrefaçon est tout aussi méprisable que la fausse monnaie. Miette était connu de la foule, et son invariable discours, prononcé de père en fils, était dans quelques mémoires. Robert Macaire se l'était approprié sans vergogne.

Pour appuyer les dires de Miette, des voix crièrent dans l'auditoire :

« C'est vrai, Miette, il t'a pris ton boniment. »

Robert Macaire s'était campé avec arrogance, il s'apprêtait à répondre. Il reconnut, dans les deux approbateurs, Vermillon et Châtaigne.

« C'est nous qui t'avons amené Miette. Toi qui ne nous reconnais pas, est-ce que tu le reconnais, lui? »

Robert Macaire ne crut pas nécessaire d'insister. Il en serait quitte pour changer de répertoire. Ce n'eût été qu'un incident sans portée, si

un commissaire de police n'était venu le prévenir qu'exerçant illégalement la médecine, il eût aussi à changer d'état.

« Ça tombe mal, dit Robert Macaire à Bertrand. J'allais donner de l'extension à mon Palais de la philanthropie. J'allais le mettre en actions. Tu vois ça d'ici : les actionnaires accourent; on leur donne des soins gratis. Tu les purges; moi, je les saigne.

— Et à blanc, » achevait Bertrand en secouant la tête, désolé à la pensée de voir un si beau projet à l'eau.





XXVI

A LA BOURSE

Robert Macaire ambitionnait de prendre pied sur le boulevard. Il n'y était déjà plus tout à fait un intrus. Il corrigeait, petit à petit, dans sa tenue, le débraillé haillonneux de son pittoresque, sans toutefois cesser d'être le monsieur qui ne ressemble pas à tout le monde. Il n'aimait point à passer inaperçu. Il attendait impatiemment le jour où on le montrerait — fût-ce du doigt — en l'appelant par son nom : « Voilà Robert Macaire. » Son nom dans l'oreille, ce serait un premier pas vers la popularité; quand sa silhouette serait dans l'œil, il toucherait à la gloire.

Lorsque, étant gamin, il se faisait toucher le front en disant : « Tâte pour voir que j'ai la bosse de la finance, » cette investigation phrénologique était la révélation obscure de sa vocation. L'argent remué, l'agiotage, la spéculation étaient les idées qui l'occupaient confusément. Sa création de la rue Vide-Gousset n'était pas la dernière manifestation du charlatanisme de tréteau à l'ombre duquel il avait grandi. Ce charlatanisme resterait l'inépuisable fond de son orgueil parodique et de tout ce qu'il y aurait de si évidemment caricatural, dans le bluff de ses entreprises, mais il évoluerait

Dans un de ses jours de flânerie inspirée, il découvrit la Bourse. Le monument était tout neuf. Ce temple, de style imposant, avec ses soixante-quatre colonnes d'ordre corynthien, ses degrés envahis par les crieurs de cotes, il s'annonçait de loin, ainsi que l'Océan : par sa houle. Il n'était ouvert que depuis 1826. La Bourse, en dernier lieu, se tenait rue Feydeau. On y accédait alors par un couloir aboutissant, rue Notre-Dame-des-Victoires, à une sorte d'égout. Sous le règne de Law, qui avait créé l'agiotage, les transactions se faisaient encore en plein air, de gré à gré, et le dos en pupitre du petit bossu de la rue Quincampoix était l'un des meubles vivants de la banque inventée par l'Écossais. L'agiotage s'était réfugié ensuite successivement à l'Hôtel de Soissons, puis à l'Hôtel de Nevers, maintenant Bibliothèque Nationale; sous la Révolution, à l'église des Petits-Pères, enlevée au culte; et quand le culte fut rétabli, elle gîta sous les galeries de bois du Palais-Royal; enfin, rue Feydeau, dans les bâtiments de décors de l'ancien théâtre de ce nom.

A présent, la Bourse était chez elle; l'Argent avait son temple.

Robert Macaire en gravit les marches pour la première fois avec un religieux frisson. Quand il eut atteint la dernière, il se retourna, promena ses regards sur le pourtour animé, où trônaient deux des quatre sentinelles d'angle qui gardent cet édifice : les statues de l'Industrie et du Commerce, de la Paix et de la Justice consulaire, et ce cri lui échappa :

« Quel tréteau pour une parade! »

Il avait pu pénétrer dans les galeries. Elles dominaient l'enceinte où gesticulaient, s'époumonaient, criaient, des messieurs très bien, rassemblés autour d'une corbeille, au milieu d'un parquet légèrement surélevé, dont ils étaient, en leur qualité de titulaires des charges, les occupants exclusifs. Robert Macaire ne devinait rien de leurs cris, que des chiffres, et, confusément, ces trois mots qui revenaient, comme un refrain précipité et monotone : « Je vends, je donne, je prends. » A côté du parquet, mais séparée, une foule compacte, houleuse, plus tapageuse encore, formait la coulisse, et poussait d'identiques clameurs.

Il s'amusait des commis, porteurs d'ordres, carnets en main, crayons à l'oreille, d'une extraordinaire agilité, voltigeurs de Mercure aux pieds ailés, et les plus curieux personnages de la fourmilière.

Cette masse influente et influençable est l'animatrice des cours impressionnables, thermomètre imprécis et trompeur des événements, créant sur des bruits, vrais ou tendancieux, la confiance ou la panique,

gonflant le portefeuille du rentier ou le dégonflant, ruinant ou enrichissant les spéculateurs, les agioteurs, les joueurs à la hausse ou à la baisse, fleuve des valeurs, aux eaux souvent troubles, où Robert Macaire ne manque encore, pour essayer d'y pêcher, que d'un peu d'habitude et d'expérience.

Ce n'est plus pour lui qu'une étude à faire de cette trame du marché de l'argent aux mots cabalistiques. « Je vends, je prends, je donne. » Il se sent depuis longtemps une incontestable inclination pour l'un des trois mots : « Je prends. » Car prendre est son premier mouvement. Mais faut-il savoir encore, en affaires, ce qu'on prend. Lui, profane, traduisait : « Ce qui est bon à prendre est ce qui est bon à garder. » Et c'était le cas du bien d'autrui. Quand il lui arrive d'envier la condition du banquier, — quel rêve! — il croit remarquer que dans saltimbanque il y a banque; il y a aussi banquiste. Il ne paraît guère appelé à dépasser ce dernier stade. La plus récente expérience, rue Vide-Gousset, a été uniquement d'un banquiste. L'affaire, dont la malhonnêteté n'a été sauvée que par le ridicule, est détraquée; il ne se démonte pas. L'araignée qui tend sa toile ne se décourage pas pour l'accident qui a mis cette toile en lambeaux; elle la retisse ou la répare.

Robert Macaire a transformé son Palais de l'Hygiène philanthropique en un « cabinet d'affaires ». Sa toile est tendue à nouveau : les moucherons peuvent venir s'y prendre.

XXVII

L'USURIER

Depuis qu'il rôde autour de la finance, Robert Macaire s'est créé des relations parmi les agioteurs de ce coin, dit « des pieds humides », qui opèrent en lisière de la Bourse, contre les colonnes, avec des titres dépréciés jusqu'au ridicule, et qui ont pour coffre-fort des cabas de vieilles bonnes femmes. Il ne manque pas de se faufiler non plus dans la petite Bourse, qui erre de trottoir en trottoir, de passage en passage, toujours pourchassée et toujours renaissante.

Il s'assied, et c'est déjà mieux, aux tables d'un estaminet du Boulevard fréquenté par les oisifs, où Milord-la-Noce l'a introduit et chaperonné et où il éblouit les gobe-mouches par sa faconde. Il rabat ainsi, sous son coup de filet, un gibier dont il tire sa subsistance.

Il a, dans son domaine; l'usure, qu'il pratique aux moindres frais. L'usure est une vieille connaissance pour l'humanité, et Robert Macaire, en cette matière, ne se vante pas d'innover. Il s'approprie les trucs, les boniments des autres, comme il l'a fait avec Miette.

Il y a, à Paris, des jeunes gens majeurs dans l'embarras. Ils sont de bonne maison, mais leur famille, excédée par les exigences de leur vie stérile, dissipée et paresseuse, finit par leur couper les vivres. Robert Macaire s'est fait leur providence, grâce aux sommes qu'il se fait prêter par le viveur anglais. C'est une providence très chère.

« Il vous faut mille francs, dit-il à un emprunteur, je vous les compte; les voici.

— Il n'y a que cinq cents francs.

— Je retiens les intérêts tout de suite, comme ça on n'a plus besoin d'y penser. »

L'autre, pressé d'emprunter, fait la grimace, mais consent; après son départ, Bertrand observe :

« Si vous lui aviez fait le même prêt de mille francs pour deux ans,

vous reteniez tout de suite les intérêts, deux fois cinq cents francs, et vous n'aviez plus rien du tout à lui donner.

— C'est bien déduit, coquin, tu n'es plus tout à fait bête. Or, tu me dois l'intelligence acquise à mon contact : je retiendrai ça sur tes appointements. »

Il a fait connaissance au Divan Lepelletier d'un aigrefin qui l'a compris, qui s'est fait son complice, et qui lui envoie les jeunes gens en peine d'emprunter à n'importe quel taux.

« Allez donc voir, rue Vide-Gousset, mon excellent et généreux ami Robert Macaire, leur dit-il. C'est un philanthrope impénitent. Il prête parfois sans intérêt, pour obliger, quand la tête du monsieur lui revient. Votre tête lui reviendra ! Il vous faut de l'argent? Ouvrez-lui votre cœur, et, s'il est en fonds, il vous ouvrira sa bourse.

— Pour rien?



— Pour l'honneur de vous servir; c'est un saint. »

L'homme en mal d'argent arrive chez Robert Macaire, qui le reçoit à bras ouverts. Quand on vient de la part de son ami, on est un ami.

« Combien voulez-vous? Quatre mille francs ? Vous avez votre lettre de change? Bien ! Bien ! Vous remboursez dans six mois, parfait, parfait! Les intérêts seront au taux légal. Je ne suis pas, Dieu merci, un usurier; j'oblige, je ne prête point.

— Quelle reconnaissance je vous aurai !

— Bon ! bon ! une seule me suffit. Celle que vous allez me faire. Nous disons quatre mille francs (puis après un moment de silence); c'est que je ne les ai pas en ce moment...

— Ah ! mais alors, je suis pressé, moi, de les avoir.

— Je vais vous les donner, mais ce sera en marchandises. J'ai fait des acquisitions splendides, en merveilles anciennes, en

matériaux de première qualité ; « c'est à profiter de suite, » comme disent nos amis les Belges. »

L'autre fait la longue mine. Le bagout de Robert Macaire le déconcerte et l'étourdit.

« Bertrand est l'antiquaire qui vous donnera, de ma part, sans bourse délier, quatre mille francs de marchandises irréprochables. Il demeure rue Cloche-Percée, courez-y. »

Bertrand est installé dans une sorte d'arrière-boutique sordide, un capharnaüm de pilleur d'épaves, où il y a de tout. Il reçoit l'emprunteur avec empressement.

« Ah ! vous tombez bien, les occasions pullulent. Elles sont magnifiques. On peut vous faire trois ou quatre lots qui sont de l'or en barre. Voici vingt boucles de souliers anciens, presque en argent, c'est très recherché ; un piano de marque qu'un ennemi de la musique a vidé de ses touches pour en faire un coffre à bois : c'est bien plus original, ça ne réveille pas les voisins ; trois ophicléides, deux douzaines de pipes en bois, que les marchands de tabac se disputeront. Six irrigateurs, on peut les essayer. Ce premier lot, mille francs, c'est donné. »

L'emprunteur, médusé, fait des yeux ronds comme des hublots.

Bertrand, qui a pris du bagout au contact de Robert Macaire, poursuit en proposant un lot de pavés entassés dans la cour. Ils viennent de chez un entrepreneur qui était à la veille de faire faillite. Le tas est formidable.

« Mais qu'est-ce que vous voulez que je fasse d'un tas de pavés? gémit l'emprunteur.

— Ça se vend comme des pains de sucre, on construit partout. C'est un lot de quinze cents francs. Maintenant, descendons à la cave : cinq cents bouteilles d'un vieux kirsch de la Forêt Noire.

— Ça ne serait-il pas plutôt de la forêt de Bondy?

— Pas de gros mots. On peut goûter chez le marchand de vins du coin, il a pris le pareil à six francs et, depuis, sa maison ne désemplit pas.

— Tout ça, c'est absurde, crie le fils de famille aux abois.

— Préféreriez-vous un crocodile empaillé? M. Robert Macaire, qui est au mieux avec un authentique descendant des Pharaons, en Égypte, en recevra demain une demi-douzaine. »

L'emprunteur, pour le coup, se fâche. Sa patience est à bout. Il a des envies d'étrangler Bertrand. Alors celui-ci, flegmatique :

« Ce qui vous embarrasse, c'est de réaliser les quatre mille francs de marchandises que M. Robert Macaire vous a prêtés, faute d'argent. Je vous les reprends, au comptant, pour... ah! tenez, pour huit cents francs soixante-quinze centimes.

— Faut-il être gêné pour accepter ça!

— Vous avez bien tort de vous gêner avec des personnes comme nous. »

L'affaire sera bonne si l'emprunteur paye comptant son billet à l'échéance; mais s'il ne le paye pas, si la famille se fait tirer l'oreille, s'il se rend insolvable, c'est huit cents francs soixante-quinze perdus. L'usure n'est pas un métier de tout repos. L'usurier fait avaler bien des couleuvres, mais, par contre, il boit, lui, pas mal de bouillons!

Robert Macaire a décidé de ne plus faire ces affaires-là que lorsqu'elles seront de tout repos.

L'obligeant Robert Macaire, qui ne voulait plus prêter, prêtera encore cette fois pourtant. Un jeune homme prodigue est venu à lui et, comme il a pris ses renseignements, il lui sourit, empressé, chaleureux. Il se fait raconter la petite aventure qui le lui amène : un gentil roman de jeune homme.

« Que faut-il pour être heureux? Un peu d'or! N'est-ce que cela? »

Robert Macaire écrit, sur un papier timbré, ce charabia dont un praticien lui avait donné la formule :

« Il vous plaira payer par cette seule lettre de change et à mon ordre la somme de cinq mille francs que vous avez reçue et que j'emploierai sans autre avis de votre serviteur. »

« Écrivez au bas : « Accepté, » et signez, et vous emporterez en belles pièces d'or rutilantes cent louis.

— Accepté, accepté, ô homme intègre, répète chaleureusement l'emprunteur en déposant sa plume, après avoir signé. Il y a bal cette nuit, et voilà de quoi gentiment souper. »

Quand il fut sorti :

« Certainement que cent louis pour cinq mille francs, c'est pas donné, fit Bertrand inquiet, mais c'est un bourreau d'argent que ce fils de millionnaire, qui ne rembourse jamais personne et dont tous les billets sont « à fin papa ». Quand mourra papa?

— Me prends-tu pour un enfant, drôle? »

Quelques jours plus tard, le fils de famille reparaissait, en grand deuil, sur le boulevard, où Robert Macaire le rencontrait.

« Hélas, disait-il à Robert Macaire, mon père n'est plus, la fortune qu'il me laisse n'atténue nullement mon chagrin. J'étais chez vous alors qu'il venait à peine de mourir, et je l'ignorais !

— Toutes mes condoléances, cher Monsieur, toutes mes condoléances ! »

Et, dans l'oreille de Bertrand qui l'accompagne, il glisse : « Je savais, quand il m'empruntait, que le père, millionnaire, dont il était l'unique héritier, était mort depuis deux heures, et que les cinq mille francs, remboursables à courte échéance, tombaient dans ma poche à coup sûr.

— Sublime, patron ! sublime ! Vous êtes grand comme le monde ! »



UN VOYAGE MOUVEMENTÉ EN AMÉRIQUE

XXVIII

BENOIT EST VIVANT

Après le drame qui s'y était déroulé, la veuve de Jérôme Martin n'aurait pu retourner à l'auberge des Adrets sans horreur. Elle hésitait sur le genre de travail auquel elle se prêterait; une concierge du faubourg Saint-Merri lui vanta les avantages que trouverait une personne de son activité, de son courage, à tenir sous la porte cochère de sa maison le petit débit de lait qui y était installé et que sa titulaire abandonnait.

C'était un modeste commerce, mais il permettait à une femme seule de subsister. Il n'exigeait, comme mise de fonds, qu'une table volante, un petit fourneau, une chaise, quelques bols et un pot de fer-blanc.

Il n'en fallait pas plus à Perrette, qui faisait de si beaux rêves en allant à la ville, en cotillon simple et en souliers plats. Mais si l'infortunée Manon rêvait, comme Perrette, ce n'était point à faire fortune, mais à tirer de son travail juste son pain et rien de plus. Il ne lui faudrait que se lever à l'aube, quelque rigoureuse que fût la saison, et, mal abritée, servir la clientèle : l'homme de peine, l'apprentie, l'ouvrière, qui vont au labeur de bonne heure, et qui trouvent au fourneau de la laitière installée sous une porte leur petit déjeuner du matin pour deux ou trois sous. Bien des ménagères s'y approvisionnent également, — c'est moins cher qu'à la crèmerie, — elles remontent dans leur boîte à lait, avec des petits pains sortant du four, le premier repas de la maisonnée, attendu par les vieux, les enfants ou les paresseux qui ont les loisirs de faire la grasse matinée.

Il y avait, dans la maison, rue de la Verrerie, au numéro 6, une chambre mansardée qu'elle loua, et dont elle fit son domicile; pour une redevance infime, elle fut autorisée à installer, sous la porte cochère, son modeste commerce de laitière en plein vent.

Le métier était pénible et l'on n'y volait pas son argent. Mais il était

agréable pour les bouts de causette qui le rendaient familier et cordial. La laitière était, en général, la petite gazette du quartier. Elle savait les nouvelles, les cancans, les commérages. Manon, sans être distante ni revêche, avec son triste et doux sourire, écoutait les confidences, elle n'y ajoutait guère. Les gens du peuple ont une finesse d'intuition qui les prévient chez autrui des peines cachées. On lui devinait de secrètes douleurs, on ne l'interrogeait pas.

Un jour, ses habitués remarquèrent qu'il s'était fait un grand changement dans sa physionomie. Ses yeux, d'ordinaire si mélancoliques, publiaient sa joie; elle, toujours si discrète, éprouvait le besoin de parler, de se confier, de crier un bonheur soudain, immense, qui la faisait exulter. Si ce bonheur n'était pas absolument inattendu, c'est qu'elle n'avait jamais complètement désespéré de revoir, un jour, l'enfant qu'on disait perdu en mer. Cet espoir se réalisait. Elle avait reçu des nouvelles d'Amérique, des nouvelles de Benoît. Son fils était vivant!

Folle d'allégresse, elle avait des distractions plaisantes en servant ses clients. Si elle se trompait en recevant et en rendant la monnaie : « Il faut m'excuser, disait-elle aux gens qui la voyaient toute changée. Je suis, voyez-vous, une maman qui retrouve son garçon; un garçon que, depuis des années, je croyais mort, perdu en mer, et que je pleurais jour et nuit. Comprenez-vous? Tant d'années sans nouvelles, et puis tout à coup, ah! mon Dieu! c'est sa voix qui m'arrive à travers des milliers de lieues : « Maman, tu peux m'attendre, je vis et je t'embrasse. »

C'est son Benoît qui lui a écrit; la lointaine missive est dans son corsage, sur son cœur. Cette lettre, comme d'autres lettres qui l'avaient précédée, a failli être perdue, faute, par le facteur, d'avoir trouvé sa destinataire à son adresse. Cette fois, la lettre a été remise. Elle la tient, elle la lit, elle la fait lire, les yeux brouillés, le cœur chavirant de joie.

Benoît est embarqué pour le retour; il revient, il sera près d'elle dans quelques semaines. Il se réserve de lui faire le récit de ce qui s'est passé depuis le jour où, grisé du désir de voir du pays, avec le parrain Jean, le père la Pipe, il s'est séparé d'elle. La séparation devait être brève, et des années se sont écoulées depuis, traversées de drames inimaginables. Il lui racontera bientôt ces choses, sa tête penchée sur son épaule, comme autrefois, quand il était son petit garçon.

Deux mois plus tard, elle était dans la cour des Messageries, d'où elle avait vu autrefois monter dans la diligence Benoît, qui la laissait

écrasée sous son désespoir et sa détresse. Cette fois, il arrivait, et pour ne pas repartir. Quelle allégresse dans le claquement du fouet, dans le bruit de l'énorme voiture s'engouffrant sous la vaste porte! La diligence n'était pas arrêtée que Benoît en sautait et, les bras tendus, venait s'abattre dans ceux de sa mère. Étreinte inexprimable. Ils ne trouvaient, la mère et l'enfant, que des mots sans suite pour se dire ce dont leurs cœurs, vases trop pleins, débordaient.



Quand il eut retrouvé un peu de calme, Benoît jeta un regard autour de lui. Il demanda :

« Robert n'est pas là? »

Elle ne lui répondit que d'un regard si noyé de tristesse qu'il frissonna. Il remit à plus tard de savoir ce que sa mère n'osait dire et ce qu'il n'osait penser.

Ce fut, dans la petite chambre où la veuve l'emmena, que se fit la double confidence de ce qu'avaient été, durant cette longue séparation, les douloureuses péripéties de leurs existences.

Benoît était avide de tout savoir de Robert. « Plus tard, lui disait-elle, plus tard; ce que j'ai à te dire tient en peu de mots. J'ai cru avoir perdu mes deux enfants, et j'en retrouve un. »

Elle le dévorait de baisers.

« Que fait Robert ? » demandait avec insistance Benoît.

Elle soupira :

« Je n'en sais rien. Il n'y a pas de naufrages que sur la mer ; il y a aussi les naufrages de la vie. Robert est naufragé, mon pauvre enfant. Il a disparu.

— On revient de loin, mère, puisque me voilà.

— Le Ciel t'entende ! »



XXIX

LE NAUFRAGE DE LA « NORMANDIE »

L'information qui avait annoncé le naufrage de la *Normandie* était exacte, en ce sens que le bâtiment avait disparu au cours d'un échouage provoqué par la tempête.

Depuis son départ du Havre, la *Normandie* avait navigué normalement, lorsque, vers la sixième semaine, la mer devint dure et inconstante. Le ciel rendait impossible tout calcul astronomique et l'on ne marchait vers le lieu où l'on faisait escale que d'après les présomptions d'une estimation incertaine. Quand un ciel moins chargé permit de faire quelques observations, le capitaine et le second discutaient sur la rectification de la manœuvre, lorsqu'un matelot leur cria : « Terre! » ce qui déconcerta les deux officiers; mais, la longue-vue en mains, il leur fut donné de voir une terre. Le capitaine ne l'identifiait point. Il jugea prudent de laisser arriver dessus pour la reconnaître et en faire un relevé exact. La tempête se développait et la brume s'épaississait. Un matelot signala des brisants dans les eaux que sillonnait le navire. Une erreur avait été commise quant à la position du bâtiment : une côte de rochers était proche.

Les hommes, appelés à la manœuvre des voiles, faisaient des efforts inouïs et vains. Le navire talonnait sur les cailloux; on eut la sensation de la catastrophe; les ordres étaient précis, mais l'affolement s'était emparé de tous. Les passagers étaient remontés sur le pont, où les cris des uns et des autres ne faisaient qu'exalter la confusion. Le vent poussait sur une partie de la côte où les lames se brisaient sur les hauts-fonds.

« Pauvre cher Benoît, disait le père la Pipe à son filleul, rien n'est encore perdu; aie confiance, mais pardonne à ton vieux parrain qui t'a embarqué dans cette aventure.

— J'ai du courage, parrain, je n'ai pas peur. Je ne vous reproche rien. Soyez content de moi. »

Le bâtiment se coucha horizontalement. Tout ce qui se trouvait sur le pont fut jeté à la mer. Benoît fut séparé du père Jean. Ballotté sur les lames furieuses, il s'était accroché à une partie du gréement. Ils se retrouvèrent une nouvelle fois ensemble, ramenés sur le navire; mais les flots continuaient à battre sans cesse le bâtiment, qui ne gouvernait plus. Chaque vague enlevait un homme ou un débris.

Le père la Pipe proposa de construire un radeau sur lequel on franchirait les deux lieues de mer qui séparaient les naufragés du rivage. L'exécution en fut malaisée, faute de matériaux, faute de moyens pour arracher au bâtiment en perdition des planches ou des fragments de mâture. Des matelots, excités par ses paroles et par son exemple, avec tout ce qu'il leur fut possible de détacher du navire, et malgré les ténèbres et la tourmente, formèrent un radeau qui fut amarré à l'avant. Ce radeau ne pouvait porter qu'à peine la dixième partie des naufragés.

La mer, turbulente et convulsive, poursuivait son œuvre de destruction. Les vagues déferlaient sur les malheureux, transis de froid et d'épouvante. L'une d'elles, plus que les autres monstrueuse, monta sur le bâtiment à demi submergé et couvrit la mer d'êtres humains et de débris.

Jean avait attaché Benoît à sa ceinture et l'avait entraîné vers le radeau surchargé avec dix malheureux qui s'y étaient réfugiés, grelottants, épuisés, à bout de forces, pour lutter contre les chances destructives. Sans voiles, sans avirons, sans vivres, ils y étaient abandonnés à la fureur des lames. Le radeau céda sous le poids de la grappe humaine qui y était accrochée, une planche flottante heurta le père la Pipe, il en fit une épave qui porta Benoît. En l'y voyant couché, il cria à son filleul : « Je te confie à Dieu. Adieu ! » Et dans l'abîme, il s'enfonça.

Benoît vit autour de lui, suspendus à la même épave, trois ou quatre infortunés. Il n'avait plus conscience de ses actes. Il ne vivait plus que par l'instinct. Par un mirage singulier qui accompagne souvent les commotions violentes, à l'instant suprême, une musique mystérieuse semblait bourdonner à ses oreilles et, dans une lumière de rêve, il voyait se dérouler son passé, sa courte vie, avec les images de ceux qu'il avait

aimés. Où était-il? Quelle fée des eaux, quelle sirène l'attirait dans les profondeurs du gouffre? Sa conscience des choses s'abolit.

Quand il retrouva ses esprits, qu'il ouvrit les yeux, au jour, il était encore en pleine mer, mais étendu sur un bâtiment qu'il ne connaissait pas, au milieu d'hommes qu'il n'avait jamais vus. Ils étaient, apparemment, ses sauveurs, et cependant leur aspect le terrifiait. Noirs de peau, noirs de barbe, leurs traits étaient durs, leurs regards insoutenables. Ils ne l'entouraient point avec compassion. Ils parlaient un idiome étranger et leurs voix étaient brèves et coupantes. Ils obéissaient à un individu taillé en Hercule, la ceinture formidablement armée, et sous l'autorité duquel tous rampaient.

Il comprit, alors, qu'il n'avait échappé à une mort certaine que pour tomber dans une servitude pire que la mort. Il était captif des pirates.

Il se trouvait sur un brick sans nationalité, qui, ce jour-là, battait pavillon colombien. Le capitaine et la plupart des forbans semblaient d'origine levantine. Ils ne s'adressaient à lui qu'en gestes brefs. Ils lui ordonnaient les besognes les plus rebutantes et les plus dures. Il n'était pas leur seul esclave : deux autres infortunés jeunes hommes, dont un Anglais, capturé comme lui, étaient à la merci du féroce équipage.

Benoît se fût consolé avec eux; mais dans la crainte qu'ils ne complotassent ensemble, les corsaires leur faisaient défense de s'adresser la parole entre eux, sous peine d'être battus. Ramer sur des galères eût été un sort moins barbare que de vivre parmi ces misérables qui ne méditaient que de mauvais coups, des rapines hardies montées comme de véritables expéditions, car ils étaient des marins intrépides d'une merveilleuse adresse à se jouer des pires difficultés.

Tout leur était proie qui passait à portée d'eux sans suffisants moyens de défense Ils vendaient les produits capturés, leurs prises, dans les ports de l'Amérique du Sud. Ils y avaient d'autant plus de complices qu'ils pratiquaient la traite des noirs, « le commerce du bois d'ébène », trafic inhumain, de plus en plus surveillé et combattu par les peuples civilisés.

Benoît fut associé de force à leurs méfaits, ainsi que ses deux compagnons. Comment pourrait-il échapper à ses bourreaux? Il avait feint la résignation pour gagner leur confiance, pour desserrer l'étreinte de leur surveillance qui devenait impitoyable quand le bâtiment approchait des côtes pour pratiquer des échanges avec d'autres bandits à terre, qui donnaient, contre leurs prises, des armes, de la poudre et des vivres.

Un de ses compagnons, l'Anglais, qui avait noué des intelligences avec l'équipage d'un canot venant de terre, avait été condamné à mort. On avait contraint Benoît à assister à son exécution ; elle avait été entourée d'un simulacre de justice : « Ainsi meurent les traîtres ! » avait dit le capitaine aux moustaches aussi terribles que la voix. L'Anglais avait été pendu au haut d'un mât, où son corps se balança un jour et une nuit.

Durant tout le temps qu'il voyageait ainsi dans sa prison flottante, Benoît ne put jamais se rendre compte des parages où il se trouvait ; à peine pouvait-il supputer le nombre de jours, de mois, qu'il avait passés courbé sous ce joug satanique. A chaque aventure, il faisait des vœux pour que le brick succombât ou dans la tempête ou dans un abordage. Mais l'heure de la liberté ou de la mort ne sonnait point. Que de nuits les vagues le tentèrent, qui lui offraient la délivrance avec leur linceul !

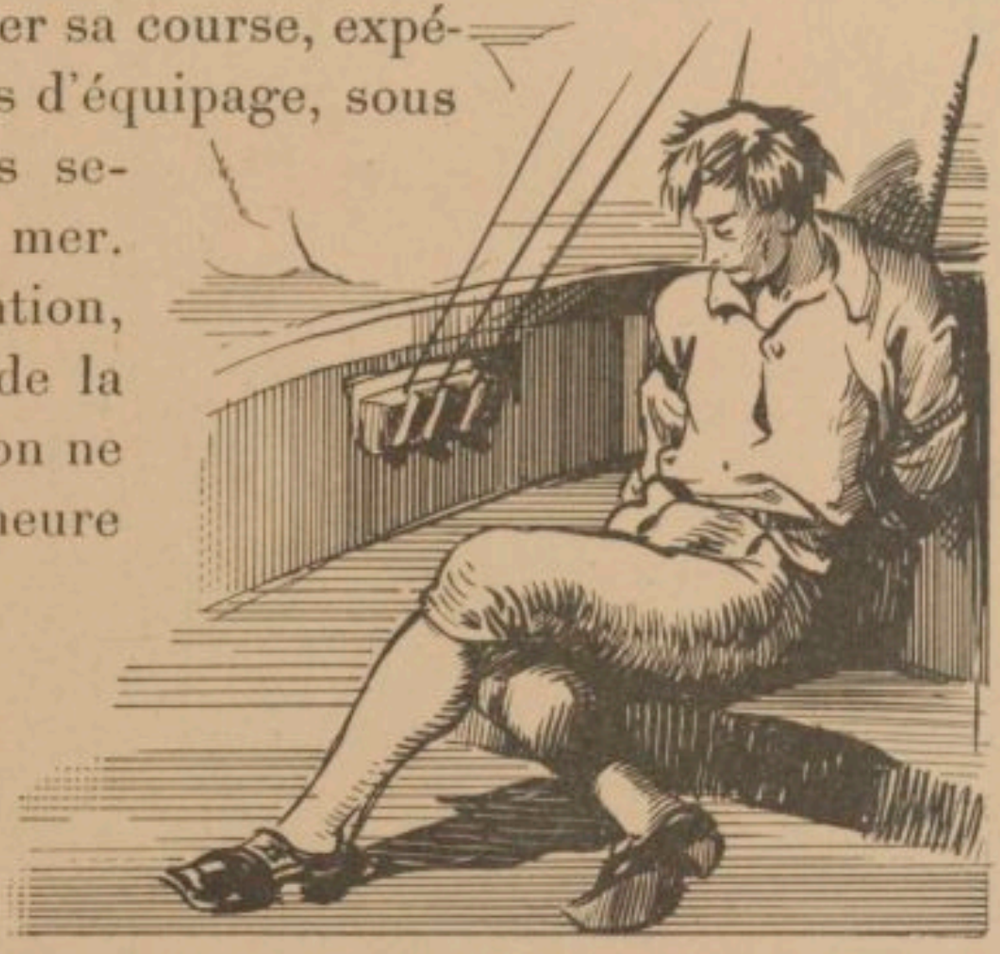
Les pirates avaient vu leur échapper, depuis quelque temps, de nombreuses proies. Le capitaine et l'équipage n'en avaient été rendus que plus mauvais et plus imprudents. Ils s'attaquèrent à un navire de commerce américain. Ils s'en approchèrent d'assez près pour lui intimer, d'un coup de canon, l'ordre d'amener. Le capitaine, constatant que le boulet avait passé par-dessus son pont, se mit en panne. Une chaloupe du bateau corsaire peu après l'accostait, et une quinzaine de bandits montaient à son bord. Pour toute réponse à l'Américain qui élevait une protestation, ordre lui fut donné de mettre une embarcation à l'eau, d'y faire descendre tout son monde et de pousser au large.



« La barque est sans vivres, observa le capitaine américain.

— La terre est proche. Vous n'avez pas besoin de vivres, » répondit le chef des pirates, avec un sourire hideux.

C'était en effet la mort qui était proche. Lorsque la chaloupe passa sous la batterie du corsaire, elle essuya son feu, et l'effet en fut tel que l'on n'apercevait bientôt plus, à la place de l'embarcation, que des débris de planches et quelques malheureux luttant convulsivement dans une eau ensanglantée.



Le pirate, qui voulait continuer sa course, expédia sa prise, avec douze hommes d'équipage, sous le commandement d'un de ses seconds. Lui, avait repris la pleine mer. Profitant d'un moment d'inattention, Benoît, caché dans les ballots de la prise, s'y dissimula si bien qu'on ne s'aperçut de sa présence qu'une heure ou deux plus tard. Ce furent des cris, des jurons : « Ah! le chien! » Benoît comprenait qu'on voulait le jeter par-dessus bord. Les hommes délibéraient, autour d'un fût défoncé qu'ils buvaient à belles lampées.

Le pirate qui commandait, et que l'ivresse attendrissait, par un chanceux revirement s'improvisa son défenseur. Il le prit sous sa protection et lui sauva la vie, ce qui n'était pas lui rendre la liberté. Mais — fut-ce l'effet de l'alcool? — les barbares, au lieu de se rendre dans un des ports de l'Amérique méridionale, où ils avaient des affiliés, eurent la témérité d'atterrir à New-York. Ils furent arrêtés par l'autorité, qui les envoya à Surinam pour y être jugés. Benoît fut pris avec eux et, avec eux, jeté en prison. Il se fût tout de suite disculpé, s'il ne lui eût répugné de dire tout ce qu'il savait des brigandages de ces hommes, en considération de ce qu'ils eussent pu le noyer, quand ils le découvrirent sous les ballots. La parole miséricordieuse qui le sauva lui revenait à la pensée. Mais il fut si habilement circonvenu et l'ardent désir d'être libre était si fort, qu'il finit par faire, bribes à bribes, un récit circonstancié de tout ce qui s'était passé sur le corsaire où il avait été retenu captif si longtemps.

Tous les pirates furent condamnés à la pendaison.

XXX

A PITTSBURG

L'ivresse de sa délivrance étourdit d'abord Benoît; mais les nécessités de vivre le rappelèrent à la réalité. Il se trouvait dans un pays qui lui était étranger. Heureuscment que les déracinés de l'ancien monde, qui créaient le Nouveau Monde, venaient de partout le défricher, le construire, le peupler, ce monde nouveau, et qu'aucun n'y était indésirable. Toute force qui voulait s'employer y était la bienvenue; nul n'y chômait, à la condition de s'astreindre à toutes les besognes qui s'offraient à l'émigrant.

Benoît n'en dédaigna aucune, ni comme trop pénible ni comme trop humiliante. Il cira des chaussures, balaya la neige ou la boue dans les rues de New-York; il fut garçon de vaisselle, groom, crieur de journaux. Il avança très vite dans la langue, et ce qu'il avait reçu d'instruction à la classe de maître Patureau facilita son entrée dans une usine; on l'y employa à la manutention. Il fit des paquets et en expédia; puis tint quelques faciles écritures. Il s'initia rapidement à la pratique des affaires, pour lesquelles il avait marqué, de bonne heure, une évidente inclination.

Dès qu'il le put, il envoya de ses nouvelles à sa mère; la lettre n'avait sans doute point touché la pauvre veuve, car il n'en eut pas de réponse.

Ce silence l'effrayait : quel malheur cachait-il? Son projet n'en devenait que plus impérieux qui était de réaliser, le plus tôt possible, un peu d'argent pour rentrer en France, à moins qu'il ne parvînt à s'embarquer, pour un service quelconque, dans un équipage.

Benoît s'était fait un camarade qui l'avait mené à Pittsburg. Là, plus d'un siècle et demi auparavant, s'était arrêté Georges Washington, au sommet de la colline, à quatre cents pieds au-dessus de la rivière. En désignant le terrain qui s'étendait sous ses yeux : « Voilà un bon endroit, dit-il, pour une usine. » Le libérateur de l'Amérique avait été bon pro-

phète. L'usine s'était emparée de cet espace; elle l'avait, comme par un coup de baguette, fécondé; depuis les dernières années du dix-huitième siècle, les usines y régnaient dans une progression croissante.

Comme centre industriel, Pittsburg avait dépassé toutes les autres cités nouvelles. Sa population s'enflait dans des proportions fabuleuses. Grâce à sa position comme nœud des transports, surtout fluviaux, grâce au charbon qui était abondant à fleur du sol, et au gaz naturel qui offrait un puissant privilège à ses manufactures, toutes les concurrences en fer, en acier, en verrerie, y étaient contre-balancées et battues.

Cette cité attirait les hommes doués du génie des affaires. Ils devenaient la pépinière des premiers millionnaires, fils de leurs œuvres, à qui étaient promises, au pays des dollars, les royautés du fer, du pétrole ou de l'acier.

Ce fut chez un de ces industriels que Benoît entra. Il débuta dans un poste infime, puisqu'il eut le balai en mains avant la plume; son salaire était mince. A peine avait-il de quoi vivre. Heureusement qu'on pouvait trouver des tables à portée des plus médiocres ressources, n'eût-ce été que chez ce traiteur dont le prix fixe, équivalant à nos quinze sous, avait affiché sur la façade de son restaurant : « Vous apportez votre appétit, et nous fournissons le reste. »

Il eut des occasions qu'il saisit avidement de discerner les ressorts cachés de cette activité, d'en étudier les formes, l'énergie et les détentes, d'en deviner les méthodes. Il admirait la façon de travailler, sans paraître se presser, des ouvriers du pays qui ne couraient pas, mais avançaient en besogne, toujours dispos à la tâche, et de belle humeur. Il était dans une usine d'un rayonnement immense, dont le patron, fils de très pauvres gens, avait débuté comme Benoît débutait : c'était un *self-man* (un homme qui s'était fait lui-même).

Quelques initiatives intelligentes du petit Français l'avaient fait remarquer du patron, et surtout le jour où il osa lui exprimer le désir d'être augmenté. Le patron consentit à lui prêter trois minutes de son temps, juste trois minutes, la vie américaine étant chronométrée pour les chefs d'industrie. L'ayant écouté, l'industriel lui dit avec brusquerie :

« Après deux ans, et dans le poste où vous êtes, je gagnais moitié moins que vous.

— Monsieur, répondit respectueusement Benoît, c'est que, peut-être, vous n'étiez pas aussi bon employé que moi. »

Cette repartie mit en joie l'industriel millionnaire, qui lui dit :

« Les trois minutes sont passées. Mais j'y penserai. »

Et il le signala.

Il n'eût tenu qu'à Benoît de se faire, aux Etats-Unis, une position superbe; mais il ne pouvait s'arracher à la hantise de Paris, et le mystère du silence des siens, loin d'affaiblir son désir d'y revenir, l'y incitait jusqu'à la souffrance. Ce fut alors qu'il écrivit à sa mère la lettre, ne dût-elle point la toucher, qui lui annonçait son retour.

Nous savons le reste.

C'est maintenant un fait accompli. Benoît ne regrette rien du champ qui s'ouvrait à lui à Pittsburg, à New-York ou ailleurs, sur le sol du Nou-



veau Monde, et où il avait commencé à creuser son sillon. Il en aurait peut-être un jour la compensation à Paris. Il racontait à sa mère :

« Le millionnaire, mon patron, réunissait parfois dans de vastes agapes, tous ensemble, ses employés et ouvriers, dans la prairie, et, au milieu du repas, il leur faisait un petit sermon réconfortant, salutaire et moral. « La plupart d'entre vous, nous disait-il, ne sont pas venus au « monde avec une cuiller d'argent dans la bouche; c'est un bienfait. « La pauvreté originelle ne développe que mieux les qualités viriles. « Aimez l'argent toutefois, mais pour ses possibilités, et non pour ses

« tyrannies. Ne consentez pas à rester pauvres; soyez ambitieux. Visez « haut. Soyez rois dans vos rêves. » Ma chère maman, mon rêve a été de revenir te retrouver, de m'appliquer ici au travail opiniâtre. Je m'imagine, après ces atroces années de séparation, et tant d'abominables épreuves qui auraient pu me briser, mais ne m'ont que bronzé, qu'il m'est permis d'espérer une récompense, si je la mérite. »

Un Anglais fixé en Amérique, dont il avait fait la connaissance aux établissements de Pittsburg, le recommandait à un de ses correspondants à Paris qui tenait une boutique dans le quartier des Archives. C'est sur cette recommandation que, le lendemain même de son arrivée, Benoît se présentait chez le patron du *Petit Jardinier*. Il était accueilli à bras ouverts; il plaisait. Une nouvelle carrière commençait pour lui. Elle coïncidait avec une période de renouveau, de bouillonnement dans le monde des affaires, qui troublait bien des esprits, mais qui autorisait aussi bien des espoirs.

« Soyez rois dans vos rêves. » Benoît rêvait. Robert Macaire, aussi, rêvait; mais il y a royauté et royauté, et, en fait de couronne, le charlatan, son frère, avait choisi la plus décevante et la plus dérisoire.

XXXI

LA MAISON DU « PETIT JARDINIER »

La rue de la Chanverie, qui commençait à la rue de la Verrerie et finissait à la rue Mondétour, était si vieille que les étymologistes les plus subtils étaient fort en peine de trouver l'origine de son nom. Tout ce qu'on savait, c'est qu'elle existait déjà il y a cinq siècles, et qu'un auteur la chantait :

Puis allais à la Chanverie
Assez près trouvai Mondétour.



Une des maisons de la rue avait, au moyen âge, pour enseigne : *A la Cloche d'argent.* Elle était occupée alors par un marchand, vraisemblablement potier d'étain. A une date moins lointaine, ce fut un drapier, dont un de ses successeurs, plus mercier que drapier, transforma l'enseigne, car les enseignes *A la Cloche d'argent* étaient si nombreuses qu'elles ne distinguaient pas assez particulièrement une boutique. Ce changement s'opéra à la fin du dix-huitième siècle, quand le sentiment de la nature gagna les cœurs et que les travaux champêtres s'embellirent de poésie aux yeux des citadins.

La vieille boutique s'était rajeunie avec une enseigne, *Au Petit Jardinier*, non plus pendante et gémissante à une potence, mais peinte et appliquée sur le mur, au-dessus de l'imposte. La façade avait perdu ses poutres apparentes, ses pans de bois en saillie, sculptés et enjolivés, que des arrêts royaux sévères depuis Henri IV avaient fait disparaître et masquer sous un badigeon de plâtre, pour ce qu'ils étaient une cause d'incendie. Mais, sans grande imagination, on pouvait rétablir la disposition de la boutique ancestrale. Elle se composait de deux auvents, l'un qui se rabattait pour former le comptoir, et l'autre qui formait, au-dessus, un toit incliné contre la pluie et le soleil. L'auvent en deux parties avait été remplacé par une devanture, avec un vitrage de bois à hauteur d'appui, qui ne jetait dans l'intérieur de la boutique qu'une lumière avare. On distinguait malaisément, du dehors, un amoncellement de marchandises distribuées en bel ordre symétrique, dans leurs cases respectives, enveloppées de papier gris et ficelées. Au comptoir, légèrement surélevé, était assise une jeune personne, la fille de M. Barbeau, successeur de Dumollet, dont les noms figuraient au dehors, directement peints sur la pierre.

Le *Petit Jardinier* était réputé dans le quartier comme une maison de confiance dont le personnel était obligeant, serviable, et où l'on trouvait en étoffes, doublures, mercerie, une grande variété d'articles à des prix raisonnables. La tradition le voulait. Dumollet avait continué ses prédécesseurs, en progressant, mais timidement, sur eux dans l'agencement et la présentation de sa marchandise. La vieille boutique mettait son honneur à ne pas trop innover. Les secousses subies, qui avaient métamorphosé les institutions, n'avaient pas modifié ses habitudes commerciales, et le *Petit Jardinier* avait continué à cultiver, comme devant, son modeste jardin.

Une des plus aimables de ses fleurs avait été M^lle^ Charlotte Dumollet. Le sage et laborieux commis Ulysse Barbeau fut autorisé à la cueillir. Il devint le successeur de son beau-père, pour la plus grande prospérité de la maison. Puis, le jardin des Barbeau donna une nouvelle fleur, M^lle^ Aglaé. C'était la personne du comptoir. Elle allait sur ses dix-huit ans; elle était pâle, avec des yeux bleus et un bien joli profil, et une taille dont sa coquetterie, par une ceinture de soie à boucle d'argent, attachée sur sa robe couleur vert-pomme, accusait encore la finesse.

Ulysse Barbeau avait agréé le nouveau commis, quoiqu'il ne fût point de la partie, comme la plupart des jeunes gens, « au pair », parce

qu'il parlait anglais et que l'anglomanie, importation récente, continuait à sévir. Waterloo avait été suivi d'une véritable invasion anglaise à Paris. « La chose est du plus haut comique, disait un étranger, Edward Stanley, Paris ne se reconnaît plus. Où sont les Français? Nulle part! Tout est anglais. Des carrosses anglais remplissent les rues, et l'on ne voit pas un seul équipage de luxe qui ne soit anglais. Dans les loges, dans les théâtres, dans les hôtels, les restaurants, en un mot partout, John Bull s'est installé et a pris position. Tout au plus si, aux alentours des Tuileries et çà et là dans la ville, quelques petits vieux bien poudrés, des bons papas du temps passé, apparaissent, errants sur leurs jambes frêles, avec leurs rubans fanés et leur croix de Saint-Louis. »



Ulysse Barbeau était patriote, et l'anglomanie l'irritait; mais les affaires sont les affaires, et c'était pour poser la maison, *Barbeau gendre et successeur*, que d'y voir un commis qui y parlait anglais.

Il y avait peu de chances que quelque insulaire de qualité s'égarât jamais dans le sombre dédale des vieilles rues où le *Petit Jardinier* était installé, et pénétrât dans cette boutique dont le luminaire en était encore à la lampe Carcel, et même à la chandelle sous verre que l'on mouchait avec des ciseaux.

Pourtant, une transformation s'opère. Ce qui avait été la « boutique » aspire à devenir le « magasin ». Benoît est frappé de la transformation, mais elle échappe à son patron, qui se complaît dans ce qu'il nomme la tradition. Et quand M. Barbeau avait dit : « C'est la tradition de la maison, » c'est comme s'il avait étalé ses titres de noblesse.

Cette ostentation de loyauté rusée et de droiture habile est l'essence de son crédit. Il en est de son esprit d'entreprise comme de sa boutique qui, pressée, étranglée par le voisinage, dans ses limites étriquées, ne pouvait s'agrandir, prendre de l'air, et chasser cette odeur de moisi que

ses prédécesseurs lui avaient léguée et qu'elle conservait avec une obstination que déplorait Benoît.

Mais de quel droit se fût-il permis d'en faire la réflexion, lui, le dernier venu des commis, dans cette maison qui avait, jusque-là, si bellement prospéré sans lui? Un jour, à table, car les commis prenaient leur repas avec le patron, familialement, il avait parlé du lancement d'un magasin de nouveautés par un tapage de mauvais goût.

« C'est un lancement, avait dit M. Barbeau, à la façon de Robert Macaire. »

M. Barbeau pensait aux enseignes qu'il avait aperçues en passant, dans la rue Vide-Gousset.

« Robert Macaire, demanda Benoît étonné, qu'est-ce que c'est que ça? »

LES DEUX FAÇONS
DE CONQUÉRIR PARIS

XXXII

ROBERT MACAIRE A LA PREMIÈRE D' « HERNANI »

Le commerce de l'intelligence n'est pas brimé par celui des boutiques. L'époque est féconde en ardentes querelles littéraires. Autour du jeune et glorieux Victor Hugo, qui a secoué les colonnes du temple, est née une nouvelle manière, sinon de sentir, du moins de traduire les sensations exaltées et rugissantes. Le mot de « romantisme » la désigne avec un certain vague.

Tout ce qui tient un peu à la vie intellectuelle ne parle que d'*Hernani*. La première de ce drame, au Théâtre-Français, le 21 février 1830, est une bataille. Le spectacle est à la fois sur la scène et dans la salle, qui est comble. La jeune génération littéraire s'est groupée autour de Victor Hugo, son chef. Il y a là : Balzac, le futur grand romancier; les poètes Gérard de Nerval et Théophile Gautier; le compositeur Berlioz; le critique Gustave Planche; le dessinateur Célestin Nanteuil... combien d'autres de cette qualité. Et il y a un intrus : Robert Macaire.

Tous les amis de l'auteur portent des costumes en opposition aux modes de la bourgeoisie. Des chapeaux girondins couvrent leurs longs cheveux incultes. C'est l'originalité voyante qui a attiré Robert Macaire de leur côté. Il aime l'exubérance de leurs gestes et l'outrance de leurs propos; mais il est complètement étranger à la noblesse de leurs âmes. De la fièvre romantique, il n'est qu'une des verrues. Il lui doit sa truculence, son cynisme, ses défis à la morale conventionnelle, le lyrisme de ses mensonges et son orgueilleux désordre.

Il n'a pas manqué la fameuse soirée, qui s'annonce grosse d'orage. Dans le duel entre les classiques et les modernes, il donne de la voix par imitation; sans en avoir reçu le mot d'ordre, il aboie aux abonnés de la Comédie, dévots irréductibles de la pondération solennelle qui, depuis un demi-siècle, font la loi au théâtre.

Quelle séance ! Elle n'est qu'un formidable charivari. Les interrup-

tions ironiques et les applaudissements rageurs, les extases furibondes et les sifflets, les injures et les défis soulignent ou noient les quelques alexandrins qui cherchent à passer la rampe et à dominer ce bruit.

A chaque entr'acte le tapage continue. Dans les couloirs, on se défie, on se bouscule, on se siffle. En cette agitation, Robert Macaire est dans son élément, et, ma foi, il y est magnifique; on ne voit que lui : il éteint jusqu'au gilet rouge de Théophile Gautier. Il crie, et ne sait trop ce qu'il crie. Il crie pour crier, mais sa bouche, tordue par l'invective ou l'enthousiasme, a de l'allure.

Il prend à partie un vieux monsieur décoré, en habit, qui sort du balcon avec solennité et qui, le front barré d'un pli sévère, ne paraît pas goûter ces façons échevelées.

« Les crinières, oui, Monsieur, lui crie Robert Macaire sous le nez, et en secouant la sienne, l'emportent, ce soir, sur les perruques. A bas les perruques! »

Et, en même temps, il ôte au spectateur la perruque de style doctrinaire, dont ce personnage masquait sa calvitie. Il la place au bout de sa canne et sort en en faisant un trophée.

Le lendemain, il l'envoyait à Victor Hugo, comme preuve de sa présence au combat. Le vainqueur d'*Hernani* déplora cette manière de scalp, qui était d'un apache et non d'un partisan. Il renvoya la perruque volée à Robert Macaire, qui en fut affreusement mortifié. Aussi passa-t-il, avec armes et bagages, au camp adverse, le premier soir où l'on joua du Népomucène Lemercier.

Dans le couloir, il fut reconnu, grâce à la singularité de son costume, par l'abonné qu'il avait décoiffé.

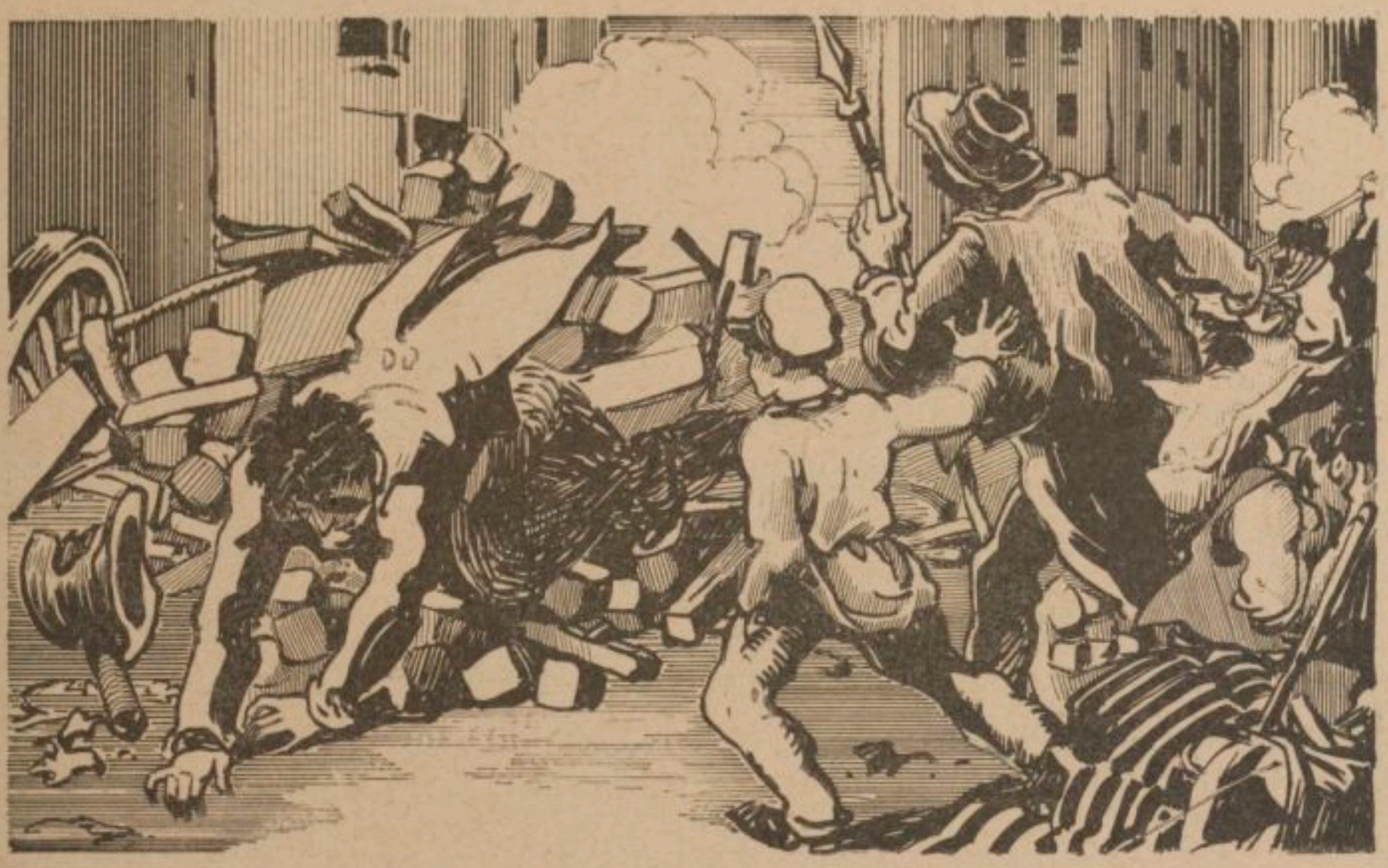
« Monsieur, je ne saurais me tromper, dit l'abonné, sévère et glacial, vous avez pris, par violence, la perruque que je portais le jour d'*Hernani*. Elle sera demain matin à mon domicile, ou... »

Robert Macaire s'apprêtait à lui répondre vertement, par un mensonge; mais, jetant les yeux sur la carte que l'abonné lui tendait, il lut un nom suivi d'un titre : « Procureur royal, » qui le fit réfléchir.

Le lendemain, la perruque était au domicile de son propriétaire légitime.

L'humble et craintive soumission causée par le trac n'était peut-être pas d'un romantisme de très bon aloi, mais elle était d'une prudence qu'on n'aurait pu attendre de Robert Macaire s'il n'était devenu, par dépit, un classique.





XXXIII

LES « TROIS GLORIEUSES » DE ROBERT MACAIRE

Tout ce bruit théâtral s'est apaisé; d'autres événements sollicitent l'attention publique : l'arrivée du roi et de la reine de Naples et le bal donné au Palais-Royal en leur honneur, chez le duc d'Orléans, où alla Charles X, ce qui fit beaucoup jaser. C'est à ce bal que, prévoyant de prochaines secousses, M. de Salvandy prononça ces mots : « Voilà une vraie fête napolitaine : nous dansons sur un volcan. »

Avant l'éruption de ce volcan, le 9 juillet 1830, les canons des Invalides annoncent la prise d'Alger. C'est le premier acte d'une conquête qui doit donner à la France le plus merveilleux fleuron de sa couronne coloniale. Et cependant, malgré cette victorieuse entreprise, à deux mois de là, en réponse à ce qu'on appelle « les Ordonnances », qui sont un acte d'autorité du pouvoir, et qui passent pour porter atteinte à la liberté de la presse et aux prérogatives du Parlement, une révolution va éclater.

Le 27 juillet, Paris, hérissé de barricades, se réveille sous les armes, au bruit de la fusillade et du tocsin. Trois jours on se bat, troupes roya-

listes d'un côté, insurgés de l'autre, et les gardes nationaux avec ceux-ci. Au bout de ces trois jours, le drapeau tricolore a remplacé le drapeau blanc sur les Tuileries. Charles X, qui a abdiqué, quittant les débris d'une troupe démoralisée, rassemblée à Rambouillet, prend la route de l'exil. Le duc d'Orléans parcourt les rues dépavées en compagnie du vieux La Fayette, le héros de la Révolution française et de la guerre d'Indépendance américaine. La Fayette le conduit à l'Hôtel de Ville, et le présente, dans le palais municipal, à qui l'entoure, en disant : « C'est la meilleure des Républiques. »

La guerre des rues a abondé en épisodes d'inspiration romantique, car, décidément, le romantisme s'est mis partout. Beaucoup de gamins, frères aînés de Gavroche, y ont joué aux insurgés, et ils ont eu le coup de feu espiègle. Pour les armes, on avait celles de la garde nationale, tournées contre l'autorité dans les mains de leurs détenteurs; celles pillées chez les armuriers et au Musée d'Artillerie. Le conservateur de ce Musée avait défendu vaillamment les richesses dont il était le gardien, mais la foule avait enfoncé la porte, s'était répandue dans les galeries et avait mis au pillage les collections historiques. Robert Macaire était de l'expédition. Il avait suivi le flot des amateurs d'arquebuses, des précieuses poires à poudre, des fusils à rouet du vieux temps. Il avait jeté son dévolu sur un casque qui faisait partie d'une riche armure, et, brûlant de s'affubler de quelque chose dans la troupe bariolée de l'émeute, il l'arbora. Il était ridicule et superbe. Le conservateur constata le larcin, courut à la croisée. Il l'aperçut sur la place, ainsi coiffé, qui s'éloignait :

« Arrêtez ! arrêtez ! cria-t-il. C'est le casque de Godefroy de Bouillon ! »

Il se trouva des insurgés assez respectueux des reliques nationales pour presser le voleur. Sous la menace, il fut obligé de rendre le casque, comme il avait rendu précédemment la perruque. Robert Macaire n'avait décidément pas de chance avec les coiffures originales.

Il poursuivit donc, sans casque et sans armes, et sous un soleil implacable, par les rues les moins dangereuses, sa promenade de simple flâneur qui voulait avoir vu ça, au moindre risque. Au fond, il n'était pas plus d'un côté de la barricade que de l'autre, et se souciait peu d'y être, en montant dessus, une cible.

Il se trouvait dans le quartier des Halles, rue des Prouvaires, lorsque les soldats du 15e de ligne, venant du quai aux Fleurs, débouchèrent de ce côté. Quelques coups de fusil, tirés au loin, l'effrayèrent. Où se

cacher? Où se mettre à l'abri? Vert de peur, car il n'était brave qu'en propos, il courait à travers les obstacles accumulés par l'émeute. Il glissa sur un trognon de chou et tomba la figure sur un tas de pavés. On le crut atteint par une balle; on s'empressa à son secours : son sang coulait. Il coulait de son nez qu'il s'était cogné. Les insurgés le prirent pour un des leurs et le couchèrent sur une civière improvisée. Des femmes accoururent, s'offrirent à le panser. Mimi Pinson, une blonde que l'on connaît, et qui depuis trois jours faisait la guerre, — landerirette, — en casaquin, se précipita avec de la charpie. Il se garda bien de détromper ces citoyens obligeants qui le mettaient au rang des braves. Il chercha même quelque parole historique pour la postérité. Il cria :

« Peuple, fils du peuple! je n'ai fait que mon devoir. Vive la Charte! »

Son intelligence à flouer, à tromper, à saisir l'occasion en bluffant, ne l'abandonne jamais. Il saigne du nez dans Paris en révolution, et de ses fosses nasales, d'où s'échappe le sang qu'en a fait jaillir une chute causée par sa maladresse, il fait surgir un laurier civique.

Héros des trois jours, il est inscrit au tableau d'honneur des victimes. Il se drape déjà dans la gloire des insurgés vainqueurs. Mais un médecin est survenu, qui a commencé par sourire du pansement ingénu de la généreuse Mimi Pinson. Il l'a détaché pour le refaire. Son sourire s'est alors changé en un formidable éclat de rire. Il a découvert la nature de la blessure et l'imposture du blessé. Séance tenante, il l'a fait rayer de la liste des blessés authentiques.

« C'est à vous dégoûter de donner son sang pour la liberté! » murmure Robert Macaire, qui vient de rater sa médaille des *Trois Glorieuses*.

XXXIV

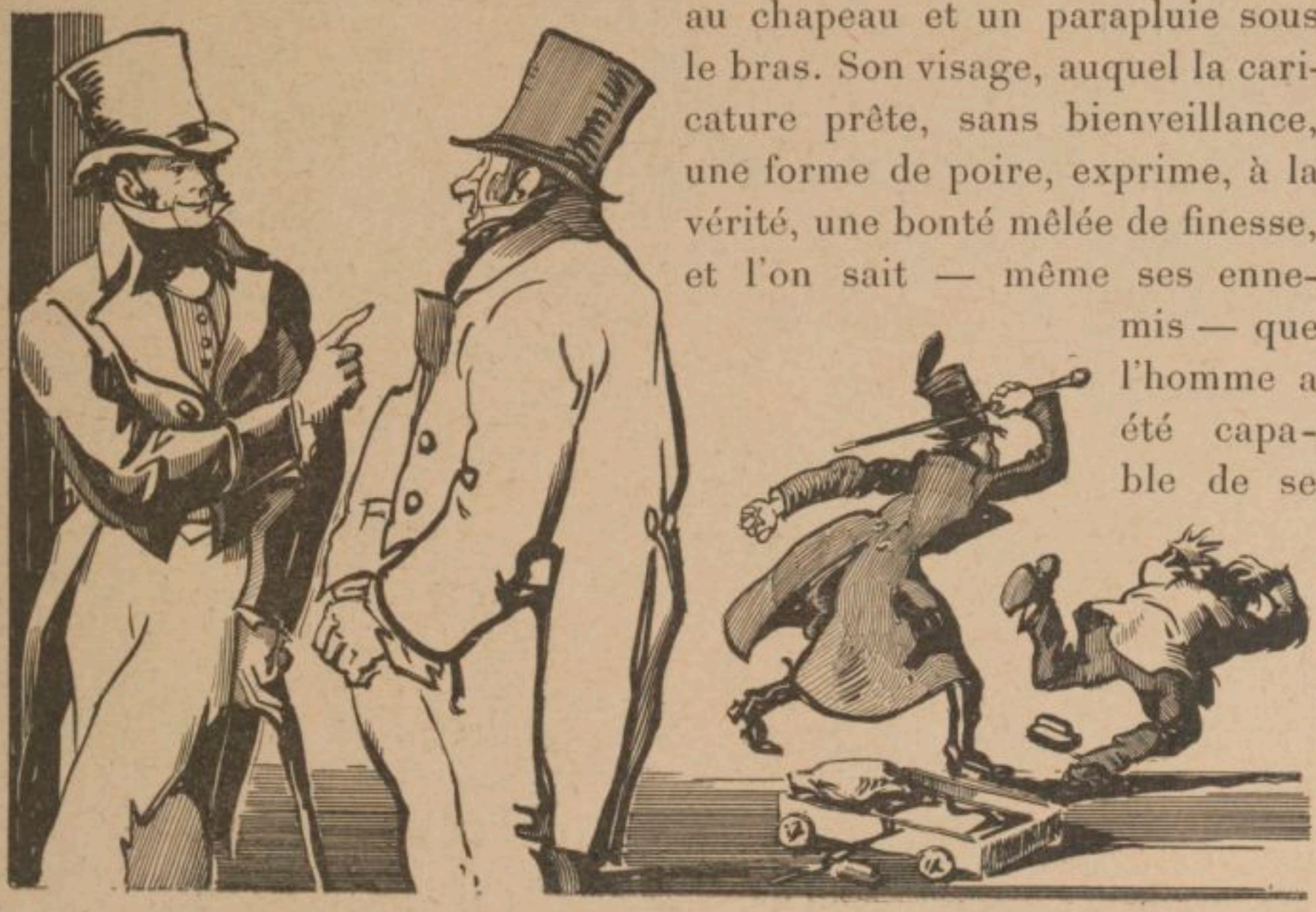
ROBERT MACAIRE DANS LA FAMILLE GOGO

Aux mânes de ceux qui sont tombés pendant les Trois Jours, on a décidé d'élever, sur la place où se dressait la Bastille, une colonne surmontée du génie de la Liberté.

« De combien peu s'en est-il fallu, s'est écrié emphatiquement Robert Macaire, que mon nom y fût gravé! »

Car il a fini par se persuader qu'il s'est battu, qu'il a versé son sang, et que l'injustice qui survit à toutes les révolutions lui a dérobé sa récompense.

Les vainqueurs, depuis les trois journées, sont au pouvoir, dans un roi qui se promène à pied, simplement, en bon bourgeois, une cocarde au chapeau et un parapluie sous le bras. Son visage, auquel la caricature prête, sans bienveillance, une forme de poire, exprime, à la vérité, une bonté mêlée de finesse, et l'on sait — même ses ennemis — que l'homme a été capable de se



montrer, au cours des événements les plus tragiques, supérieur à la crainte.

Robert Macaire a brûlé d'envie de jouer, par ruse, un jour, la popularité du monarque. Il s'est fait sa tête, s'est habillé de même, et s'est ainsi promené dans la ville. Il appréciait la curiosité sympathique qu'il soulevait, mais ce divertissement, qui eût été de mauvais goût ; même en carnaval, sembla dans un jour ordinaire un effet de la démence ou la manifestation du délire des grandeurs. Deux solides gaillards l'accostèrent et, pour ce qu'il ne faut point contrarier les fous, lui emboîtèrent le pas en lui demandant :

« Votre Majesté retourne sans doute au palais ? »

Jouant son personnage jusqu'au bout, et flatté de la confusion, Robert Macaire répondit :

« Mon Dieu, oui ! Je vais rentrer ; l'air fraîchit ! »

Les agents poussèrent délicatement Sa Majesté dans un fiacre, qui prit le chemin, non des Tuileries, mais de Bicêtre. Son identité établie, il y fut soigneusement examiné, copieusement douché, et enfermé avec des personnages qui se croyaient le prince de Galles, le shah de Perse, ou Mahomet, ou le bon Dieu, et qui eussent été risibles s'ils n'eussent été si pitoyables.

Il sortit de cet enfer grâce à une intervention suprême. On raconte que, dans le cercle de famille où il aimait à s'épancher, le roi avait dit :

« Ce malheureux qui envie le sort d'un monarque ne peut être que privé de raison ; mais sa folie est douce. Tant d'autres veulent me prendre la vie, que je ne voudrais point qu'on fût cruel pour un original qui n'ambitionne que de prendre ma silhouette. »

Robert Macaire, qui ne se vanta jamais de cette équipée, fut relâché.

En dépit de quelques petites émeutes, le souverain régnant ne regrette point d'avoir accepté d'occuper le trône. Le pays fait bonne figure. De brutales commotions et une longue période traversée de batailles ont engendré un profond désir de stabilité et de paix. Et la paix a donné aux affaires un élan qu'elles n'avaient peut-être jamais connu. Les usines se multiplient, les machines se perfectionnent, les relations commerciales, à l'extérieur, s'étendent, des arts nouveaux prennent naissance. On construit les premiers chemins de fer ; le télégraphe, d'optique qu'il était, avec ses grands bras faisant des signes dans l'espace, est devenu électrique ; les bateaux à vapeur ne sont plus une curiosité, mais un service régulier. L'impatience de faire fortune

apporté d'utiles découvertes, révèle des ressources ignorées. Mais cette atmosphère, qui prête à l'éclosion de si grandes choses, développe aussi la soif du gain et la fièvre spéculative. C'est pourquoi Robert Ma caire, à de multiples horloges, croit entendre sonner son heure.

Pourtant, il n'a pas encore rencontré la belle affaire ; ce qu'il a entre pris n'a été que mesquine et grotesque imitation. Pour avoir de l'argent, il lui a manqué de l'argent. Il apprécie la profondeur de cette boutade d'un spirituel Parisien : « Il faut être millionnaire pour avoir une chance sérieuse de le devenir. »

Ses boniments, à la vérité vieillots, ont fait long feu ; il n'est pas arrivé. Cependant, il joue du bluff avec une véritable maestria. C'est le moyen à la mode. Jusqu'aux mendiants, ces Robert Macaire de la cour des Miracles, qui l'emploient.

Tous les jours, en se rendant rue Vide-Gousset, il passe devant le porche de l'église des Petits-Pères ; un cul-de-jatte en fait, depuis des années, le plus bel ornement. Sa sébile ne désemplit pas. On prétend qu'il vient de marier sa fille et qu'il lui a donné une dot rondelette. En réalité, c'est un écornifleur. Il n'est pas cul-de-jatte du tout : c'est un bluff, le bluff à l'infirmité. Robert Macaire ne pourrait qu'y applaudir, mais, serait-ce jalousie, le faux estropié, ce matin-là, l'irrite.

« Bertrand, tu ne trouves pas que ce faux cul-de-jatte est répugnant ? »

Un bourgeois solennel, qui passe près d'eux, pris de compassion, jette une pièce blanche dans la sébile du mendiant. Robert Macaire se révolte.

« C'est un coup de canne que devrait recevoir ce drôle, et non une aumône. »

Le passant se rebiffe :

« Je donne à qui me plaît ; cet infortuné m'émeut.

— Exploiter la charité, c'est voler les pauvres. Votre bonté a été surprise, cet estropié a ses deux jambes valides, comme vous et moi. »

Bertrand a remarqué la canne du passant ; elle est magnifique.

« Voulez-vous rire, Monsieur ? lui dit-il. Prêtez-moi votre canne. »

Le passant n'a pas eu le temps de consentir qu'elle est déjà dans la main de Bertrand. Il en menace le mendiant qui, pris d'une frousse intense, retrouve ses jambes pour filer.

Bertrand le suit, la canne levée, et tous deux, poursuivi et poursuivant, disparaissent.

Le bourgeois, qui a applaudi à l'exécution, est demeuré sur le trot-

toir, guettant le retour du passant qui a démasqué le faux mendiant en le menaçant de la bastonnade. Mais il ne reparaît pas, et le passant commence à s'impatienter.

« Cet individu qui a emporté ma canne, n'est-ce pas fabuleux? Voilà les rues de Paris. »

Robert Macaire s'approche du particulier mécontent et inquiet.

« Consolez-vous, Monsieur, à la pensée qu'une imposture a été divulguée, et que le vice est puni. Du point de vue de la stricte morale, c'est un bien.

— Vous parlez d'or, et j'admire l'honnête sévérité de vos propos, reprend le monsieur, mais la pomme de ma canne était d'or, comme vos paroles. C'était un précieux héritage de famille, j'y tenais comme à mes prunelles. Monsieur, sans doute, est philosophe, qui supporte avec tant d'allégresse le malheur d'autrui? »

Robert Macaire, la main dans le gilet, le geste arrondi, décline ses qualités :

« Philosophe et financier, l'ami des hommes.

— Monsieur le philosophe, ce n'est pas pour le prix de l'objet, c'est pour sa valeur de souvenir que je m'indigne; je suis habitué à perdre. Un rentier qui a des intérêts dans les affaires, aujourd'hui, dans ces affaires dont les cahots ne sont pas sans ressembler à ceux de nos délicieuses montagnes-russes, ne voudrait pas gémir pour une simple canne qu'il aurait perdue; mais on la lui a volée, avec un raffinement de rouerie qui le vexe. Je n'aime pas à être refait. »

Ce rentier bavard, qui se dévoilait avec tant de candeur, faisait dresser l'oreille à Robert Macaire. Il flairait un homme qui possédait des fonds et les faisait jouer, qui cherchait les placements avantageux et connaissait les autres.

Robert Macaire avait entrevu cette espèce à la Bourse et aux alentours; il estimait qu'il avait devant lui un bien beau spécimen du genre; il convenait de le retenir et de l'appâter.

« Je suis désespéré, cher Monsieur, d'avoir causé par un malentendu ce regrettable incident, dit-il, tout miel. Vous faisiez votre charité, l'aumône est agréable à Dieu et le mendiant puissant au Ciel; mais celui-là n'était qu'un escroc.

— Et celui qui m'a volé ma canne?

— Distinguons! Il ne vous l'a pas volée, votre canne! Il l'a emportée, il vous la rapportera; il n'est pas encore revenu, soit, mais je le connais;

c'est un homme d'honneur. Son ardeur de justicier l'aura entraîné au diable. Il court après le cul-de-jatte, et quand un cul-de-jatte se met à courir, c'est effrayant ce que ça court. Mais l'homme qui a pris la canne reviendra, justice faite Il reviendra, heureux du devoir accompli, et désespéré d'avoir, à la main, une canne sans savoir à qui la rendre. Le bien d'autrui lui brûle les doigts, il reviendra demain, après-demain, un de ces jours, et il dira : « Comment, ce monsieur que j'ai laissé sur le trottoir, il n'y est plus ! Que ne m'a-t-il attendu! » Mais je serai là pour le rassurer et pour le conduire auprès de vous.

— Avec ma canne à pomme d'or?

— Avec votre canne à pomme d'or.

— Que je vous ai d'obligations!.., »

Robert Macaire sourit finement :

« Pourquoi ne sont-elles pas de chemins de fer !

— J'aime cette plaisanterie, elle me ramène sur un terrain où je suis comme chez moi. Y croyez-vous, à ces chemins de fer? On va bientôt en voir à Paris qui doivent détrôner les diligences; en attendant, à ce que disent les paysans, ils donnent la maladie aux pommes de terre. Est-ce que vous les recommandez?

— Heu! Je ne recommande que les affaires d'avenir. »

Il s'aperçut, à ce moment, qu'ils avaient des goûts communs qui les rapprochaient et qu'ils ne s'étaient pas présentés. C'était un acte courtois qu'il s'empressa d'accomplir.

« Robert Macaire, pour vous servir.

— Votre nom ne m'est pas inconnu ; moi, je suis M. Gogo, rentier.

— Ah ! Monsieur Gogo, je n'osais en espérer tant; que je suis aise de faire votre connaissance. J'ai bien souvent entendu parler de vous par mes amis de la Bourse; au Parquet comme à la Coulisse, vous jouissez de la plus sympathique des popularités. Quand on parle de vous, c'est en disant : « Ce bon monsieur Gogo. » L'autre jour, un prince du marché, à moins que ce ne soit un baron, me disait : « Il y a trois émissions qu'on « n'a pas vu ce bon monsieur Gogo. Serait-il souffrant? »

— Souffrant, moi ! Je me porte comme un charme; mes soixante ans sont aussi solides que les Guanos péruviens. Car les Guanos péruviens c'est solide, n'est-ce pas? On m'a conseillé d'en prendre, je n'y ai pas résisté.

— Très solide, mais moins que vous. Ah! Monsieur Gogo, je ne me faisais pas une autre idée de votre personne.

— Vous me flattez, Monsieur Robert Macaire.

— Jamais je ne flatte; je suis l'homme qui dit la vérité; ma franchise est ma principale vertu et mon pire défaut. Je ne sais pas mentir!

— Vous êtes un lanceur d'affaires, on peut donc s'appuyer sur les affaires que vous lancez.

— Ma loyauté fait ma force. Je n'ai qu'un simple bureau d'affaires : j'en ferai une banque sous peu; j'étudie les affaires moi-même, minutieusement.

« C'est ainsi, qu'en ce moment où les grandes entreprises industrielles sont à l'ordre du jour, je ne me laisse pas détourner des canaux de Mars. On vient d'apprendre que cette planète est habitée; on en a la certitude par un Marsien, qui a une trompe en guise de nez qui lui sort du front. Il a été découvert dans une mine, en Amérique. Il avait chu sur notre sol.

— Sans se blesser?

— Il est descendu en aérolithe. Mars nous fait des signes depuis on ne sait combien d'années. Cette planète, qui est en plein perfectionnement, met en valeur ses richesses naturelles et, naturellement, elle a commencé par creuser des canaux ; mais elle manque d'ingénieurs : lui en envoyer ce serait une affaire splendide.

— Il ne vaudrait pas mieux faire des affaires avec la Lune? c'est plus près. Je passais des nuits à la contempler quand j'étais tout petit. Je n'y ai jamais vu qu'une vieille qui promenait un fagot. Le chauffage y est peut-être primitif. »

M. Gogo ne riait pas. Quand il parlait affaires, il était toujours sérieux. Robert Macaire lui répondit gravement :

« Dans la lune, il n'y a à faire que des trous. On en fait tant tous les jours, que je me demande comment il reste encore de la place pour de nouveaux.

— Sont-ce des trous, Monsieur Robert Macaire, ou des puits artésiens, comme à Grenelle? »

Planté sur le trottoir, bouche ouverte, M. Gogo s'instruisait. Il ne faisait d'observations que pour être convaincu.

« Si on faisait quelque chose dans Mars, il faudrait y aller; on créerait un chemin de fer. Le chemin de fer de Paris à Mars : c'est ça qui en serait une affaire. Je serais homme à prendre des actions.

— Prudence, monsieur Gogo, prudence. Soucieux de vos épargnes, je ne vous le répéterai jamais assez. Pas de chemin de fer : ça m'a tout l'air d'un jouet pour des enfants, et un jouet dangereux. Nous attendons



qu'on l'installe à Paris pour le voir fonctionner de près. A Mars, nous irons en ballon, c'est plus sûr. Si vous avez de l'argent, pensez aux canaux de Mars ; ce sera une affaire admirable, de tout repos, un placement de père de famille. »

M. Gogo adorait ce genre de conversation, même quand il ne devait souscrire à rien du tout, pour le seul plaisir de voir s'étendre devant lui, dans les brumes de l'agio, la mer immense qui portait sur des coquilles de noix Gogo et sa fortune.

Ils se quittèrent bons amis. Ils devaient se revoir. Ils étaient si bien faits pour s'entendre! Comment avaient-ils pu vivre si près l'un de l'autre en s'ignorant?

Quand Robert Macaire revit Bertrand, celui-ci se promenait, la canne de Gogo à la main.

« C'est un cadeau ? lui demanda Robert Macaire ironique.

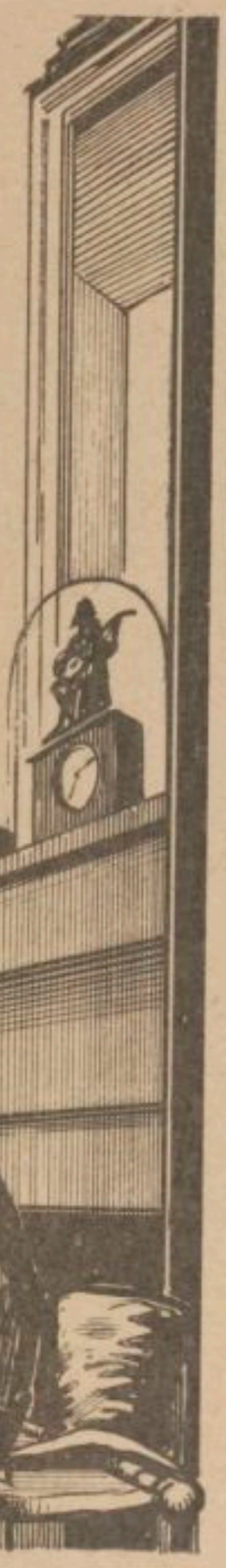
— Un cadeau que je me suis fait, oui, patron ; toute peine mérite salaire : je me suis payé mes frais de justice. L'exécuteur des hautes œuvres ne travaille pas pour rien.

— Depuis que tu es moins bête, mon pauvre Bertrand, tu ne fais que des bêtises. Sais-tu à qui appartient la canne ? A M. Gogo.

— Pas possible : ça tombe bien! Il a l'habitude d'être volé.

— Il ne s'y fait pas. Puis sa canne, qui est d'un grand prix, est pour lui un souvenir. C'est une chose élégante. Elle te va, entre nous, comme un tablier à un veau. Et lui la pleure. Je la lui rendrai.

— Encore! Mais, nom d'un petit bonhomme! je ne peux donc jamais rapporter quelque chose de mes opérations particulières, sans que vous me le chipiez! »



Robert Macaire lui fit comprendre l'intérêt diplomatique de cette restitution. Gagner M. Gogo, c'est gagner de l'or ; capter sa confiance, c'est une affaire.

Invité chez M. Gogo, Robert Macaire s'y rendit avec la canne. On l'accueillit par des acclamations délirantes. Il pénétra dans un intérieur

banal, mais cossu. Le mobilier d'acajou massif, relevé d'appliques de cuivre, datait de la Restauration. Sur la cheminée, un troubadour doré, sous un globe, accompagnait avec sa mandoline la fuite des heures. Des portraits peints dans leurs cadres ou des miniatures accrochées contre la glace permettaient de contempler trois générations de Gogo. Ils avaient été de toutes les spéculations, sans y dévorer leur patrimoine, car il y a un Dieu pour les gobe-mouches.

Le dernier des Gogo, celui qui accueillait Robert Macaire, eût été d'une candeur touchante si l'amour du lucre n'eût été l'unique ressort de sa crédulité. Ce n'était pas l'enthousiaste qui a la foi, mais la dupe de l'amour du gain.

Il revit sa canne, joyeux et surpris, et il en remercia avec effusion Robert Macaire, qui épousait ses transports de reconnaissance d'un air modeste.

« Bertrand devait revenir avec la canne et, tout naturellement, il s'est enquis de son propriétaire... Il vous remercie de la lui avoir prêtée.

— Un objet précieux, vous comprenez, Monsieur Robert Macaire...

— Si je comprends! Je préférerais perdre je ne sais quoi que cette châtelaine, un souvenir de madame la duchesse de Berry. Voilà une bague, c'est un présent de mon ami le prince de Talleyrand; ma montre vient de plus loin : c'est un souvenir de mes aïeux, j'en ai qui furent aux croisades. Elle remonte peut-être à Haroun-al-Rachild. Charlemagne sut quelque chose, par le présent qu'il reçut de ce souverain, de sa passion pour l'horlogerie. »

Lorsque Robert Macaire se mettait à mentir, pour surprendre, étonner, éblouir, une sorte d'ivresse s'emparait de son imagination et la portait aux pires excès.

La famille Gogo, groupée autour de lui, dans l'extase, l'encourageait par les manifestations de sa crédulité. On le comblait de prévenances.

« Permettez-moi, disait M. Gogo, de vous présenter mon gendre, M. Jobard. Nous sommes unis comme les doigts de la main, et je puis dire, sans me flatter, que c'est une bien belle famille que celle des Jobard unie à celle des Gogo.

— Vous avez fondé une famille qui ne périra point, Monsieur Gogo, mais je ne la vois pas toute représentée ici.

— Oh! non, Monsieur, dit fièrement la timide et rougissante M^me^ Jobard; on est des Gogo et des Jobard sur terre, à ne savoir les compter.

— D'ailleurs, pour marquer l'heureuse rencontre de gens si bien faits pour se comprendre, qu'il soit dit, chère Madame, que du premier petit Jobard qui viendra au monde, je serai le parrain. »

On se mit à table. Le vin était bon : on avait monté le meilleur. On portait des santés au dessert. Les têtes s'échauffaient.

Robert Macaire faisait presque des discours.

« Le monde se renouvelle. La France est en ébullition créatrice. Les inventions pullulent; je capitalise les forces obscures en des cerveaux en gestation, je fonde une Société, le *Génie en actions,* en actions au porteur, bien entendu. Je le féconde, ce génie, je l'oriente, je lui ouvre des perspectives réjouissantes. Qu'est-ce qu'une idée d'inventeur? Rien : c'est la mise en pratique qui est tout. Le progrès commence aux dividendes. Heureux actionnaires, ma société *le Génie en actions,* c'est du cent pour cent, du deux cents pour cent, du trois cents... »

On entend une détonation qui arrête court l'orateur ; la surprise est générale.

« Faites pas attention, Monsieur Robert Macaire, dit Mme Gogo, c'est un des petits Jobard qui vient, en sournois, de gonfler un sac en papier et de le crever pour que ça fasse « pouf! »

Ce petit garçon faisait du symbolisme sans le savoir. Un sac à papier gonflé de vent qui crève et fait pouf, voilà qui ressemble assez à Robert Macaire et à ses créations éphémères et tapageuses.

XXXV

IL Y A INVENTIONS ET INVENTIONS

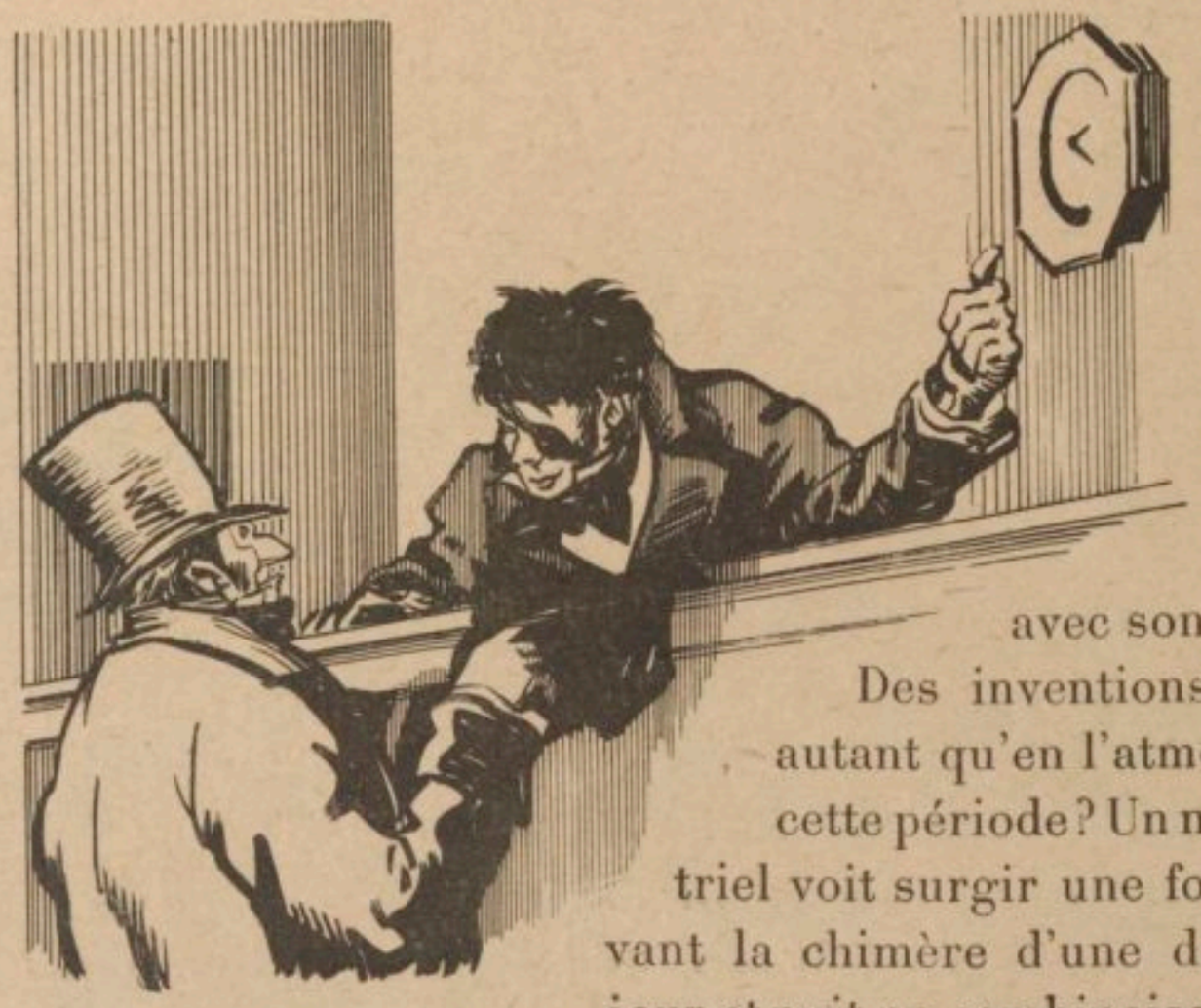
La finance avait pris possession de la Chaussée d'Antin, un quartier nouveau créé à la veille de la Révolution, et qui passait pour le plus beau et le plus riche de Paris. Robert Macaire quitta la rue Vide-Gousset pour s'y loger. Milord-la-Noce, qui le relançait à chaque carnaval pour la durée de la folie boulevardière, avait coopéré à son installation, dans le voisinage des appartements qu'il occupait lui-même, au tournant de la rue Laffitte. Les frais étaient lourds. Les logements, dans ce quartier, avaient atteint une hausse qui déjà se mettait en vaudeville. On chantait dans une revue aux Variétés :

La hausse est sur chaque loyer,
Et pour le prix d'une mansarde
Jadis on logeait au premier.

C'était au premier que Robert Macaire avait installé le *Génie en actions*. Des bureaux spacieux : personne dedans; des vitres dépolies et des grillages : pas d'employés derrière. Des inscriptions rassurantes sur toutes les portes : *Bureau de M. le Directeur*. — *Contentieux*. — *Service des Titres*. — *Caisse*. — Un coffre-fort gigantesque, très apparent, en bois peint couleur bronze. Dans l'antichambre, un garçon de bureau étalait sur sa livrée une rangée de croix et de médailles qui attestaient son courage sur vingt champs de bataille. Il était chargé de dire à qui venait apporter des fonds :

« Monsieur, voici la Caisse. »

Quant à la caisse pour les payements, il avait une autre consigne. Elle consistait à lever un index sévère sur la mention : *La caisse ouvre à trois heures*. On arrive à moins cinq, c'est trop tôt; à trois heures passées, c'est trop tard. L'inscription dit trois heures. Se fâche-t-on? Robert Macaire répond avec son aplomb tranchant :



« Trois heures, c'est trois heures, l'exactitude est ma loi. »

M. Gogo avait accepté d'être quelque chose d'honoraire dans le Conseil d'administration, avec son gendre Jobard.

Des inventions, y en eut-il jamais autant qu'en l'atmosphère électrisée de cette période? Un nouveau monde industriel voit surgir une foule de gens poursuivant la chimère d'une découverte, s'épuisant jour et nuit en combinaisons et en expériences, dévorant ressources et santé, soutenus qu'ils sont par l'espoir de changer leur sort du jour au lendemain.

Le bluff de Robert Macaire leur est une invite. Ils accourent comme papillons de nuit à la chandelle. Ils sont vite détrompés sur l'aide qu'ils peuvent attendre de lui. Il n'a aucune considération pour les inventeurs pauvres et sincères. Il ne lance que l'invention, — mais l'invention c'est lui qui l'invente; elle n'est qu'un prétexte à émettre des actions. Il est absolument superflu qu'elle ait un fondement. L'essentiel est que le nom en soit sonore et l'idée ahurissante. Il a remarqué que les plus folles sont les plus demandées. Pour réussir, il applique, en plus grand, ses anciens boniments de tréteau. Il fait la parade par annonces et par affiches. Un jour, il s'agit d'un certain bitume dont il emprunte l'idée à tous les essais qu'on fait alors pour l'entretien des chaussées.

« Victoire économique et sociale, affiche-t-il. Le bitume c'est à Paris la fin du chômage. Quand il y aura partout du bitume, personne ne sera plus sur le pavé. »

Plus il est formidable comme effronterie, plus il ment, plus le bruit qu'il fait amène de gobeurs.

Il avait fini par avoir un tel mépris pour les naïfs et une telle confiance en sa fascination, tant de concours lui étaient offerts par des aigrefins qui se faisaient, à bon escient, ses rabatteurs, qu'il lançait n'importe quoi, comme on lance un défi à la vraisemblance. Aujourd'hui,

c'est un « sucre de pomme inusable ». Pour cette société, le gérant, ce fut un pauvre frotteur de parquet qu'il ramassa dans son antichambre. Il l'aborda brusquement :

« Votre sucre de pomme inusable, idée remarquable : quelle invention ! Les petits garçons n'en voudront pas d'autre.

— Mais je n'ai rien inventé de pareil, bégaye le pauvre frotteur, que la surprise de cette improvisation cloue au parquet qu'il fait reluire.

— Que ce soit comme si vous l'aviez inventé, répond, impérieux, Robert Macaire. Je monte une société pour exploiter votre invention, et vous en êtes le gérant, aux appointements de deux cents francs par mois.

— Qu'est-ce que j'aurai à faire, comme gérant ?

— Vous n'aurez qu'à boire, manger, dormir et signer.

— Je ne sais pas signer.

— C'est sans importance, on signera pour vous. »

Les choses se passent-elles vraiment ainsi ? La satire le dit, car il est devenu le point de mire des pamphlets et des caricatures qui s'acharnent après lui. Elles valent ainsi une popularité croissante. Sa silhouette est maintenant fixée. Il est le bluffeur fait type.

Pour opérer en marge du Code, pour ruser avec la justice, il lui faut un cynisme qui ne se démonte jamais et l'à-propos d'un psychologue. Qu'un dupé lui réclame l'argent déposé et qu'il le devine poltron, il fait mine de décrocher une épée de redoutable duelliste.

« Vous avez l'infamie de me demander l'argent que je vous dois ! Vous me mettez dans l'obligation de vous déclarer que je ne peux pas payer et, par là, que je suis insolvable. Savez-vous que traiter un homme d'insolvable c'est l'insulter dans ses affaires ? Vous m'en rendrez raison. Deux de mes amis seront chez vous ce tantôt.

— Mais, Monsieur Robert Macaire, ne vous fâchez pas. Quand vous serez en fonds vous me ferez signe.

— Préférez-vous que, pour le dommage que vous me causez, je vous traîne en justice ?



— Quel homme, mon Dieu, quel homme! disait l'autre en s'éloignant la poche vide, et quel caractère!

— Quand on m'attaque dans la prospérité de ma maison, répond Robert Macaire, je suis terrible! »

En voilà un d'éconduit : à qui le tour?

Mais si la dupe montrait les dents et parlait du procureur du roi, Robert Macaire jouait d'une autre guitare. Il s'évadait de la difficulté sans gros mots, souple, rond et même larmoyant. Il expliquait à Bertrand, car c'était la mode de parler en aphorismes :

« Vois-tu, Bertrand, quand une poire crie sous le couteau, c'est qu'elle n'est pas mûre. »



Bertrand s'extasiait sur la profondeur de ses pensées.

« C'est mon genre, Bertrand ; lorsque je n'ai rien à faire, je fais des maximes de La Rochefoucauld. »

Une affaire dont on s'amusa, ce fut l'assurance « contre la pluie pendant les vacances. »

Vous prenez des vacances; à cause du mauvais temps vous n'avez pu en jouir. Vous avez loué un petit chalet à Honfleur, à Étretat, ou vous avez pris pension dans la montagne. Au cours d'une excursion, vous avez été trempé, les toilettes de ces dames ont été gâtées. Il est vexant d'avoir perdu ses vacances et son argent. L'assurance est venue à votre secours; tant d'indemnité pour tant de jours de pluie : c'est un risque à courir de chaque côté. Cette année-là, il plut, en période de vacances, pendant quarante jours. C'était, pour l'assurance, une catastrophe. Robert Macaire se défendit, comme bien l'on pense, d'avoir à donner quoi que ce soit.

« Nous avons assuré contre la pluie, mais non contre le déluge. Or, quarante jours, c'est pas la pluie, relisez votre histoire sainte : c'est bien le déluge.

— Patron, c'est pas pour vous offenser, disait Bertrand; il existait, avant nous, l'assurance contre la pluie. Nous sommes des milliers de milliers qui en avons pris. J'en ai une.

— Tu as une assurance contre la pluie pendant les vacances?

— Eh oui, c'est mon parapluie.

— Bertrand, depuis que tu es moins bête, tu es encore plus canaille. Tu parais jouer auprès de moi le rôle de ces fous de cour qui étaient, jadis, auprès des rois.

— N'êtes-vous pas roi, en votre genre?

— Je l'entends dire! Quoique d'un Triboulet tu n'aies ni la bosse ni les jambes torses, je vais, si tu continues, te coiffer du bonnet à grelots.

— Bravo, ce sera ça de plus qui fera du bruit. »

XXXVI

LES PREMIERS CHEMINS DE FER

Il est injuste et il est injurieux de voir dans Robert Macaire une représentation de son temps, comme on le répète avec trop de complaisance et de malignité. S'il en est le miroir, c'est à la façon de ces miroirs déformants dans lesquels la créature la mieux faite est réfléchie enlaidie, cagneuse ou tordue.

Son époque, industrieuse et féconde, a d'autres expressions qui en sont la synthèse vivante. Dans le seul domaine de la mise en œuvre des miracles de l'invention où bluffe Robert Macaire, il y a, par exemple, pour ne citer qu'un nom, Péreire. Grâce à lui est réalisée la plus grande conception du siècle : les chemins de fer. « J'inscrirai mon œuvre sur le sol, a-t-il dit, et je lui donnerai force et consistance. » Aidé de ses collaborateurs, il a tenu parole. Il a surmonté tous les obstacles, tous les mauvais vouloirs, tous les préjugés; il a réduit toutes les oppositions des intérêts qui se croyaient lésés, les sarcasmes d'une science égarée qui traitait de chimères les conceptions de cerveaux ingénieux et lucides. Après sept ans d'apostolat industriel, soutenu par des hommes d'avant-garde, aussi prudents que hardis, il put apprendre aux Parisiens, qu'il importait de convaincre, quels inappréciables services un chemin de fer pouvait rendre. C'est une date glorieuse que celle de l'ouverture de la première ligne de chemin de fer à Paris, le 27 août 1837.

Dédaignons les laideurs « Macairiennes » et saluons !

La ligne construite va de Paris à Saint-Germain; la gare est située sur la place de l'Europe; c'est un médiocre bâtiment. Elle donne accès à la voie par deux rampes non abritées. Ce jour-là, dès neuf heures du matin, la capitale est en ébullition; les sceptiques sont venus voir, mêlés aux badauds. Songez donc, les augures de la science, des hommes considérables, leur ont répété qu'on s'asphyxierait dans les tunnels, qu'on y passerait du chaud au froid et que l'on y attraperait des fluxions de

poitrine, que les wagons sortiraient des rails et que la chaudière éclaterait.

Ils sont venus jouir de la déconvenue des inventeurs.

La reine Marie-Amélie, qu'accompagnent ses fils, n'a pas été arrêtée par ces pronostics sinistres. Elle est vaillamment montée dans les wagons pavoisés qui forment deux convois, emportant deux cents invités chacun, et qui, au milieu des cris divers des curieux juchés sur les talus, partent à dix minutes d'intervalle. La musique de la garde nationale joue des airs nationaux pendant le trajet.

Le convoi de la reine passe par un tunnel à deux voies, sous le mur d'enceinte, sous le village des Batignolles, se dirige jusqu'à Asnières où il coupe la Seine pour s'infléchir à gauche, à travers la plaine de Nanterre, touche les dernières maisons du village, passe encore sur la Seine sur deux ponts, à droite de Chatou, et descend à travers la forêt du Vésinet jusqu'au rond-point du pont du Pecq. Il a parcouru dix-huit kilomètres quatre cents mètres en vingt-huit minutes.

Personne n'a été asphyxié sous les tunnels, la chaudière n'a pas éclaté, les wagons n'ont pas déraillé et l'on a la certitude qu'un voyage en chemin de fer n'est pas plus dangereux qu'un voyage en ces coucous désuets qui sont le système de transport le plus répandu pour aller en banlieue.

Si les pessimistes mettent une sourdine à leurs railleries, les plus optimistes se bornent à dire : « Huit lieues à l'heure, c'est tout ce qu'on peut raisonnablement attendre d'un chemin de fer. »

Nos grands express nous ont appris depuis, avec leurs cent vingt kilomètres à l'heure, ce qu'on en doit penser.

Le lendemain, la ligne était ouverte au public. Le voyage, selon la classe, coûtait vingt ou trente sous. Pour trente sous en avait droit à la berline, au coupé ou à l'impériale; ce n'était pas très confortable, mais à vingt sous c'était pis. On voyageait dans de véritables tombereaux; les wagons, non garnis, étaient de grandes auges meublées de bancs en bois, sans plafond et sans côtés. Heureusement qu'on était en été et que le temps était beau.

Robert Macaire en voulut avoir l'étrenne. Il était au guichet, le 28 août, à six heures du matin. Il fut ainsi du premier voyage public. Il voulut bien avouer, au retour, que l'homme entouré de financiers éminents qui avait promis d'inscrire son œuvre sur le sol et de lui donner forme et consistance n'avait ni déçu les espoirs de ses hésitants action-



naires, ni ceux du pays, dont cette invention devait décupler les forces vitales, et que cela passait quelque peu en importance et en sérieux les sucres de pomme inusables et les canaux de la planète Mars. Avec un petit air de suffisance, il se borna à gronder :

« Heu! heu! Il faudra que j'ouvre l'œil. J'ai des concurrents! »

XXXVII

LES « POULES AUX ŒUFS D'OR »

Un jour vint où Robert Macaire fut sur le chemin de la fortune. La fortune mal acquise, s'entend. Ce fut avec « La poule aux œufs d'or », qui fut sa poule aux œufs d'or à lui.

Une fable de la Fontaine, que tout écolier récite par cœur, le mit sur la voie. Le poète moraliste, par cet apologue, a voulu donner une leçon aux gens chiches qui, du soir au matin, sont pauvres devenus pour avoir voulu trop tôt être riches. Qu'ont fait ces gens? Ce qu'a fait celui

dont la poule, à ce que dit la fable,
Pondait tous les jours un œuf d'or.
Il crut que dans son corps elle avait un trésor.
Il la tua, l'ouvrit, et la trouva semblable
A celles dont les œufs ne lui rapportaient rien,
S'étant lui-même ôté le plus beau de son bien.



Robert Macaire tenait son affaire! Sa déplorable et trop fertile imagination, sous le choc de cette trouvaille, se mit à inventer un nou-

veau chapitre de l'escroquerie à travers les âges. Il donnait à croire que l'œuf d'or n'était pas qu'une image pour appuyer une moralité, mais un fait réel ; qu'elle avait existé dans les temps fabuleux, qu'elle existait dans les nôtres, qu'il ne s'agissait que de découvrir ce précieux volatile, comme le mineur découvre, dans les entrailles de la terre, le filon d'or que les convulsions géologiques des siècles y ont déposé.

Pourquoi n'y aurait-il pas de poules aux œufs d'or? Et s'il y en avait, quelle richesse ne seraient-elles point pour ceux qui les élèveraient?

Quand il se décida à lancer l'affaire de la poule aux œufs d'or, il l'exposa de cette façon à des auditoires éblouis.

La poule aux œufs d'or a existé; la fable le dit, le fabuliste le dit. Qu'un avare impatient, qui avait la chance d'en posséder une, s'imaginant qu'il posséderait, en bloc, tout d'un coup, le trésor qu'elle recélait dans ses entrailles, et qu'elle ne dispensait qu'œuf par œuf, l'ait tuée, ce fut l'acte d'une triple buse. La poule tuée ne pondait plus. Adieu l'œuf d'or quotidien, adieu poule, adieu trésor, proclamait Robert Macaire. Si nous possédions de telles poules, la sagesse serait non de les ouvrir toutes vives, mais de les entretenir avec une pieuse sollicitude et de les faire pondre. Or, ces poules aux œufs d'or n'étaient pas une légende, soutenait-il. On en parlait avant La Fontaine, qui en avait appris l'existence. Les naturalistes modernes n'avaient jamais rencontré ce gallinacé merveilleux ; toutes les histoires naturelles, de Pline à Buffon, le passaient sous silence.

Robert Macaire se fût borné, lui aussi, à ne savoir de la poule qui pond des œufs d'or que ce qu'en dit notre bon La Fontaine si, voyageant aux Indes, il n'avait été reçu, au pays des Mille et une Nuits, par un prince magnifique dont il fut l'hôte. Le prince lui fit les honneurs, non seulement de son royaume, mais aussi de son poulailler. Ah! quel poulailler! Caché au creux d'une montagne et défendu par des janissaires farouchement armés, nul étranger n'y pénétrait sans l'agrément du prince, ni en dehors de sa présence. Là vivait un monde innombrable de poules, honorées comme de véritables divinités. Elles ressemblaient à toutes les poules par leur plumage et leur gloussement. Elles pondaient, au cours de leur journée, un œuf dont elles annonçaient la venue par cette brève chanson satisfaite qui est la même sous toutes les latitudes : *cot! cot! cot! cot!* Mais le jaune de l'œuf ainsi pondu n'était pas seulement de la couleur de l'or ; c'était de l'or à l'état pur. Des serviteurs au corps bronzé, coiffés d'immaculés turbans et les reins ceints d'un pagne

de soie blanche, recueillaient ces œufs, les mains jointes, dans une attitude humble et pieuse. Ils en remerciaient la Divinité qui faisait ce miracle.

L'immense fortune du prince oriental, qu'on attribuait à des mines de pierres précieuses, avait, en réalité, son origine dans ce poulailler.

Robert Macaire racontait encore que, du prince dont il avait gagné l'amitié, il avait obtenu d'emporter, quand il rentrerait en Europe, plusieurs couples de ces poules, à la condition de garder secret le nom du prince et le lieu de sa résidence.

Quand il revint, il lui resta à savoir si les poules aux œufs d'or consentiraient à vivre sous nos cieux incléments et gris. Dès son arrivée en France, il en fit, en cachette, l'expérience. Il tremblait qu'il n'en fût rien, car pendant le voyage, était-ce l'effet du mal de mer ou du mal du pays, les poules n'avaient rien pondu du tout.

Il avait acquis une ferme en Beauce et ses poules s'y étaient comportées comme aux Indes, mais avec plus d'irrégularité. Elles ne pondaient ni tous les jours, ni un œuf d'or chaque fois qu'elles pondaient. L'œuf d'or était même l'exception. On ne savait donc jamais, avant d'avoir examiné les œufs, si on en ferait des lingots ou des omelettes.

Cette histoire étrange et singulière fut rapportée dans les journaux que Robert inspira. Elle eut un grand succès ; on la reproduisit à l'envi ; des almanachs, que les colporteurs distribuaient à travers la France, en firent l'émerveillement de la veillée.

Les savants se montraient bien un peu sceptiques sur l'origine de l'or qu'on mit sous leurs yeux comme pondu avec un œuf. Robert Macaire n'en avait cure.

« Je les confondrai, disait-il, à mon jour et à mon heure. Quand une poule aura pondu dans le chapeau du président de l'Académie des Sciences un bel œuf au jaune d'or, en vrai or, il sera bien forcé de s'incliner, de me faire toutes sortes d'excuses. Je ne suis pas rancunier et, d'avance, je les accepte. »

Comme il était de règle en ces jours bénis de la spéculation, l'affaire fut mise en actions : cent francs l'action et une poule pondeuse d'or pour cent actionnaires. Cette poule portait un nom attaché à sa patte ou au cou ; elle était la propriété des souscripteurs, et l'or produit par les œufs qu'elle pondait était réparti entre ceux-ci et constituait leur bénéfice. Leur chance dépendait donc du plus ou moins de pontes aurifères et de

la durée de l'existence de la poule ; car toute poule morte était un capital perdu.

Les œufs jouissaient de la propriété, commune à tous les œufs, de pouvoir être couvés et de donner des petits poussins qui, à leur tour, devenaient des poules aux œufs d'or. La production était donc illimitée. Aucune mine au monde, fût-ce au Pérou, fût-ce en Californie, ne pouvait se comparer, pour le rendement en précieux métal, à la mine de Robert Macaire.

« Je n'ai qu'une crainte, disait-il, c'est de produire tant d'or que le prix ne s'en abaisse et que l'étalon monétaire en éprouve un trop grand ébranlement. Mais je sais l'étendue de mon devoir social et, plutôt que de risquer ce krach, je préférerais tuer mes poules ou détruire leurs œufs. »

Gogo et son gendre étaient de l'affaire. Ils avaient bourré d'actions leurs poches et en avaient bourré les poches de leurs amis, d'autant que leurs poules pondaient et qu'ils avaient touché de sérieux dividendes. Car, dans les affaires de Robert Macaire, ce n'étaient jamais les commencements qui étaient stériles : l'appât du premier gain recueilli étant le véhicule de la confiance future.

On parlait à la Bourse des Poules aux œufs d'or comme d'une affaire magnifique, aux proportions incalculables. Elle enfonçait les spéculations de terrains dans les quartiers neufs, des mines de la Loire et les valeurs des chemins de fer naissants.

De l'or, de l'or pondu ! La poule aux œufs d'or n'était pas un mythe : Robert Macaire l'avait couvée.

Sa ferme d'expériences, située près de Houdan, qu'on appelait la ferme du Pactole, avait dû être agrandie. Elle se composait d'un poulailler, à l'instar, disait-il, de celui du prince oriental. Les poules y étaient strictement renfermées, et leurs œufs, ramassés par les domestiques de la ferme, étaient emportés dans le laboratoire, où ils étaient triés par un chimiste d'une valeur éprouvée, lié par le secret professionnel, qui retirait l'or et en surveillait la conversion en lingots. Il portait au compte des actionnaires de chaque poule pondeuse, la quantité d'or qu'elle avait pondue et qui constituait leurs dividendes.

On appréciera avec quelle honnêteté, quelle compétence, ces opérations devaient être faites, quand on saura que l'illustre chimiste et comptable dont elles dépendaient était notre vieille connaissance Bertrand.

Les actionnaires étaient invités à visiter le poulailler de la Ferme du Pactole où les précieux volatiles étaient enfermés ; cela devint un centre d'excursions fréquentes, tant étaient nombreux les actionnaires. Ils y étaient quelquefois reçus par Bertrand, qui leur disait :

« Convenez que c'est moins loin que la Californie ; regardez de tous vos yeux, ici vous êtes chez vous ; vous y avez vos mines d'or. »

C'était charmant. Les coqs chantaient clair et les poules, avec la gravité qui est coutumière à cette espèce, se promenaient dans les cours closes, portant les numéros des titres auxquelles elles correspondaient. On voyait par échappées l'illustre chimiste, qui opérait dans un kiosque aux vitres dépolies, où personne ne pénétrait que lui, et d'où sortait l'or qui se traduisait en beaux louis sonnants et trébuchants.

« Il est étrange, dit un jour M. Gogo, que ces merveilleuses bêtes ne portent aucun signe extérieur de leur production merveilleuse. »

Alors Bertrand, s'emparant de quelques poules qui passaient à côté de lui, attira, avec des gestes victorieux, l'attention de M. Gogo ; il retroussa leurs plumes, souffla dessus :

« Voyez! »

M. Gogo poussa un ah! de surprise; tous les croupions étaient dorés. Il crut à un effet de la nature : c'était une invention de Bertrand.

L'affaire des poules aux œufs d'or occupait la cour et la ville, l'opinion, la finance, la petite épargne. Les actions s'enlevaient, faisaient prime, leur valeur d'émission avait doublé, triplé; c'était le placement idéal. Elle donnait des dividendes plus qu'aucune autre valeur,



et Robert Macaire, avec les Gogo, avec les Jobard, ou des hommes de paille de la surface du frotteur, qu'il avait camouflés en gros actionnaires, assumait sur ces têtes innocentes et stupides les responsabilités légales.

Sur l'argent qu'il encaissait, il prélevait une faible part qui permettait de réaliser des dividendes fictifs : cela donnait confiance et faisait mousser les valeurs.

Le coffre-fort n'était plus un objet de parade, et Robert Macaire faisait figure d'un financier heureux, aux idées hardies. Quelle serait la durée de cette colossale escroquerie, sur laquelle allaient s'en greffer d'autres ?

Lancé et riche, il possédait quelques centaines de mille francs à lui, c'est-à-dire aux autres.

« J'ai des fonds à placer, dit-il, un jour, à Bertrand.

— Je ne pense pas, patron, que vous allez les placer chez vous! »

SUR LES BOULEVARDS

S'il est vrai, pour parler comme Balzac, que « toute capitale a son poème où elle s'exprime, où elle se résume, où elle est particulièrement elle-même », on doit ajouter que, malheureusement, elle n'y est point toujours fidèle. Paris finissait de se résumer au Pont-Neuf, à l'époque où Robert Macaire venait au monde. Le Palais-Royal faisait déjà, et depuis longtemps, une concurrence victorieuse au Pont-Neuf, ce Palais-Royal, si intime et si amusant, où l'on trouvait de tout, quoi qu'on y cherchât. Un jour vint où, sous Louis-Philippe, on s'avisa de le nettoyer d'une foule de choses qui, sans l'enlaidir, nuisaient à sa réputation physique et morale. On lui fit une toilette soignée; on remplaça ses galeries de bois par une claire et brillante galerie vitrée. Quand l'embellissement fut achevé, le nettoyage si complet que Robert Macaire, les maisons de jeu fermées, n'aurait pu s'y faire dépouiller une seconde fois, le public, pour qui l'on s'était donné tant de mal, ingrat et déconcertant, s'éloigna et alla aux Boulevards.

C'est à présent aux Boulevards que se résume Paris. Robert Macaire lancé, arrivé, les poches bourrées, s'y montre, du matin au soir, dans son tilbury qu'il conduit à la façon des fashionables.

Le Boulevard, quoique adopté depuis le retour des Bourbons, n'est pourtant qu'ébauché. Il n'a pas de trottoirs pour la commodité des promenades ; des bornes limitent la place des piétons; les arbres, sur deux rangées, poussent avec une aimable liberté dont ils abusent. Le ruisseau coule à son gré, et, au moindre orage, c'est la fange.

Il y a d'ailleurs *Boulevard* et *Boulevard ;* mais Robert Macaire ne se trompe pas sur le petit coin qu'il doit arpenter entre le carrefour Drouot et la Chaussée d'Antin, pour être boulevardier, car le Boulevard, géographiquement, c'est là. Il sait, pour être chic, à quel bureau acheter ses cigares, au coin de la rue Laffitte où, pâle et blond, les yeux bleus,

le distant poète M. Alfred de Musset achète quotidiennement les siens; il sait où prendre ses repas, et ses moyens lui permettent de ne point s'effrayer du dicton :

Il faut être riche pour dîner au Café Hardy,
Et hardi pour dîner au Café Riche.

Il dînait aux deux; mais il entrait surtout au Café de Paris où il faisait bon être vu, et il était plutôt voyant. Le Café de Paris était au coin de la rue Taitbout; Robert Macaire n'avait que la rue à traverser pour être à l'autre coin, sur le perron de Tortoni, qui avait la réputation d'attirer les gens d'esprit au milieu desquels sa fatuité fracassante s'inscrivait. On y donnait aussi à déjeuner à la fourchette, à des gens pressés, boursiers, agents de change et même à des banquiers marrons dont Robert Macaire ne déparait point la compagnie.

Il s'était produit quelques changements expressifs sur le chemin qu'il parcourait chaque jour. En passant devant la rue de la Paix, il avait noté sur la colonne Vendôme un Napoléon d'un modèle qui n'était pas celui qu'il en avait vu descendre en 1814. On avait permis au nouveau Napoléon d'échanger le costume de César contre la redingote et le petit chapeau plus populaires. La vue de cette image, qui empruntait plus au crayon de Raffet qu'aux effigies des médailles antiques, avait, avec l'accompagnement des chansons de Béranger, si bien revivifié la légende napoléonienne, qu'elle avait précipité le retour des cendres de l'Empereur, rapportées de Sainte-Hélène aux Invalides, dans une fulgurante apothéose.



Cette translation

était la suite logique, naturelle, de l'achèvement de l'Arc de Triomphe, élevé à la gloire de l'Armée.

L'Arc de Triomphe, prestigieuse porte de gloire, dominait les Champs-Élysées, dont la parure n'était pas terminée, mais dont la place de la Concorde, avec les belles façades de l'architecte Gabriel, formait déjà, dans son décor définitif de colonnes rostrales et de fontaines aux eaux jaillissantes, le merveilleux vestibule; l'obélisque, rose et doré au soleil, amené de Louqsor, s'y érigeait. Si les caractères hiéroglyphiques racontant sur le granit, par ordre de Ramsès, les fastes des règnes pharaoniques, étaient énigmatiques pour le passant, les schémas linéaires sans légende, gravés sur la base, permettaient du moins de suivre ce que furent les phases de l'érection sur la place de la Concorde de ce bloc plusieurs fois millénaire.



On avait vu, de divers côtés, surgir des fontaines décoratives, réparer les blessures d'anciens édifices, achever le Panthéon, rouvrir d'anciennes églises, en créer de nouvelles, telles que la Madeleine, évocatrice du Parthénon; poursuivre la ligne des quais et entourer Paris d'une muraille stratégique. Ces travaux et ces embellissements avaient, de plus, un résultat appréciable : ils faisaient aller les affaires, que les agitations de la rue ne sont jamais pour favoriser, et le règne quiétait né à leur faveur se donnait pour premier devoir d'en conjurer le retour.

Ce souci s'associait à la satisfaction des besoins normaux dans les larges percées à travers les vieux quartiers où l'émeute, si longtemps, avait rusé avec les défenseurs de l'ordre. Il y avait aussi, dans ces opérations, le désir évident d'assainir ces quartiers en les dotant d'air et de lumière.

Le préfet, M. de Rambuteau, dès qu'il fut appelé, se mit à jeter bas le dédale des ruelles dont le pittoresque ne rachetait point l'étroitesse et la fétidité. Ce fut ainsi que la rue de la Chanverie se trouva l'une des premières menacées par l'ouverture de la voie qui recevrait le nom de M. de Rambuteau, et que le *Petit Jardinier* fut invité à porter ailleurs sa réputation si bien établie.

La fièvre du renouveau a atteint la boutique. Elle a suivi le mouvement. Un contemporain de Robert Macaire observe qu'à la date où nous en sommes de cette histoire, le boutiquier ne dit pas « ma boutique », il dit : « mon magasin ». Il ne parle plus de ses pratiques, mais de sa clientèle; il n'a plus de « garçons » pour servir, il a des « commis »; il ne vend plus telle ou telle marchandise, mais il tient tel ou tel « article ». Autrefois, « il comptait sa recette », maintenant « il fait sa caisse »; ce n'est plus un mémoire qu'il donne à ses pratiques, c'est une « facture ».



Les marchands de nouveautés, les premiers, ont appliqué à la boutique le mot arabe « magasin », signifiant « trésors ». Le magasin, c'était le lieu où l'on rassemblait les marchandises chez le négociant en gros. Le détaillant-boutiquier ambitionna de ne plus s'approvisionner à la petite semaine, et de courir les dépôts de fabrique pour trouver des partis de marchandises avantageuses, les marquer à sa griffe et les faire porter à son « magasin ». Il eut besoin d'espace, il loua de vastes dépen-

dances, occupa, après le rez-de-chaussée, l'entresol, puis le premier étage, et parfois toute la maison. Il pavoisa, enguirlanda les façades de haut en bas, avec des dizaines d'aunes d'étoffes déployées comme des drapeaux.

Entendez un enthousiaste contemporain, qui a vu naître le grand magasin, s'extasier : « On n'a plus d'enseignes, on a des tableaux, des tableaux peints à l'huile, peints sur toile, que l'on paye jusqu'à mille francs! C'est un luxe inouï, incroyable, qui donne un aspect fantastique aux rues Saint-Honoré, Saint-Denis, Neuve-des-Petits-Champs, et qui commence la pompe merveilleuse des boulevards de Paris. Et tout cela marche avec la mode, tout cela varie comme la forme d'un chapeau, comme la coupe d'un habit. C'est une étude, c'est un travail prodigieux. Il y a des magasins qui changent de couleur, qui changent d'enseigne, qui changent de rue, parce que la rue, l'enseigne ou la couleur ont cessé d'être à la mode. »

Si décidé qu'il fût à ne point faire ce que ses prédécesseurs n'avaient point fait, Barbeau, successeur de Dumollet, se vit poussé à secouer ses habitudes routinières. L'expropriation, d'ailleurs, l'y contraignait. Elle le condamnait à quitter le berceau de la famille, la vieille rue de la Chanverie, qui tombait sous la pioche des maçons; ce fut une affaire d'État que le choix de la future installation.

Pour presser et orienter la décision à prendre, une nouvelle autorité intervenait : Benoît était devenu le gendre et l'associé. Toujours en vertu des traditions qu'il s'honorait de respecter, M. Barbeau, de même qu'il avait succédé à M. Dumollet, dont il avait épousé la fille, ayant apprécié l'activité et l'intelligence de son nouveau commis et constaté l'inclination de M^lle^ Aglaé pour ce garçon pauvre, mais bien tourné, de bonne mine, si entendu dans les affaires, entreprenant et sérieux, avait estimé que tant d'atouts dans le jeu du ménage valait une fortune, et s'était décidé à les comprendre dans la raison sociale, qui devint, après les noces : « Barbeau et C^ie^. »

Quand Benoît eut assumé le partage de la direction du *Petit Jardinier*, la maison en fut comme renouvelée. Il y répandit la lumière; il souffla les lumignons arriérés, enragea de n'y pouvoir faire briller les feux de ce gaz hydrogène qui montait, en rampant, à l'assaut de la ville. Il ne disait pas « mon magasin » en parlant de sa boutique, mais sa boutique aspirait à éclipser bien des magasins. Il ne dédaignait pas les nouvelles méthodes d'étalage, d'achalandage, et même il en inventa.

Il avait rapporté d'Amérique l'amour des initiatives audacieuses et promptes.

Il ne s'enfermait pas dans l'intransigeance austère de ses quatre murs; il faisait savoir, au dehors, par toutes sortes de propagande, la variété de toutes les marchandises en tissus, lainages, mérinos, en chemises, châles, en nouveautés qu'on trouvait de confiance au *Petit Jardinier*.

Il avait réservé ses principales inventions pour la nouvelle installation de la rue Saint-Martin, à deux cents mètres des grands boulevards; une rue pour laquelle le commerce parisien avait une prédilection, car ce quartier n'avait cessé d'être, depuis des siècles, le centre du commerce de la capitale. C'était le quartier des façonniers, des petits fabricants, des artisans en chambre: ciseleurs, doreurs, bijoutiers, bronziers, tabletiers. Il faut renoncer à dénombrer les fanions de cette armée de l'article de Paris, qui comptait plus de soixante mille recrues. Et tout ce qui sortait de cette ruche avait un cachet, un tour, un style, un genre qui imposaient, jusqu'aux extrêmes confins de la civilisation, la main-d'œuvre de l'ouvrier parisien.

Le *Petit Jardinier* restait bien dans son domaine en s'y transportant. Le jeune patron ne prétendait pas demander sa réclame à un luxe excessif et bruyant, mais il voulait que la maison donnât l'impression de la force et du plein. De hautes façades en glaces, des plafonds à caissons peints à filets d'or, des comptoirs surmontés d'étagères, des étoffes constamment déployées par des commis intelligents, polis, empressés, mettant en relief toutes les séductions; des rayons à portée des mains féminines, impatientes de voir dérouler les plis des étoffes à la première invite, de les toucher, de les froisser, de s'emplir les yeux de leurs couleurs, sous les feux d'une lumière grandement et abondamment distribuée.

Pour agiter les graves problèmes dont dépendait l'avenir du *Petit Jardinier*, pour arrêter les dispositions capitales, on se réunissait souvent, une fois les volets mis, le soir, après souper, installés dans l'appartement, autour d'une tasse de camomille, après une partie de loto, car on était, même en ces jours de prospérité, pour les plaisirs simples; on causait des affaires sur un ton enjoué et cordial. Benoît avait l'art d'y amener la conversation par une pente insensible, et fleurie de sa fantaisie qui était charmante. Et toutes ses conceptions s'accompagnaient d'une envolée qui n'était pas dénuée de poésie.

Il avait appelé sa mère à côté de lui. La place de cette admirable femme s'indiquait dans le gouvernement intime de la maison; l'ancienne patronne et la jeune se reposaient sur elle des choses de l'intérieur, qui les auraient détournées du comptoir et de la caisse, car elles tenaient, dans la boutique transformée, un rôle actif et n'en rougissaient pas.

La pauvre Manon Giroux avait bien mérité la quiétude du repos familial après tant d'épreuves et, de devoir ce bonheur à l'affection de son fils, c'était pour lui rendre ce bonheur plus cher encore. Tirant l'aiguille, elle assistait, dans son coin, attentive et muette, au conciliabule. Parfois Benoît l'interpellait en souriant :

« Voyons, maman, ton avis? Toi qui as été dans les affaires, toi qui tenais boutique au Pont-Neuf, à l'enseigne *O-p'ti-cien !*

— Taquin! qui se moque de sa vieille mère, répondait-elle. Tu ris! C'est peut-être là où tu as pris l'intelligence de ce que tu sais. Personne n'en remontrait à ton père pour son commerce. »

Benoît, sur le ton frivole et léger, abordait des projets qui révolutionnaient la partie. Il avait été des premiers, sinon le premier, à adopter au *Petit Jardinier* cette formule qui combinait la double séduction de l'habileté et de la franchise : « le prix fixe ». Plus de marchandages, plus de tromperies, plus de surprises, plus de prix faits d'un coup d'œil d'après la mise de l'acheteuse ou l'intensité de son désir : l'étiquette est sur l'objet et le prix sur l'étiquette. C'est la loyauté même, et la loyauté est la meilleure tactique en affaires. Le « prix fixe » était pratiqué le jour même de l'ouverture du *Petit Jardinier*.

On avait mis de grandes affiches : *Tous nos articles sont marqués en chiffres connus.* Cela se redit. Ce fut d'une excellente et immédiate propagande, et peut-être la première cause du succès.

Les hardiesses de son gendre affolaient M. Barbeau. Benoît disait :

« Beau-père, je ne suis pas au bout de mon répertoire : j'ai l'idée d'un rayon de soldes pour écouler tous nos articles de fin de saison.

— Le défraîchi! C'est une idée!

— Et le neuf avec. Il y a des acheteuses que ne tente que l'occasion ou ce qu'elles croient en être une. Ce n'est pas les tromper que de flatter cette petite manie; ça ne fait de mal à personne et ça arrange tout le monde.

« Qu'est-ce que tu en penses, toi qui es fine? continuait-il en s'adressant à sa femme.

— Es-tu un observateur assez malin ? Tu me fais découvrir en moi-même des sentiments que j'avais et que je ne soupçonnais pas.

— Tu me flattes... Que veut le client ? Le sait-il toujours lui-même ? Il faut le deviner d'un coup d'œil aimable et scrutateur, et l'amener à l'article propre à fixer son choix. C'est presque une science. Il y a de ces formules dont l'effet est magique, qui se gravent dans la mémoire, qui se répètent machinalement, et contribuent, par leur propagande, à achalander une maison. Le commerce, ma chère femme, si le mot n'était si prétentieux, je dirais que c'est une branche de la psychologie...

La maison Barbeau et Cie prenait un essor grandissant; le chiffre d'affaires croissait de mois en mois; les initiatives de Benoît y étaient pour beaucoup. Le successeur du Dumollet suivait son gendre presque aveuglément. Pourtant, un soir, Benoît, par une nouvelle proposition, déchaîna un orage.

« Qu'est-ce que vous diriez, demanda-t-il tout à trac, si on déclarait que toute emplette regrettée est remboursée ?



Pour le coup, M. Barbeau chancela sur sa base et faillit s'écrouler sur sa chaise.

« Vous passez les bornes, Benoît. Vos succès vous grisent; c'est de la pure folie : vendre et reprendre l'article vendu en rendant l'argent! Vous ne savez pas combien, en ce qui concerne surtout les nouveautés, les femmes en mal d'achats sont versatiles. Je ne m'en plains pas, loin de là, je le constate. Chez nous, dans nos rayons, tout les tente; elles veulent tout et, même si elles n'ont besoin de rien, elles ont envie de tout. Le paquet n'est pas plus tôt ficelé, elles ne sont pas plus tôt rentrées chez elles, qu'elles regrettent d'avoir succombé à la tentation. Si vous en rendez le prix, l'article qui a cessé de plaire fera, à votre détriment, la navette de leur salon à vos comptoirs, et vous aurez encouragé, Monsieur, l'indécision et le désordre. C'est moi qui vous le dis. »

Quand M. Barbeau disait « c'est moi qui vous le dis », les paroles, dans sa bouche, avaient une intonation solennelle qui en soulignait l'importante gravité.

« Cher beau-père, qui a induit en tentation ces pauvres petites femmes? C'est vous, c'est moi, ce sont nos expositions flatteuses, c'est la séduction de nos étalages. Le serpent dans l'arbre qui montrait le fruit défendu à Ève ne la raillait point quant elle l'avait cueilli. Vous qui jouez les tentateurs, à votre tour, respectez qui tombe en tentation. Qu'en dis-tu? demandait-il, tourné vers sa femme.

— C'est juste et charitable; mais, tout de même, tu vas un peu loin en rendant l'argent; que de complications dans les écritures!

— Oh! si ce n'est que ça, il y a des comptables. Je ne me fais pas meilleur que je le suis; ce n'est pas la vertu qui me fait agir : c'est l'intérêt. Quand l'intérêt se trouve d'accord avec la morale, c'est une bonne fortune, saisissons-la. L'acheteuse ne sera plus retenue par la crainte d'un regret stérile, et nous faciliterons son acte de repentir.

— Où sera votre bénéfice, mon gendre?

— Dans le nombre plus grand des acheteuses, car toutes ne prendront pas la peine de rendre, n'en eussent-elles plus besoin, ce qu'elles avaient eu la fantaisie d'acheter. Et c'est alors autant de vendu, beau-père. »

M. Barbeau, étourdi, effaré par les théories si éloignées des leçons qu'il avait tirées de sa propre expérience, finissait, non par se laisser convaincre, mais par céder.

« Je vous donne rendez-vous au bilan, Benoît! »

Et Benoît répondait :

« J'y serai, Monsieur Barbeau. »

Et, le lendemain, on voyait affiché, au beau milieu de la façade, et en lettres hautes d'un pied :

Toute emplette regrettée est remboursée.

Un an après, le bilan arrêté accusait un tel bénéfice, qu'on décidait d'agrandir la maison et de prendre tout l'entresol.

Robert Macaire n'assistait pas, impassible, aux réussites de tous ces magasins de Paris qui avaient rompu avec la loyauté craintive du passé, et qui menaient grand train, sur la voie publique, avec leurs étalages aveuglants et leurs prospectus prometteurs.

Il affectait de dire que c'était son genre à lui et qu'il faisait école. Il disait une sottise. Il confondait, une fois de plus, l'activité créatrice qui

se fraye des sentiers à travers les routines, avec le charlatanisme, qui ne fonde rien de stable sur le mensonge et la déloyauté.

A ses diverses entreprises, il décida de joindre quelques créations de magasins dans la note du jour. Il ouvrit le sien rue de Buci, sur la rive gauche. Il prit pour enseigne : *A la Tente de l'Émir*, parce que l'expédition d'Algérie et l'émir Abd-el-Kader, notre adversaire, occupaient l'opinion. Il aurait pu installer Bertrand à la gérance, mais il en avait besoin pour ses poules aux œufs d'or. Bertrand lui avait déniché un honnête homme, si heureux de son emploi, qu'il versa un gros caution-



nement. C'était autant de tombé dans ce gouffre qu'était la poche de Robert Macaire, où tout descendait et d'où il ne remontait rien. La boutique fut transformée en magasin et devint un entrepôt de marchandises livrées au gérant, à qui il ne manquait que de l'argent pour régler les factures qui s'accumulaient. La *Tente de l'Émir* inonda le quartier de ses prospectus :

On lisait :

« Le nouveau propriétaire de cet établissement, jaloux de mériter votre confiance, n'aura jamais recours aux indignes moyens que le charlatanisme ne rougit pas de faire entrer jusque dans les matières les plus respectables. Il a donc l'honneur de prévenir les dames qu'ayant traité avec les dépôts des principales villes de France, il aura à offrir un choix considérable d'articles du meilleur goût et d'un prix défiant toute concurrence. »

Les clientes, séduites, accouraient, et comme la maison n'avait pas payé les marchandises qu'elle vendait, elle pouvait les vendre à perte — pour ceux qui les avaient fournies. Les créanciers impayés montrèrent les dents. L'infortuné gérant, dont Robert Macaire s'était approprié la recette par l'entremise d'un homme de paille découvert également par Bertrand, se lamentait sur son cautionnement.

L'homme de paille, moyennant une somme prévue, avait pris la responsabilité de la déconfiture, et cet écriteau, flottant parmi les aunes de tissus déployées, s'étalait bientôt sur la façade :

Enfin, nous avons fait faillite !

L'écriteau cynique était de l'idée et du style de Robert Macaire. Il en était très content.

« Pour de la nouveauté, disait-il, c'en est. On n'avait pas encore vu ça : une faillite dont on se vante. On croira qu'on a tout pour rien; ça amènera du monde. »

Si ce fut un bluff pendant quelques jours, ce fut et tout de suite après une réalité. Sous la faillite, la *Tente de l'Émir* s'effondra. Robert Macaire, dissimulé derrière son complice, l'homme de paille, n'en avait eu que les profits ; l'honnête gérant, floué dans cette aventure, et qui avait découvert le rôle de l'aigrefin légalement à l'abri des poursuites, le guetta dans l'escalier de sa maison et lui administra une raclée copieuse.

« Puisque le Code pénal est trop court pour t'atteindre, voilà une rallonge (il lui détachait un coup de poing). — En voilà deux (il lui détachait un coup de pied) ! »

M. Gogo survint à cet instant, avec Bertrand. Il demeura interdit à la vue de cette scène, puis cria : « Au secours ! A l'assassin ! » appela la garde. Robert Macaire lui ferma la bouche. Il y avait des jours, comme ça, où il n'aimait pas le bruit. Il dit simplement, en désignant à Bertrand le gérant courageux :

« Conduisez Monsieur à la caisse ! »

Et la caisse apaisa ce créancier, mouton enragé, dont il fallait, à tout prix, éviter la morsure.

XL

LES TROIS DOMINOS MYSTÉRIEUX DU BAL DE L'OPÉRA

La poule aux œufs d'or n'a pas encore cessé de pondre. La ruse de Robert Macaire a su en prolonger le miracle. Elle dure grâce à la roublardise qu'il a eue de répartir entre les actionnaires un peu de l'argent qui lui vient de leurs propres actions, c'est-à-dire qu'il reçoit d'un côté à pleines mains, et qu'il distribue, de l'autre, parcimonieusement, une part de ce qu'il a reçu. Il entretient ainsi la confiance de M. Gogo et de ses pareils dans la solidité d'une combinaison qui est une colossale piperie. Un actionnaire se plaint-il? On lui dit :

« Que voulez-vous! Votre poule n'a pas pondu d'or ces temps-ci, mais le jour où elle en pondra, ce sera la belle affaire. »





Si l'actionnaire crie trop fort, on le calme en lui disant :

« Votre poule a été admirable. Nous avons partagé entre ses actionnaires l'or de ses œufs, et votre part est intéressante : c'est du dix pour cent. »

Le prétendu gain de l'un, connu de l'autre, rassure la masse et décide de nouvelles dupes. Chacun se dit : il n'y a qu'à attendre, mon tour viendra, ma poule pondra, puisqu'un fait est maintenant certain, les poules aux œufs d'or existent et pondent. On est stupéfait que des supercheries aussi grossières puissent durer aussi longtemps. C'est qu'on ne mesure pas l'étendue de la crédulité humaine dans le domaine de l'intérêt et du jeu. La force de Robert Macaire était de la savoir insondable et de tout oser avec une assurance que rien ne démontait. Un jour, cependant, les yeux se dessillent et l'on se demande, un peu honteux, comment on a pu être croyant à ce point-là ; mais l'on ne se vante pas de son humiliante déconvenue : c'est pourquoi il y a tant de victimes et si peu de plaignants pour mettre en mouvement la justice.

Comme disait un client de Robert Macaire, déconfit, à Bertrand :

« Je bois ma honte et j'avale ma perte. »

Et Bertrand lui répondait :

« Mon pauvre Monsieur, mais on ne doit pas beaucoup engraisser à ce régime-là! »

A l'affaire des poules, Robert Macaire en avait ajouté quelques autres, moins productives, mais ingénieuses, — il avait même fondé une assurance contre le vol. — Elles avaient drainé des sommes appréciables; mais il avait renoncé, depuis sa dernière expérience, à se faire commerçant. D'abord, cela avait fini par une terrible volée dont ses côtes se ressentirent longtemps; puis, on ne monte pas une boutique qui doit être achalandée, serait-on décidé à user des pratiques les plus fallacieuses et les plus déshonnêtes, sans un gros effort authentique et réel.

Que fut la *Tente de l'Émir?* Un piège. Les négociants trompés y déposèrent des marchandises qui furent vendues sans avoir été payées à la livraison; ce piège, que son auteur avait risqué de voir transformé en cellule, avait exigé tant de préparation, que la même intelligence apportée à une entreprise régulière et normale eût risqué de donner, en bénéfices licites et loyaux, bien davantage. Travailler pour faire faillite, quelle singulière ambition, dût-on même échapper aux conséquences judiciaires de cet exploit en détournant sur des complices ou des dupes les foudres légales!

En attendant, enrichi des dépouilles qu'il avait ramassées, Robert Macaire avait de l'argent. Toutes ces actions souscrites, tous ces dépôts imprudents entre ses mains lui permettaient de disposer de capitaux qu'il ne pouvait pas laisser improductifs. Lui aussi, comme un simple Gogo, songeait à leur placement fructueux; mais qui a trompé pourrait l'être, et ce serait, peut-être, un jour, la revanche de ses victimes.

Ce qui aide à sa réussite et enfle son succès, c'est qu'il s'est fait la figure d'un homme qui réussit. Il porte beau! Il s'affiche, engoncé dans sa triple cravate, le chapeau sur l'oreille, bien pris à la taille dans sa redingote de dandy; une pesante chaîne de montre, ostensible, festonne de son or massif son gilet; les feux d'un énorme solitaire à l'une de ses bagues inondent ses doigts. Il est de toutes les réunions parisiennes; il suit régulièrement les courses, depuis peu introduites en France. Il parle cheval comme un Anglais, puisque le grand chic est le chic anglais, et il ne manque pas, dans la saison, les bals de l'Opéra.

Il n'y allait pas grossièrement déguisé, pour se mêler aux mercenaires du plaisir, à la bacchanale du galop final, haletante, échevelée, épuisée, criant grâce et criant « encore », bondissant avec des éclats de voix furieux et des contorsions d'épileptiques, conduite par un archet satanique, dans la lumière prodiguée des lustres et devant les loges en toilettes de grand gala où des mains finement gantées applaudissent, gagnées par la frénésie et le délire de ces démons déchaînés.

Robert Macaire restait dans sa loge, il ne s'aventurait qu'au foyer, au milieu de l'océan des dominos de satin et de dentelles et des habits noirs. La salle lui rappelait pourtant l'entrée qu'il fit à Paris, un lendemain aviné de mardi gras, dans une descente de la Courtille, plus sordide d'âme encore que de guenilles, pittoresque et truculent, fuyant sa personnalité première, masqué, masqué pour toujours, lui qui serait, sous le nom de Robert Macaire, l'éternel déguisé.

C'était dans une nuit pareille à celle-ci. Avait-il tenu les promesses qu'il s'était faites, en son orgueil satanique, d'être l'escroc qui étonnerait Paris par l'audace de ses réussites? Jusqu'à quel point ne peut-il pas se vanter de n'avoir pas perdu sa gageure? Il a glissé entre les mains des gendarmes; il a passé, vingt fois, à travers les mailles du filet pénal. Il a dupé, floué, trompé, et sa réputation est faite. Et il a un nom. Il est méprisé, mais attirant; amusant, mais redouté. Il est suivi des yeux, comme l'acrobate, dans ses exercices téméraires de voltige financière, type du bandit d'affaires devenu un objet de scandale et de

polémique qu'exploite l'esprit de fronde, indéfinissable Protée qu'on ne sait où situer, entre le théâtre Guignol et la *Légende des Siècles*.

Cependant, cette nuit, où des centaines de ses victimes l'entourent, il erre, seul, dans la cohue, et s'ennuie. Il regrette de n'être pas, sous un faux nez, vêtu d'une défroque ahurissante, perdu dans le troupeau des masques, bonimenteur, tapageur, arrogant, effronté, grimpé sur quelque tremplin et, de sa voix et de son geste de charlatan, conduisant le bal.

Il déambule en remuant ses pensées. Un domino jaune s'est approché de lui.

« Robert, tu t'ennuies ? »

Robert ! Son nom ? C'est une femme qui l'interpelle, dont il voit briller les yeux au fond du masque de satin, et dont le sourire découvre des dents blanches ; elles émaillent de leur éclat une bouche fine et railleuse.

Le son de cette voix lui est inconnu.

« Robert, as-tu des nouvelles de la petite danseuse de M^me^ Saqui ? »

La danseuse ! Et dans cette expression, c'est son mariage, son lâche abandon, c'est tout l'inconnu de sa vie évoqué. Il tressaille. Qui est cette femme et comment possède-t-elle son secret ? Serait-ce ?... Oh ! comme il voudrait découvrir ce visage ! Il cherche à saisir la main du domino ; la petite main se retire, et le domino, dans la foule, prestement disparaît...

Il n'est plus d'esprit à la fête, à la ruée en folie sous l'archet de Musard. Il est tout au souvenir que ce domino impénétrable vient de raviver... Si c'était elle, sa femme, qui l'intriguerait ce soir !... Le reproche qu'il avait, jusqu'à ce jour, étouffé, le reproche de son abominable trahison, le jette dans un désarroi qui met son scepticisme en défaut.

Il s'est assis sur une banquette, le menton dans la main, réfléchissant à l'obscurité de cette étrange aventure.

« Robert, tu es troublé ? »

C'est un autre domino, rose celui-là, et une autre voix.

Il supplie :

« Qui êtes-vous ?

— Une femme qui sait ce que tu ne sais pas et qui sait qui tu es. Dis, te la rappelles-tu, la roulotte, le champ d'épinards, la pauvre fille qui avait cru en tes serments ? »

Robert Macaire a de furieuses envies de porter la main sur le masque, de l'arracher par la violence. Il menace, il mendie, il implore,



C'est à un sphinx qu'il parle; alors il revient à sa manière habituelle, il bluffe.

« Beau masque, tu te trompes, ou tu veux me tromper. Tu m'amuses, continue. Quelle providence! J'étais déguisé en « un qui s'embête à mort », tu viens, tu es drôle, tu as des histoires de l'autre monde à nous conter... Oh! que tu dois être spirituelle! As-tu faim? Veux-tu souper?

— Et ton fils, a-t-il soupé? » demande le domino.

Son fils! Ce mot glace sa raillerie. Il crispe les poings. D'où vient cette étrange messagère? qu'est-ce que cette voix qui remonte, par la bouche de cette femme, des profondeurs mystérieuses de son passé? Mais le second domino, comme l'autre, s'est éclipsé.

Robert Macaire a décidé de quitter le bal, hanté vraiment par trop de ces masques qui s'y sont glissés comme autant de fantômes. Il gagne la sortie. En le remous des déguisés qui se poursuivent en se lutinant dans les couloirs, il se trouve pris, et un domino noir, au souffle chaud, lui caresse la nuque. Il entend contre son oreille :

« Tu pars, Robert? Te trouves-tu donc assez instruit? Vraiment, tu n'es pas curieux. »

Il a repris son aplomb.

« Beau masque, petite folle, vous jouez une comédie qui est sans doute fort plaisante, mais dont les effets sont moins variés que les couleurs de vos satins. Toi, tu es toute noire : c'est lugubre!

— C'est que je porte le deuil de la morte. »

Et le domino noir s'efface dans la cohue.

Robert Macaire essaye de secouer avec désinvolture le poids de cette intrigue qui pèse sur ses épaules comme une chape de plomb. D'où viennent-elles, ces messagères énigmatiques, comment l'ont-elles reconnu ? Qui sont-elles? Qu'est-ce que ce complot ourdi dans les profondeurs les plus ténébreuses de sa vie et qui l'entoure de spectres ressuscités ?

Un certain baron de Womspire passe à ce moment, qui lui fait un signe d'intelligence accompagné d'un clignement d'yeux :

« On vous entoure, très cher ; cette nuit, tous les dominos sont après vous.

— Des enfantillages, des sottises, répond Robert Macaire en pirouettant! Que ces bals sont stupides ! Venez-vous au cercle, baron, pour attendre le lever du jour? »

LE FLOUEUR FLOUÉ

XLI

LA PARTIE DE CARTES



La rencontre du baron de Womspire fut une diversion pour Robert Macaire, agité de sentiments singuliers, par les révélations énigmatiques des trois inconnues masquées. Il s'était vu avec le baron, au Petit Cercle, un cercle parisien qui n'avait pas l'indiscrétion de fouiller trop curieusement dans le passé de ses membres. « Nos actes nous suivent, » a dit un grand romancier ; voyez-vous Robert Macaire suivi de ses actes, prétendant pénétrer dans une société où, avant de montrer pattes pleines, il fallait montrer pattes blanches ?

Le Petit Cercle formait une réunion très mélangée. On y coudoyait de ces individus dont on disait, un jour, qu'il y avait quelque chose d'effrayant à penser qu'ils étaient des milliers ainsi à Paris qui se levaient le matin sans savoir où ils dîneraient le soir. Ce à quoi quelqu'un répondait : « Il y a plus effrayant, c'est de se dire qu'ils dînent. »

Dans le monde où il s'était introduit, il était prudent d'observer son voisin, qui en faisait d'ailleurs autant, et de ne pas se lier trop vite pour ne pas risquer de perdre, par l'habitude de se voir, la prudence de se garder.

Le baron de Womspire se vantait de ses origines aristocratiques, de ses princières relations, de ses biens en forêts et en mines, qu'il avait en Silésie et en Poméranie.

Robert ne voulait pas demeurer en reste et, dans la chaleur commu-

nicative des confidences, il citait des traits de ses lointains aïeux qui ne ressemblaient pas le moins du monde à des fabricants de lunettes. A l'entendre, il avait fait et refait dix fois sa fortune, et son audace en affaires était assise sur les ressources illimitées dont, en toute occasion, il disposait.

L'étrange, c'est qu'ils se trompaient réciproquement, et réciproquement finissaient pas croire à leurs mensonges. Robert Macaire était persuadé qu'il éblouissait le baron de Womspire, et celui-ci était convaincu qu'il avait affaire à un financier de noble extraction et sérieusement nanti. Et chacun, à part, disait de l'autre, avec l'arrière-pensée qu'on devine : « Il est bon à fréquenter. »

Cette nuit-là, ils s'étaient attablés ensemble dans la salle des jeux et ils jouaient entre eux. Robert Macaire n'était pas fâché de se rendre compte s'il n'était pas trop rouillé, car il avait, jadis, une chance d'autant plus insolente que si elle lui manquait de fidélité, il la corrigeait énergiquement. Il n'avait pas appris pour rien la prestidigitation. On apporte des cartes et la partie s'engage. Les enjeux sont gros : « A qui fera? — A moi. — Coupez. — Le roi. »

Robert Macaire demande des cartes et le baron qui a atout, atout et atout, refuse.

C'est à Macaire à donner. Il a le roi, et ses atouts défilent avec un tel entrain, quand il tient les cartes, que le baron grommelle à part : « Si je ne le savais au-dessus de ça, je dirais qu'il a filé la carte; » et lui même, qui a filé la sienne, annonce : « Le roi. »

« Ah çà! se demande Robert Macaire de son côté, est-ce que le baron...? »

Le baron a joué trois atouts. Il a gagné. Robert Macaire demande sa revanche et, comme c'est à lui de donner, il donne.

« C'est singulier, pense le baron, quand c'est à lui de donner, je n'ai pas un atout. Si c'est du bonheur, il peut se vanter d'en avoir. »

Et lui-même, qui donne, abat naturellement le roi. Robert Macaire n'a plus de doutes, le baron le filoute. Le baron n'a plus de doutes, il est filouté par Robert Macaire.

Au dernier coup, Robert Macaire, qui n'a pas encore donné les cartes, distraitement annonce : « Le roi! »

« Déjà! » s'écrie le baron.

Robert Macaire, en montrant le roi, lui dit souriant :

« Je le sentais venir, c'est l'intuition. Atout, atout, atout : gagné!

— Nous sommes quittes, déclare le baron qui ramasse les enjeux.
— Baron, vous ramassez mon enjeu avec le vôtre.
— C'est une distraction; au jeu, j'en ai quelquefois.
— Je ne dirai pas que c'est regrettable.
— Sans doute; puisqu'on joue, c'est pour la distraction. »

La partie avait été la pierre de touche. Tout en perdant une illusion l'un sur l'autre, ils s'estimaient plus encore rapprochés.

« Mon homme, pensait le baron, me fait l'effet d'un fripon.

— Le baron serait un coquin, pensait Robert Macaire, que je ne serais pas du tout surpris. »

Ce n'était pas une raison de se fuir, si c'en était une de se méfier. Depuis cette nuit-là ils ne se quittèrent plus, au point que Bertrand en devint jaloux :

« On ne sait pas de quel pays ça sort, disait-il de Womspire, et ça se donne du baron gros comme le bras. Moi, je suis marquis, le marquis Bertrand de la Bertrandière. »

Robert Macaire s'esclaffa :

« Et qui t'a fait marquis, Bertrand?

— Celui qui a fait Womspire baron, mon maître. »



XLII

L'HÉRITAGE D'AMÉRIQUE

C'est par le baron de Womspire que Robert Macaire fut présenté chez les Ducrac. Très riches, disait-on, ils habitaient un superbe hôtel dans le faubourg du Roule. On y menait la grande vie; on recevait beaucoup, et du monde fort bien; on y voyait des gens en place, de hauts fonctionnaires, des notabilités bien parisiennes. Les Ducrac avaient eu des débuts modestes. Leur histoire ressemblait à un conte de fée qui eût été écrit par un homme de loi. Écoutez plutôt.

Il était une fois un personnage étranger du nom de Lawson. Ce dernier était mort en Amérique, laissant dix millions. On n'avait jamais dit ni décidé où il était mort, où il avait vécu, où il habitait, s'il avait une terre, un château, une chaumière. Il avait institué comme héritiers les époux Ducrac, qui avaient été en possession de cet héritage. Nul n'avait jamais demandé ou dit quel tribunal avait fait cet envoi en possession. Il y avait un testament, nul ne l'avait vu ni demandé à le voir. Il existait des frères Lawson qui étaient, disait-on, au-dessus de dix millions et qui attaquaient quand même le testament. Pour ces raisons les dix millions étaient enfermés dans le coffre-fort des Ducrac qui en seraient les gardiens séquestres, jusqu'au jour où la justice aurait prononcé et dit à qui ces dix millions, en définitive, appartenaient. Ce qui donnait lieu à des actes de procédure qui n'en finissaient plus. C'étaient ces procès qui affermissaient la conviction en l'héritage, et cette conviction était d'autant plus forte que l'héritage était considérable.

Sous prétexte que le procès leur coûtait à soutenir beaucoup d'argent, les Ducrac en empruntaient beaucoup, et comme ils empruntaient à des taux exorbitants, les prêteurs ne se vantaient pas d'être leurs prêteurs. Les prêteurs ne doutaient pas, d'ailleurs, de l'existence des mystérieux Lawson. Ceux-ci paraissaient de temps en temps chez des gens de loi



pour donner les procurations nécessaires, fantômes en chair et en os, mais on ne savait d'où venus.

Quand les Ducrac avaient un gros prêteur à décider, ils le conduisaient chez eux, à un coffre-fort qu'on ouvrait devant eux, comme en cachette. Le coffre-fort était rempli de titres. On disait à la dupe : « Comptez vous-même ; ce sont les revenus d'un trimestre de rentes ! »

Womspire présenta Robert Macaire aux héritiers aux dix millions. Comme il ne savait où mettre son argent, pour lui faire rapporter gros et le dissimuler, Robert Macaire estima cette cachette de tout repos. Il ramassa tout ce que les poules aux œufs d'or lui avaient donné d'écus. Il porta le magot aux Ducrac. Womspire se frotta les mains, car il touchait, là-dessus, la belle commission.

Robert Macaire s'applaudissait de son opération ; rien ne l'avait averti qu'il venait de trouver son maître. Avec l'argent qu'ils recevaient de tous ceux qui prêtaient sur la délivrance du legs colossal, pour faire une bonne affaire, les Ducrac vivaient. Ils vivaient en châtelains magnifiques et tout passait en ces soirées, ces bals, ces festins où ils attiraient leurs prêteurs, et éblouissaient les autres.

Puis ce fut la catastrophe. Un de leurs gros prêteurs mourut, qui avait engagé les fonds d'une société. Ce fut ainsi que le pot aux roses fut découvert.

Une plainte s'ensuivit, puis un procès, et ce colossal échafaudage de mensonges, soutenant un héritage fictif, chancela. « L'argent est dans le coffre-fort, continuaient à dire les Ducrac ; nous avons la clef, mais nous n'avons pas le droit de l'ouvrir. »

Pour l'ouvrir il ne fallait pas que l'intervention d'un serrurier, mais

aussi d'un magistrat, et la complexité des procédures dilatoires rendaient difficiles sa nomination.

Womspire affectait une confiance inébranlable.

« Auraient-ils pour eux, disait-il à Robert Macaire, des gens comme nous, les Ducrac, s'ils n'étaitent pas d'une droiture éprouvée? »

Robert Macaire, là-dessus, savait à quoi s'en tenir. La seule pensée qui l'apaisât, c'est qu'il se disait :

« Pour réussir une pareille filouterie, il faudrait être plus fort que moi. »

Et il ne croyait personne capable, non seulement de l'égaler, mais de le surpasser.

L'ouverture du coffre-fort fut cependant acceptée par ceux qui avaient usé de tant de ruse pour la différer constamment en affectant de la demander sans cesse.

Bertrand, toujours jaloux, qui n'aimait pas Womspire et le tenait pour le mauvais génie de son patron, paria dix sous contre dix millions qu'on ne trouverait pas un bouton de culotte.

Si le coffre-fort devait être vide, les Ducrac seraient sur-le-champ mis en prison ; s'ils se prêtaient à son ouverture, c'était donc qu'il était bourré.

La veille du jour fixé pour cette opération, à l'heure du repas, comme d'habitude les Ducrac se mirent à table affectant l'appétit d'une conscience pure. Au moment où le domestique entrait servir la crème, une femme de charge vint dire :

« Il y a le feu dans la cheminée de Mademoiselle. »

La maîtresse de maison dit :

« Inutile d'appeler les pompiers, montons voir là-haut. »

Quand le domestique revint, quelques minutes après, les maîtres avaient profité du désarroi. Ils avaient disparu. La crème attendait toujours.

Robert Macaire aussi attendait, qui était dans l'antichambre. Ce départ avait tout l'air d'une fuite, et il sortit l'oreille basse. Il espérait encore pourtant en l'événement du lendemain.

Le lendemain, le coffre-fort était ouvert et l'on n'y trouvait rien, absolument rien, qu'un petit lapin qui jouait du tambour.

Robert Macaire s'écroula. Le dupeur avait été dupé, le voleur volé ; la fortune qu'il avait si mal acquise s'était volatilisée dans une escroquerie géniale qui était la fable du jour. Il avait trouvé plus fort que lui.

Il s'en prit à Womspire, qui n'avait rien perdu dans l'aventure et qui avait touché la forte prime pour avoir amené, avec Robert Macaire, une grosse victime aux héritiers de l'héritage fantôme. Mais Robert Macaire se garda bien de gémir tout haut.

« Tu entends, Bertrand, pas un mot de ce qui m'arrive. J'ai besoin qu'on dise : Robert Macaire est riche, car Robert Macaire est malin. Moi, le grand, l'illustre Robert Macaire, j'ai été roulé comme un gosse de six mois par des gens tels que ces Ducrac. Ce serait la dégringolade. On rirait de ma naïveté, et Robert Macaire naïf, ce serait Robert Macaire perdu. Je suis celui qui trompe, c'est ma gloire! Quelle déchéance si je suis celui qui est trompé! Il m'a ruiné, le coquin, il me reste du moins mon crédit d'homme qui sait refaire les autres, et avec ce crédit-là, je referai, moi, mon magot crevé. »

Ce n'était pas vrai. Ce crédit-là, il l'avait perdu. L'affaire de l'héritage d'Amérique avait trop fait de tapage pour que Robert Macaire pût dissimuler sa défaite. Des petites feuilles, qui ramassent les cancans financiers dans une très mauvaise intention, parlaient avec une inquiétante insistance.

On lisait dans le *Grelot agité* :

« Il n'est bruit à la Bourse que de l'aventure qui arrive au fameux Robert Macaire. Il est l'un des créanciers les plus atteints dans la comique et colossale aventure des Ducrac. On dit qu'il a mis dans le même panier tous ses œufs, — les œufs des poules aux œufs d'or, bien entendu. »

Le baron Womspire lui fit lire le filet perfide, en l'examinant du coin de l'œil.

« Ceci, cher ami, frise le chantage. Si vous ne faites pas taire ces roquets qui sont à vos chausses, on va jeter dans une telle panique vos actionnaires qu'ils vont tous demander à la fois le retrait de leurs fonds. Il vous reste bien quelque argent? Donnez-moi la somme nécessaire, et je vous débarrasserai d'eux en leur jetant un os à ronger.

— Un os à moelle, rectifia Robert Macaire, et la moelle sera pour vous.

— Oh! oh! siffla entre ses dents le baron de Womspire, s'il vous plaît d'être sourd, il y a peut-être des gens à qui il ne plaît pas d'être muets. »

C'était une menace directe. Le lendemain, dans la petite feuille satirique, on lisait :



« Robert Macaire va épouser, dit-on, Mlle Gogo. Le père de la jeune enfant a dit au prince du boniment financier : « C'était chez les Gogo « qu'était votre place ; dans mes bras, mon gendre ! »

Ces piqûres de guêpes mettaient Robert Macaire hors de lui. Il en soupçonnait l'origine ; c'était Womspire qui 'en était le dard. Womspire voulait de l'argent. Robert Macaire céda. Il lui donna de ce qui lui restait une part pour acheter son silence. Après quoi, il se ressaisit, révolté :

« Est-ce que je vais glisser jusqu'au fond, moi, Robert Macaire ? Est-ce que je vais devenir la proie des escrocs et des maîtres-chanteurs ? La foule va me rire au nez. Allons, Robert Macaire, un coup de jarret, et rebondis.

— Patron, venait dire Bertrand, qui balbutiait d'émotion, ça monte, les retraits de fonds. Y en a, y en a ! C'est une inondation, un déluge.

— Bon, je réunis les actionnaires.

— Ils vont vous demander de l'argent.

— Non, imbécile, ils vont m'en donner. »

Robert Macaire s'était dressé ; il frappait de son poing la table, les yeux sortis de l'orbite, apoplectique, effrayant.

XLIII

ROBERT MACAIRE ROUSSI ET FLAMBÉ

Comment Robert Macaire s'y prendrait-il pour soutirer de l'argent à des gens qui ne viendraient à la réunion des actionnaires que parce qu'ils étaient furieux, inquiets d'en avoir donné ? L'opération paraissait difficile, mais les difficultés exaltaient sa malice inventive. Et voici ce qu'il avait inventé.

Il serait à l'assemblée générale sans y être ; il serait présent, mais invisible ; et son absence aurait un tel motif que les actionnaires sortiraient de là un peu plus dupés et encore plus contents. Il expliqua la combinaison à Bertrand.

« Suis-moi bien. Je suis en voyage. Quand les actionnaires seront réunis, sous la présidence de M. Gogo, on leur fera savoir que je ne suis pas là. Étonnement des assistants, peut-être colère ; ne t'en inquiète pas. Tu leur dis que je suis allé visiter mes châteaux, — mes châteaux en Espagne, — et aussi y traiter une affaire admirable d'un rapport fantastique, une mine de mines en Andalousie : l'affaire est réservée aux seuls actionnaires des poules aux œufs d'or. C'est une vraie gâterie. Sont-ils privilégiés! Je devais exposer l'affaire à la réunion, mais comme je rentrais en France... Est-ce que tu me suis?

— Oui, maître, à pied, à cheval et à mulet.

— ... Je suis tombé entre les mains des brigands. C'est comme je te le dis. Il m'ont entraîné dans une caverne, sous la menace de leurs pistolets. Ils savent quel homme je vaux.

— J'en ai le frisson !

— Ils savent ce que vaut ma tête ; ils me tiennent, ils demandent, pour me rendre à mes chers actionnaires, une rançon de cinquante mille francs. Il leur faut cinquante mille francs tout de suite. Sur le chiffre de la rançon, ils ne transigent pas, c'est cinquante mille francs ou ma mort. Et ma mort, c'est la mort de toutes mes affaires. »



Bertrand tire son mouchoir et essuie une larme qui ne coule pas.

« Pleure pas, quand tu pleures tu es trop laid... Je poursuis... Que les actionnaires réalisent entre eux, sur-le-champ, cette somme. Elle leur sera remboursée en bénéfices dix fois, vingt fois, grâce à cette mine de mines dont j'ai parlé.

— Et c'est moi, demande Bertrand, qui leur ferai ce discours?

— J'y compte...

— Ils me jetteront des pommes cuites.

— Tu ne les connais pas; ils te jetteront des pièces de cent sous à l'effigie de Sa Majesté Louis-Philippe, roi des Français.

— Ça, patron, non, jamais, à mes vertus d'honnête homme j'unis la timidité des colombes. Je rougirai, je bafouillerai, je m'effondrerai.

— Je serai derrière un rideau, je te souffllerai.

— Pourquoi faire parler les autres, alors que vous réussissez si bien quand vous parlez vous-même?

— Stupide individu! Est-ce que je peux parler à Paris, puisque je suis prisonnier en Espagne? Le truc pour leur tirer de l'argent dont j'ai besoin depuis que j'ai tout perdu dans l'affaire des héritages, c'est le truc de la rançon. Ce n'est pas si mal imaginé, je suppose! Robert Macaire enlevé par les brigands, emprisonné par eux, c'est une trouvaille. On ne voit ces choses-là que dans les romans. »

Bertrand s'amusait de l'invention, mais il avouait qu'elle lui semblerait beaucoup plus drôle s'il n'avait pas à jouer dans l'affaire un rôle qui n'était pas dans ses moyens.

« Tu y seras très bien. Jette-toi à l'eau.

— Se jeter à l'eau sans savoir nager?

— Pas nager, toi? Une anguille! »

Robert Macaire, avant de disparaître pour donner à croire qu'il était absent, régla les moindres détails de la réunion. Elle se tiendrait

au siège social, à la banque *le Génie en actions*. Il y avait dans les bureaux une salle disposée autrefois pour un théâtre de société et qui n'avait pas été modifiée depuis. Un rideau, tiré dans toute la largeur de la pièce, pouvait isoler le fond de la scène et dissimuler les coulisses.

« Des coulisses, ça? Il n'y a pas de quoi se remuer, observa Bertrand.

— Tu es sot; nous n'allons pas monter un grand opéra. Le tout est de s'y tenir sans être vu; on entre par cette petite porte dérobée; fais bien attention qu'elle ne se referme pas. Il y a une petite table sur l'estrade. Gogo préside, il en est tout fier. Il a la passion de l'honorifique. Il lira le bilan consolant et mirobolant que j'ai préparé. Les poules, jolie affaire, toujours merveilleuse! Toi, tu fais l'annonce, tu expliques mon absence dramatique : brigands, caverne, Andalousie, espingole, etc. C'est de l'Ambigu des meilleurs soirs... Et tu es applaudi.

— Ou sifflé.

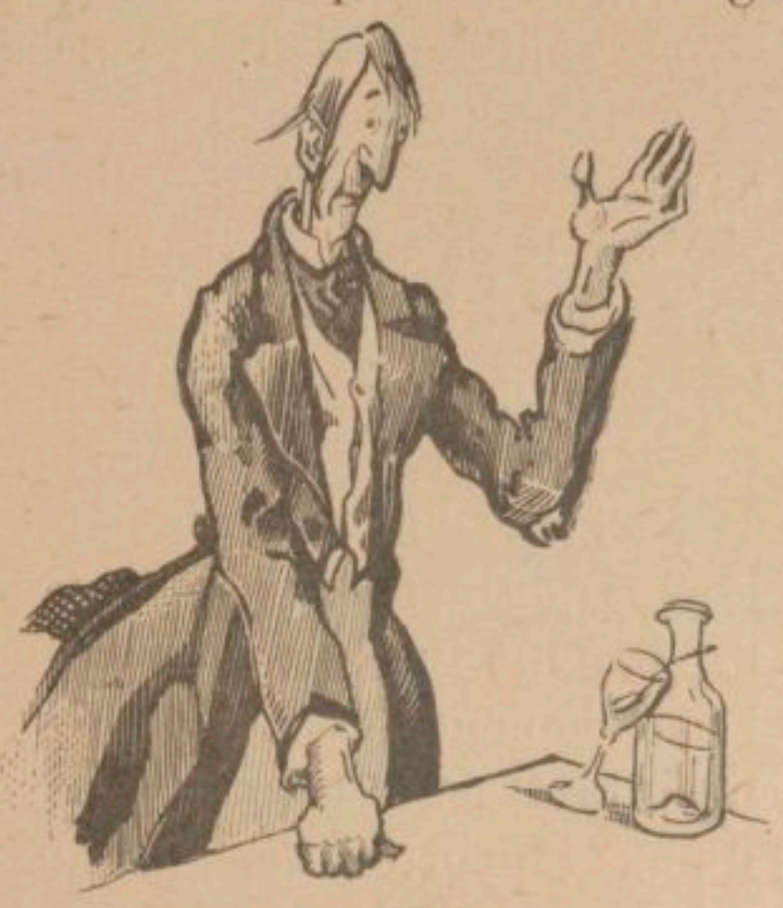
— Applaudi, j'en réponds, applaudi! »

La réunion s'ouvrit dans une atmosphère d'hostilité et de défiance. Les petites feuilles qu'avait inspirées le baron de Womspire avaient ébranlé bien des convictions. C'étaient des comptes qu'on venait se faire rendre. Les assistants, qui cherchent des yeux Robert Macaire, s'étonnent de ne pas l'apercevoir.

M. Gogo monte au bureau et déclare la séance ouverte. Il invite Bertrand à expliquer l'absence du banquier. Bertrand parle péniblement, bredouille.

Il y a des remous, de mauvais augure.

Bertrand marche comme au supplice; son nez, qui semble allongé d'un pouce, tombe sur ses lèvres minces; mais sa figure, qui n'a jamais été plus niaise, lui prête un air innocent qui prévient, sinon en faveur de son esprit, du moins en faveur de sa sincérité. Quand il se lève, on crie de tous côtés dans la salle :



« Assis! Nous voulons Robert Macaire. »

Bertrand tire de sa gorge une espèce de sanglot, ouvre ses longs bras et trace un geste de désespoir.

« Malheur des malheurs, Robert

Macaire, Messieurs et chers actionnaires, sera tué demain, il est peut-être déjà tué aujourd'hui. »

Cet exorde inattendu provoque une stupeur; un frisson d'horreur parcourt l'assistance.

« Notre adoré directeur est aux mains des bandits ; ils l'on fait prisonnier et ils mettent sa tête à prix!

— Précisez, de grâce, interrompt un actionnaire hors de lui. Nous sommes sur des charbons! »

L'émotion est à son comble.

Bertrand raconte avec des trémolos, avec des pleurs, avec des reniflements, ce qu'il a mission de dire. Le banquier est allé en Espagne voir ses châteaux et monter une affaire de mines, une mine de mines, la plus belle affaire du siècle, dont il voulait donner la primeur à ses chers actionnaires de la poule aux œufs d'or.

Mais voilà que, monté sur une mule, en Andalousie, il s'était égaré dans un sentier, où le guettaient, l'espingole aux poings, les brigands; ils l'ont emmené.

« Qu'on prévienne la police! » crie une voix.

— Si on met la police en mouvement, ce sera la mort de l'otage. Un seul moyen de le tirer de ce pas tragique, c'est de payer la rançon exigée : cinquante mille francs.

— Nous n'étions pas venus ici, interrompt un actionnaire, pour entendre des histoires de voleurs! »

L'assemblée s'indigne contre l'interrupteur, qui continue :

« Nous sommes venus savoir où sont passés nos fonds. »

M. Gogo intervient, frémissant :

« Dans un instant, Messieurs, je vais vous lire le bilan, et vous aurez toute satisfaction. Mais M. Robert Macaire est, en ce moment, une victime du devoir, du devoir qu'il a vis-à-vis de nous.

— Bravo ! bravo!

— Allons-nous l'abandonner?

— Non ! non! Vive Robert Macaire!

— Faute d'un élan plus égoïste encore que généreux, car c'est notre argent que nous sauvons en le sauvant, allons-nous le laisser à la merci des bandits qui le tiennent sous le couteau? Qu'il meure, et un grand Français manquera à la France, et un financier illustre manquera à nos intérêts. C'est à se dévouer pour ses entreprises qu'il a risqué sa vie, et il nous rapporte d'Espagne une nouvelle affaire qui promet...

— Je sais tout ce qu'on promet, interrompt le baron de Womspire en regardant bien en face Bertrand, reste à savoir si l'on tiendra.

— La canaille! grommelle Bertrand entre les dents. Ça nous promet, au moins de sa part, un petit chantage bien conditionné. »

La discussion s'est échauffée, et la nuit est venue. On allume des flambeaux à cinq bougies, qu'on place sur le bureau en invitant les souscripteurs pour la libération à s'approcher.

Derrière le rideau, Robert Macaire se frotte les mains : « Ça marche! Ah! les bons petits actionnaires, pense-t-il. Ils sont tendres comme la rosée. On les croquerait. Ils sont doux comme des agneaux : les tondre, c'est un plaisir. » Pourtant, il bouillait d'impatience de ne pouvoir opérer lui-même. Il trouvait Bertrand terne et Gogo mou. Il soufflait à travers le rideau à Bertrand : « Hardi, hardi, vas-y donc, les cinquante mille francs sont dans le sac. »

Bertrand, excité, comme mû par un ressort, se lève pour parler; mais son geste de début est si brusque qu'il renverse un des flambeaux. La flamme atteint le rideau. Un cri d'effroi monte de l'assistance. Dix, vingt mains se précipitent pour saisir l'étoffe, éteindre la flamme. En une seconde toute l'étoffe a pris feu; un trou se fait; on aperçoit dans le trou, comme encadré, Robert Macaire. Tant la catastrophe a été soudaine qu'il n'a pu trouver aucune issue pour fuir. Les domestiques accourent, noient, avec quelques seaux d'eau, les flammes inopportunes, et Robert Macaire qui en reçoit sa part, ruisselant d'un côté, roussi de l'autre, se trouve porté sur la tribune. C'est une stupeur dans l'assemblée. Lui, qu'on disait en Espagne, il était là, derrière ce rideau, caché. Ah! le fourbe! ah! la canaille!

Gogo, muet de surprise, le regarde avec des yeux agrandis par le saisissement. Jobard le touche pour s'assurer que c'est bien lui, qu'il n'est pas le jouet d'un cauchemar. La fureur croît. Quels mensonges! Quelle imposture! On crie en l'apostrophant, en le menaçant du poing.

Il est flambé! il est brûlé!

Mais Robert Macaire, son toupet à demi grillé, sa redingote fumante encore, son fond de culotte léché des flammes, s'est élancé sur la table. Il y surgit comme un démon tiré des enfers.

« Flambé! Qui a dit que j'étais flambé? Brûlé, moi? Qui soutient cette calomnie? J'arrive d'Espagne à la minute; j'entre, j'accours dans cette salle en ma hâte à vous voir et à me montrer. Je tombe sur un rideau brûlé, et voilà l'accueil que vous me faites! Prisonnier des bandits qui

connaissaient le prix de leur capture, j'ai pu, non leur échapper, mais négocier ma liberté provisoire. J'ai obtenu de venir moi-même, à Paris, constituer la rançon qui sera le prix de ma délivrance. Je dois la verser entre les mains d'un des brigands, dans un délai de trois jours, à la frontière, où il m'attend. »

Une voix interrompt :

« On ne compose pas avec des brigands! Vous êtes hors de leur atteinte, et au milieu de nous : restez-y et ne leur flanquez pas une peseta. Ce qui signifie, en bon français, pas un radis. »

Robert Macaire se drape dans sa dignité :

« Ils ont ma parole, Monsieur l'actionnaire. La parole de Robert Macaire, fût-elle donnée à des bandits, c'est de l'or de France.



— Quelle conscience! » s'écrie Gogo en extase.

L'émotion fait pleurer Jobard.

« Ces larmes, sanglote-t-il, sont le plus beau jour de ma vie. »

Ébranlé par cet incident dramatique, Robert Macaire demande à remettre à quelques jours l'exposé de la belle affaire nouvelle qui dépassera par son intérêt même les poules aux œufs d'or.

Les cris de « Vive Robert Macaire! » crépitent.

« Demain, dit-il à l'assemblée enthousiasmée, la caisse sera ouverte.

« Pour toucher? » demande un assistant.

Robert Macaire le toise, dédaigneux :

« Pour verser! Il s'agit de l'honneur d'une parole, et vous parlez de toucher!

— Est-ce qu'il y aurait ici des hommes d'argent? » raille Bertrand, suffoqué dans son désintéressement.

La réunion s'achève sur un vote d'approbation des comptes, que d'ailleurs personne n'a rendus.

Passez muscade! Robert Macaire a ramené la confiance dans l'esprit de ses victimes, et

cette confiance s'est augmentée des cinquante mille francs de la rançon. Le baron de Womspire s'est approché de lui.

« Cher ami, aussi heureux qu'habile. Vous avez une de ces chances! Le roi à tout coup!

— Vous n'avez rien à m'envier, baron, mon ami. Vous avez la même chance ; mais, moi, je joue mieux! »

XLIV

DEVANT LA JUSTICE

« L'heure viendra qui tout payera, » dit le proverbe. Malgré sa brillante défense qui témoigne en faveur de la fertilité de ses inventions, il semble bien que l'heure de payer pour Robert Macaire approche.

La notoriété qu'il a tant enviée le découvre. On n'est pas Robert Macaire impunément, en vain, jusqu'au dernier jour. Il a pu obtenir de l'incomparable crédulité de ses plus fidèles créanciers les cinquante mille francs de la rançon rocambolesque. Il les a employés, en partie, à donner à certains actionnaires de la poule aux œufs d'or de maigres dividendes fictifs, qui endorment les soupçons; mais le coup fatal est porté. La loi a l'œil sur le poulailler, comme dit Bertrand. Qu'il y ait un seul plaignant, et l'appareil de la justice se mettra en mouvement.

Une plainte : il y en a une. Elle est du baron de Womspire, Robert Macaire n'ayant pu chanter plus longtemps.

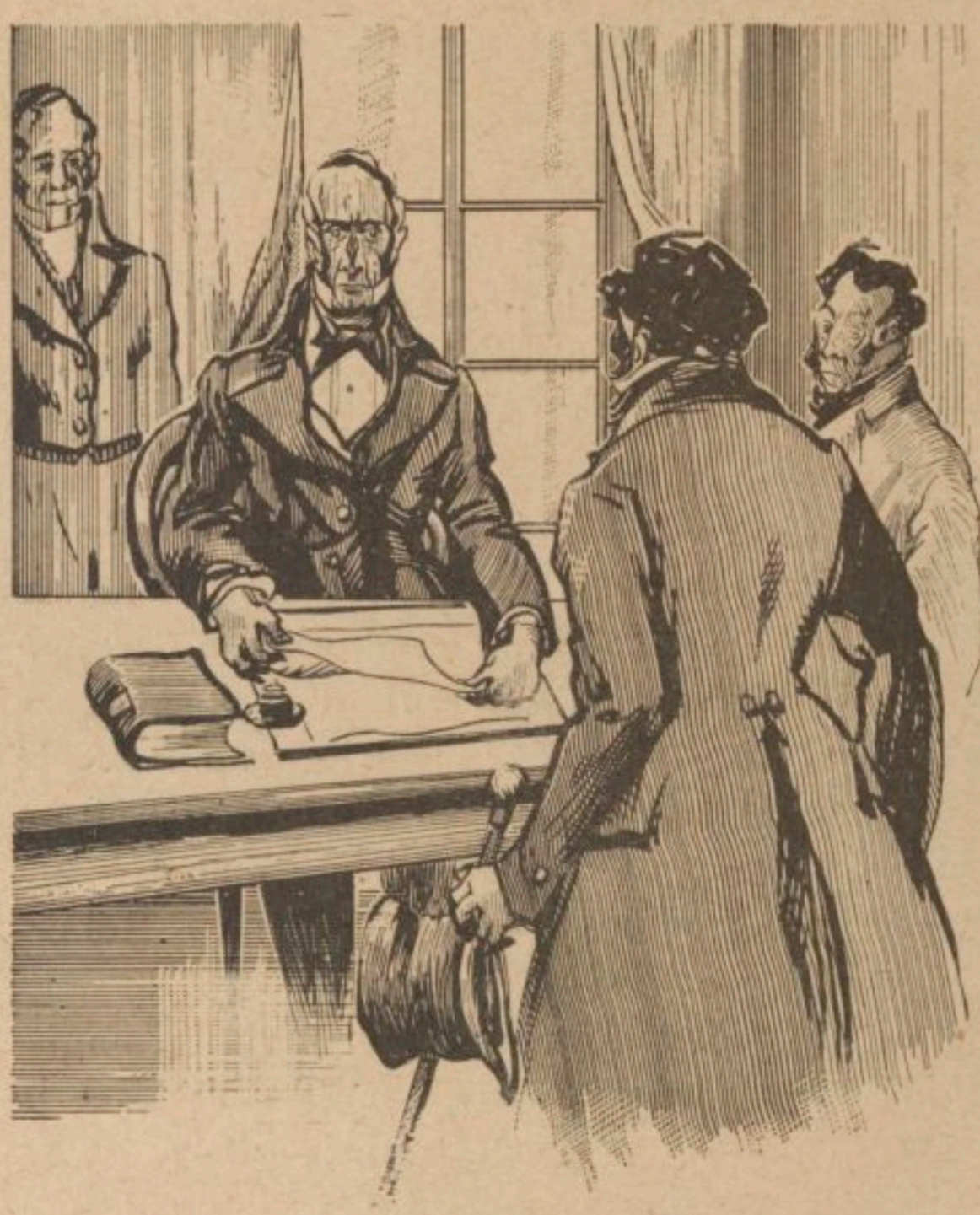
Robert Macaire est mandé au cabinet du juge d'instruction. Le magistrat lui pose des questions aussi précises qu'embarrassantes, et la question relative à son état civil n'est pas celle qui l'embarrasse le moins. Le financier fait vibrer toutes les cordes de son violon devant l'homme de loi qui l'écoute impassible. Il proteste de sa probité bien connue, de la régularité de ses opérations, de la sincérité de ses dividendes. Il n'a fait tort à personne, et, sur des milliers d'actionnaires, il y en a un en tout et pour tout qui se plaint, par méchanceté et par vengeance.

« C'est parce que je ne chante plus.

— Chanter, c'est déjà avouer qu'on n'a pas la conscience tranquille quant au genre d'opérations auxquelles on se livre, observe le magistrat; les œufs de vos poules ne seraient-ils pas susceptibles de supporter l'épreuve d'une analyse régulière?

— De cette analyse, c'est mon chimiste, M. Bertrand, qui s'en charge.

— Nous entendrons M. Bertrand, qui voudra bien nous faire savoir par quelle école, pour se dire chimiste, il a passé ; à la suite de quelles études il en a obtenu le titre dont il se pare. Le dossier que nous possédons sur ce personnage oublie de mentionner cet important détail. Vous



avez prêté aux Ducrac des sommes très élevées : vous aurez à en justifier la provenance.

— La provenance? Mais ma banque, mes affaires ! La prospérité n'est pas un délit, que je sache.

— Et vous aurez à mettre à l'appui vos livres comptables.

— C'est Bertrand qui s'en occupe.

— Chimiste et comptable ! Caisse et laboratoire : tout à la fois. Ce Maître Jacques ne chôme pas chez vous. »

Robert Macaire, malgré sa superbe, sortit de ce tête-à-tête de quatre heures très assombri. Il n'avait pu trouver, dans cet interrogatoire serré et sévère, l'emploi de ses facultés. La poudre aux yeux n'est pas un article pour cabinet de juge d'instruction. Dans sa défense malaisée, les arguments lui faisaient défaut, il sentait le terrain manquer sous lui. Ce n'était donc pas le moment de s'abandonner. Il n'espérait plus qu'en sa jactance agressive. Toucher à Robert Macaire ! Ils n'oseront ! Il envisageait comme un suprême bluff de jouer le personnage redoutable.

Il y a, en ce début de l'année 1848, une grande fermentation des esprits. L'envahissement de la société par le commerce a remplacé

l'amour des traditions par la turbulence des désirs et l'audace des projets de fortune. La société, si prospère en apparence, est ébranlée. Le négoce, si actif quelques années auparavant, traverse une crise. Il y a de la gêne et du mécontentement. On demande des réformes. C'est l'expression vague en faveur. On exhale des plaintes à la fin des banquets. Il y a énormement de banquets. Au lieu d'y chanter tranquillement au dessert chacun la sienne, comme c'est l'habitude aux fins de repas dans le peuple, on fait des discours exaltés, on porte des toasts échauffants, on achève de se griser avec le vin des mots.

Robert Macaire ne manque pas un de ces banquets délictueux, et comme il parle d'abondance, qu'il a le verbe imagé, qu'il fait de la surenchère, qu'il y dénonce, avec une indignation vertueuse, la corruption ; il est écouté et applaudi.

Il prophétise un bouleversement prochain...

« Messieurs, quand les fruits sont pourris, ils n'attendent que le passage du vent pour se détacher de l'arbre. »

Le cynique imprudent! Il parle de fruits pourris secoués par le vent, quand la justice secoue si rudement l'arbre où pourrit le fruit de ses aventures financières. C'est de sa part une tactique.

Quand il est rappelé chez le juge, on a fait des prélèvement à la ferme du « Pactole ». On a saisi des œufs, on a compté les poules ; on ne leur a trouvé d'or qu'au croupion, et c'est de l'or en poudre étalé au pinceau. Dans le blanc de l'albumine des coquilles, il ne nageait qu'un jaune naturel qui, avec l'or natif, n'avait de commun que sa couleur. Et, d'ailleurs, le nombre des volatiles était ridiculement faible, par rapport à celui dont faisait état le bilan fallacieux, pour correspondre au nombre formidable des actions placées.

Robert Macaire objectait qu'il n'avait jamais dit que tous les œufs auraient de l'or, mais qu'il y en aurait dans quelques-uns. C'était une chance à courir. Quant au nombre des poules, s'il avait diminué, c'est que l'épidémie qui avait fait parmi les habitants de si terribles ravages, ne les avait pas épargnées. Les siennes, hélas ! à peu près toutes, avaient été enlevées par le choléra !

« Oui, Monsieur le juge, le choléra des poules ! C'est terrible. Qu'y pouvons-nous? Nous sommes désarmés contre les fléaux de la nature. J'ai supporté le coup stoïquement, mes actionnaires aussi. Ils y étaient résignés par contrat. Le contrat est formel : poule morte, action perdue ! La loyauté est la base de toutes mes transactions. Cette loyauté fait ma

force, cette force me rend redoutable. On sait ce que je suis, et le peuple (il étendait la main vers les croisées sur la rue), ce peuple dupé, trompé, qui gronde et qui, hier encore, m'écoutait, applaudissait à mes paroles énergiques : « Quand les fruits sont pourris, ils n'attendent que le pas- « sage du vent pour se détacher de l'arbre... » Le vent souffle...

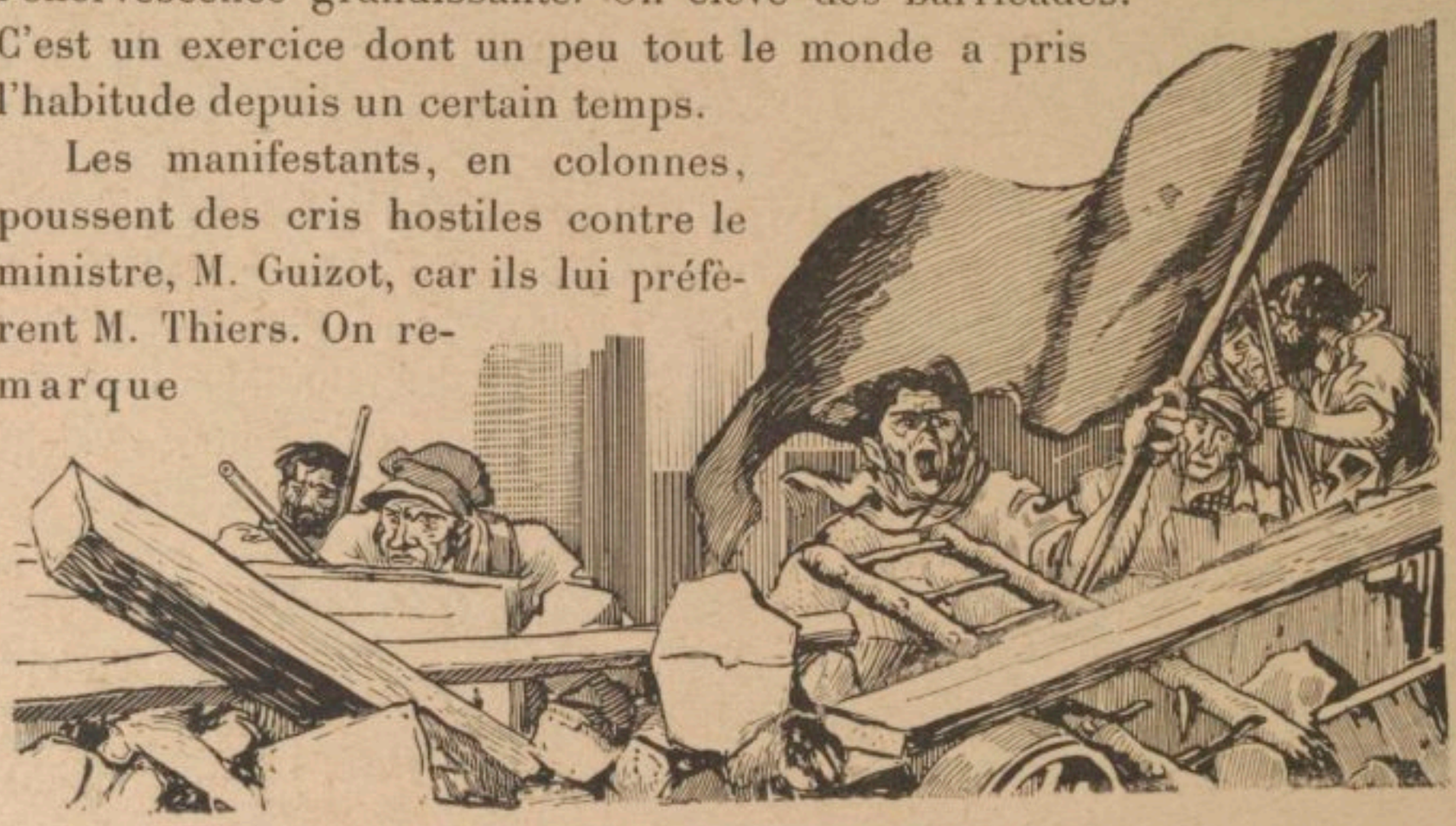
— Je ne vous ai pas fait appeler pour entendre vos déclamations politiques, interrompit sévèrement le magistrat. Vous n'êtes pas en réunion publique, mais chez un juge d'instruction qui vous pose des questions formelles, et vous demande d'y répondre clairement. Votre entreprise des poules aux œufs d'or, c'est, au minimum, une loterie déguisée, opération qui tombe sous le coup de la loi de 1836; avec cette aggravation que le lot offert est imaginaire, qu'il y a tromperie sur la qualité de la marchandise et que c'est là une escroquerie caractérisée.

— Une escroquerie! la plus grande découverte du siècle! Un secret des dieux apporté aux hommes!... »

Un greffier à la mine effarée entre à ce moment ; il présente une note écrite au magistrat, qui la parcourt sans émotion apparente. Cependant il brusque l'interrogatoire, qu'il remet à une date ultérieure. Il congédie celui qui n'est encore qu'un témoin et qui était à deux doigts de devenir un inculpé.

C'était le 23 février. L'agitation du dehors motive les ordres que le juge vient de recevoir. Un banquet, dont le menu comportait plus de discours que de plats, et que l'on a interdit, est l'une des causes de l'effervescence grandissante. On élève des barricades. C'est un exercice dont un peu tout le monde a pris l'habitude depuis un certain temps.

Les manifestants, en colonnes, poussent des cris hostiles contre le ministre, M. Guizot, car ils lui préfèrent M. Thiers. On remarque



dans leurs rangs l'ardente jeunesse des élèves des Ecoles, et de ces gardes nationaux dont le sabre servait, disait-on, à défendre les institutions et, au besoin, à les combattre. Le roi Louis-Philippe, dans un salon des Tuileries, qui suit ces mouvements populaires, dont on l'instruit d'instant en instant, hésite entre ceux qui voudraient qu'il cédât et ceux qui se prononcent pour qu'il résiste. Quand il esquisse le geste de céder, on lui crie « trop tard », et quand il songe à résister, et comme il faudrait alors verser le sang, le monarque pacifique et paternel préfère finalement s'en aller.

Il se fait apporter une feuille de papier ; très posément, il trace qu'il abdique en faveur de son petit-fils le comte de Paris, fils de ce charmant duc d'Orléans si aimé des Français, et mort un peu auparavant dans un accident de voiture, à Neuilly.

Puis, tranquillement, il fait avancer à la porte du jardin, sur la place de la Concorde, de simples fiacres ; il y fait monter les siens, il y monte lui-même. C'est un bien modeste équipage ; mais les jours de fuite, en révolution, on n'a pas le choix des véhicules.

XLV

ROBERT MACAIRE SUR LE TRONE

Quand le roi fut parti, les Tuileries furent ouvertes. Le peuple y pénétra. Robert Macaire et Bertrand ne manquèrent pas cette tumultueuse visite. Chacun y était venu de son côté : ils s'y retrouvèrent. La foule était moins surexcitée que railleuse, satisfaite d'une victoire qui ne lui avait pas coûté très cher. Néanmoins, pour prouver qu'elle était bien chez elle dans la maison de ses rois, elle s'y comportait avec une certaine familiarité. Elle en voulait surtout aux bustes, qu'elle jetait par les fenêtres, aux portraits, qu'elle abîmait. Ce qui donna à Robert Macaire l'occasion de protéger l'image peinte du monarque, dont un garde national menaçait de crever la toile avec sa baïonnette.

« Citoyen, cria Robert Macaire, attaquez la tyrannie, mais respectez les arts! Ce portrait de Louis-Philippe d'après nature est l'œuvre d'un peintre illustre : Rubens. Un pareil nom le place sous votre protection. »

Il n'avait évidemment en peinture et en histoire de l'art que des notions un peu confuses. Ces paroles avaient pourtant suffi à impressionner les assistants, et l'iconoclaste, humilié de son geste barbare, détourna la pointe de sa baïonnette d'une toile qui se trouvait, au dire de Robert Macaire, à compter deux siècles et demi de plus que le souverain qu'elle représentait.

Si les insurgés se livraient à quelque déprédation, ils ne dérobaient rien. Ces violences avaient leur probité. Comme un mot d'ordre jailli de la conscience même du peuple, on avait tracé à la craie et au charbon, sur tous les murs : *Mort aux voleurs!* Bertrand en était même obsédé comme d'une menace personnelle.

« Si on s'en allait? disait-il. On a l'air, par ici, de nous chercher une affaire.

— Prendrais-tu pour toi cet injurieux avertissement? ricanait Robert Macaire. Regarde plutôt mon chapeau, derrière. »

Bertrand regarda. Un papier y était épinglé, sur lequel Robert Macaire avait écrit en grosses lettres : *Mort aux voleurs!* Il le soulevait ostensiblement et l'on applaudissait autour de lui, à cette initiative d'un citoyen qui, dans l'agitation et le désordre, par une simple étiquette portée en cocarde, se faisait la sentinelle vigilante de la révolution aux mains pures.

Comme ils pénétraient tous deux dans une chambre qui était celle du duc de Nemours, Robert Macaire aperçut des cigares traînant sur un meuble.

« Il serait indélicat à nous, dit-il, de repousser cette offre gracieuse. »

Il en prit une poignée qu'il mit dans sa poche, et il envoya à l'adresse de leur propriétaire, en exil, le plus poli des « merci, mon prince ».

« Moi aussi je sais vivre, dit Bertrand qui prit le reste. Un cigare ne se refuse pas. Patron, avez-vous du feu ? »

Robert Macaire fronça les sourcils, et sévèrement, en homme bien élevé, qui a de l'usage :

« Où te crois-tu, pour te permettre de fumer ? »

Avec la foule, que les gardes qui faisaient la police avaient peine à canaliser, ils arrivèrent, pressés, bousculés, jusqu'à la salle du trône. Le siège insigne était demeuré vide, à sa place, sous un dais. Pauvre petite chose de bois doré, recouverte d'étoffe, qui, en ces temps de révolution, devenait moins qu'un bouchon de liège sur les flots d'une mer en courroux.

Une idée traversa l'esprit de Robert Macaire. Il eut la fantaisie de s'y asseoir. Il s'y enfonça, s'y carra, s'y prélassa; les loustics s'amusaient de cette parodie irrespectueuse. Robert Macaire se serait-il jamais imaginé, en ses heures d'ambitions les plus folles, qu'il aurait, un jour, l'orgueilleuse volupté de jouer, sur un trône authentique, cette parade bouffonne!

Les meilleures plaisanteries sont les plus courtes, et l'on commençait à trouver qu'il abusait. Les envahisseurs l'interpellaient :

« As-tu bientôt fini tes simagrées ? Ote-toi de là qu'on s'y mette. Décampe et prestement. Ici c'est chacun son tour. »

Un coup de feu partit d'on ne sait où, et une balle lui passa à un pouce du nez.

« On me tire dessus, pensa Robert Macaire. Ai-je à ce point l'air d'un roi? »

Mais il n'eut pas le loisir de monologuer longtemps. Les émeutiers

vainqueurs avaient bousculé le trône et l'intrus qui gisait dessous, grotesque, ridicule, se traînait à quatre pattes.

« Déjà renversé! » soufflait-il en se relevant. Le meuble royal était empoigné, passé de mains en mains, au-dessus des têtes, et quittait les Tuileries. Il était porté dans la rue processionnellement, pour finir, livré aux flammes, dans une ronde, au milieu des cris de victoire et des chants joyeux, car Paris n'oublie jamais de mettre dans ses pires fureurs la note bon enfant de sa gaieté.



XLVI

LA BLESSURE PROVIDENTIELLE

L'ivresse du changement fut brève. On y était mal préparé. On prit peur de l'inconnu que serait le lendemain. L'équilibre rompu en février, dans un moment d'idéalisme peut-être aveugle, mais certainement généreux, ne se rétablissait pas. L'argent se cachait; ceux qui pouvaient quitter Paris s'en allaient, ceux qui restaient y vivaient chichement.

Point de travail. Le brouhaha des rues ne compensait pas le silence des ateliers et des usines. On se promenait en cortèges pavoisés de drapeaux aux devises affolantes. Les clubs champignonnaient; il y en avait dans tous les quartiers. Et tout club ouvert c'était une boutique fermée. On en comptait plus de cinq cents en juin. Robert Macaire les fréquentait assidûment, il y voyait des pépinières d'hommes publics : un tremplin pour ses ambitions vagues. Il disposait pour s'y faire écouter d'une éloquence véhémente, abondante en lieux communs. A la tribune, il était intarissable, étant de ceux, eût dit Mercier, qui ne parlent si facilement que parce qu'ils disent sans peine ce qui ne leur coûte rien à penser.



De son ancien métier de bonisseur, il se rappelait que, pour tenir un auditoire en haleine, il n'y a pas de plus sûr artifice que la surenchère. L'énorme fait passer l'incohérence et meuble le vide.

Par ailleurs, il feignait l'austérité. Dans les repas civiques et les banquets, il se nourrissait de pain noir, de laitue trempée dans du vinaigre. « Quand le peuple est à jeun, s'écriait-il, personne ne doit manger. » Et Bertrand, qui savait son penchant pour la gloutonnerie, le rejoignait, après ces démonstrations, et lui glissait :

« Ça doit joliment creuser, des discours comme ça; il y a encore à la maison une paresseuse petite poule

aux œufs d'or que j'ai fait mettre au riz. Elle était devenue, par son âge, honoraire, et, quoique un peu coriace, vous vous en lécherez les doigts. »

Il y avait des clubs pour toutes les professions, toutes les conditions et toutes les écoles. Bertrand était devenu le coryphée du club des épiciers, rue de la Douane. La doctrine du club s'affirmait en ces énoncés cocasses, que les historiens ont retenus :

« Épicerie véridique.

« Café sincère et chicorée virile.

« Chocolat sans farine et patriotisme sans mélange. »

Sur la fin de juin, on avait repris la vieille idée des ateliers de charité, à l'imitation de Henri IV et de Louis XIV. Pour les désœuvrés de la misère, on avait organisé des ateliers nationaux.

Leur premier travail, celui-là nécessaire, fut de replanter les arbres qui avaient succombé pendant les événements du mois de février précédent. Les embauchés ne travaillaient pas très vite, et volontiers se mettaient à dix pour faire ce que deux eussent pu faire : c'était pour prolonger la durée de la besogne et ne pas retomber en chômage. Il leur arrivait souvent de jouer au bouchon pour terminer leur journée, ou encore d'aller dans les réunions publiques. Là, ils pouvaient entendre tonitruer Robert Macaire, flattant des masses tous les instincts, qui leur faisaient applaudir ou retenir ce fragment d'un de ses discours :

« Ce n'est pas d'organiser le travail qu'il s'agit, citoyens, il faut organiser l'oisiveté par la multiplication infinie des machines. Il faut que l'homme, au lieu de courber la tête vers la terre, au lieu d'appliquer ses bras aux métiers, soit entouré d'agents mécaniques, sur un signe de la main enfantant des prodiges. »

Le mouvement des phrases comme un torrent en emportait toutes les absurdités. Sa fâcheuse notoriété d'homme d'affaires marron et de capitaliste véreux aurait dû le faire conspuer, huer, chasser. Mais on oubliait son passé d'aigrefin, séduit par son bagout démagogique.

Les chômeurs devenaient inquiétants pour la tranquillité publique et ruineux pour les finances de l'État. On décida donc d'en finir : on enverrait les plus jeunes à l'armée, les autres iraient défricher ou reboiser, ou faire des terrassements en province. Décision logique, mais prometteuse de troubles. Encore une fois, les pavés sont remués. C'est un exercice où les Parisiens commencent à montrer l'adresse que donne l'expérience. Les premières barricades apparaissent dans le quartier Saint-Martin.

Il y en a une devant le *Petit Jardinier*. Elle a été construite patiem-


QUINT.

ment, avec quelque science et beaucoup de sang-froid. Le magasin est fermé. C'est à travers les jalousies que de l'intérieur on suit les douloureux et angoissants préparatifs de la guerre civile. Tout en souhaitant l'emploi de la force, s'il est nécessaire, pour ramener la tranquillité, Benoît, qui voudrait voir à la tête des troupes, qu'on a fait venir de partout, des généraux populaires énergiques, souffre du spectacle de cette lutte fratricide. S'il était orateur, s'il pouvait aller au peuple, ce serait avec un rameau d'olivier : il prononcerait des paroles de paix et de concorde. A ces frères qu'une malheureuse incompréhension de leurs sentiments réciproques sépare, il parlerait amour et raison. Ceux-ci veulent de l'ordre, ceux-là veulent du pain. L'ordre donnerait le pain; le pain donnerait l'ordre. N'y pourrait-on arriver sans verser le sang?



Que ce langage est éloigné des harangues que, sur les tréteaux des clubs, Robert Macaire, dans l'atmosphère brûlante de ces lourdes journées de juin, prononce, sans doctrine, sans conviction, sans principe! Qu'a-t-il prêché au Club des Gravilliers? Quels discours a-t-il tenus? Quels sentiments a-t-il feints? Quelles colères, quelles haines a-t-il déchaînées pour avoir soulevé l'assistance jusqu'au délire!

Et comment, commettant une escroquerie d'un nouveau genre, l'escroquerie à la popularité, a-t-il poussé au paroxysme de l'enthousiasme et de la fureur des centaines d'honnêtes travailleurs qui sont de braves gens désorientés!

Emportés par les captieux boniments de l'intarissable trompeur, on crie : « C'est des hommes comme lui qu'il nous faudrait, au lieu de ceux que nous avons. Vive Robert Macaire! »

Et, d'un même irrésistible élan, on se précipite vers la tribune. On enlève l'orateur, qu'on emporte dans la rue. La rue, c'est la bataille. Il voulait bien agiter les esprits, mais à l'abri. Son courage était tout platonique et verbal. Solidement empoigné, juché malgré lui sur les épaules des auditeurs qu'il a enflammés, il fait des efforts inouïs pour



redescendre à terre, car il croit deviner que là où on l'entraîne, ça va chauffer.

« C'est trop d'honneur, citoyens... Je ne suis pas digne de ce triomphe; c'est dans vos rangs, et non à votre tête, qu'est ma modeste place... »

Mais les autres ne l'entendent pas ainsi, et, à une courte distance de la mobile et des troupes qui commencent à emporter les barricades, ils font de Robert Macaire une cible vivante, aux cris de : « Vivre libre ou mourir! »

Robert Macaire avait poussé le même cri tout à l'heure; il en avait fait le thème de son discours. Oui, mais c'était entre quatre murs. Et maintenant on était sur la place publique, et si les chances de vaincre étaient faibles, celles de mourir grandissaient.

Les coups de feu se rapprochaient. Il était en plein dans la ligne de tir ; il flageolait, suait la peur. Il entendit un roulement de tambour suivi d'une sommation. Il commençait à se dégager, à glisser à terre, quand la fusillade crépita. Il était touché.

La lutte continuait autour de lui. Du groupe, mal armé, qui lui avait servi de pavois, il était le seul atteint. Les autres avaient dû fuir en l'abandonnant.

Il restait étendu sur le sable de la chaussée dépavée, dans une énorme flaque de sang.

De la boutique voisine une porte s'entre-bâille avec précaution. Une vieille dame prise de compassion paraît. Les balles continuent à s'égarer dans sa direction. Les plombs meurtriers s'aplatissent sur la muraille avec un bruit mat ; elle n'en a cure. Elle s'approche de l'homme blessé, que les souillures de la chaussée défigurent, elle glisse la main sous son vêtement, cherche le cœur : il bat.

« Quel bonheur ! crie-t-elle. Le pauvre homme! Il vit. »

Ceux restés dans l'intérieur du magasin, dissimulés derrière les vitres, peuvent suivre de leurs yeux apitoyés son charitable manège.

Elle leur fait signe de lui prêter leur aide pour mettre le malheureux insurgé à l'abri d'un nouveau danger : les conséquences immédiates de la répression. Ils viennent.

Robert Macaire est soulevé avec précaution, porté dans l'intérieur de la boutique, étendu sur un comptoir. Les volets clos y font la nuit. On apporte des lumières, on les approche du visage. La pâleur du blessé est affreuse. Il tient les yeux clos. De ses lèvres, par la douleur crispées, il sort un petit filet de sang. La vieille dame lave cette face douloureuse. Brusquement elle se dresse interdite, suffoquée d'étonnement et d'émotion, elle crie :

« Au secours, Benoît, au secours ! C'est ton frère ! »

Les hasards de la bataille des rues avaient voulu que Robert Macaire fût frappé devant la maison même du *Petit Jardinier* et sous les yeux des siens.

XLVII

DÉMASQUÉ

Son frère! Un spectre se dressait. De quelles profondeurs remontait-il? Sur lui, Benoît, depuis longtemps, ne s'interrogeait plus. Il l'avait rayé de sa mémoire. Il avait peur qu'il ne s'y rappelât dans quelques circonstances humiliantes ou sinistres. Et il était là, à demi agonisant, ramassé dans la rue, contre les pavés d'une barricade, et par sa mère, amené dans cette chambre où il n'était jamais entré et où l'avait accueilli, ignorante de sa personnalité, une famille qui l'avait perdu.

Était-ce vraiment Robert? La pauvre mère n'avait-elle pas été la victime d'une ressemblance? Le jouet d'une illusion?

« C'est Robert, insistait-elle, c'est lui, oui, c'est bien lui. Ah! mon cœur l'a reconnu avant mes yeux. Mon Robert! »

Elle s'était jetée sur lui, qui restait inerte, et le tenait embrassé. Tous s'étaient groupés dans la chambre; muets, les uns et les autres, du regard se prenant à témoin de l'invraisemblance tragique de l'événement.

Benoît, plutôt agenouillé qu'assis contre le lit, se penchait sur le blessé, scrutait ce visage d'une pâleur affreuse, cherchait à y retrouver dans les traits de l'homme étendu l'image qu'il avait conservée de l'enfant qui fut son frère. Que le souvenir qu'il en a est loin de cette figure dont les passions d'une vie aventureuse ont creusé, raviné, durci les traits!

M. Barbeau s'enquit d'un médecin, ami, qui consentirait à braver, pour venir, l'orage des balles, et à endosser, par devoir, toutes les responsabilités de son humaine mission. Les troupes sont maîtresses de la rue Saint-Martin. On a détruit la formidable barricade à coups de boulets. Elle s'est écroulée sur ses derniers défenseurs. Ordre est crié aux habitants d'écarter les rideaux qui masquent le mouvement intérieur des maisons, ces receleuses d'insurgés. Au moindre soupçon, à la



moindre alerte, on entre, on monte, on perquisitionne, on arrête, et les exécutions sommaires sont communes.

C'est l'affolement parmi les femmes du *Petit Jardinier* quand un sergent s'étant fait ouvrir, en frappant la porte à coups de crosse, suivi de quelques hommes, vient réquisitionner du linge pour les blessés et qu'il se met en tête de le choisir lui-même. Mais Barbeau rentre avec le médecin, celui-ci s'interpose et, sa qualité aidant, il obtient que le sergent, sans plus exiger, se retire avec les ballots de toile et de coton qu'on lui a remis avec empressement.

« Maintenant que nous sommes entre nous, dit le docteur, voyons l'homme. »

Il examine le blessé, à demi dévêtu : la balle l'a frappé dans le dos. Il estime qu'elle a effleuré le poumon; une légère hémorragie a apporté un peu de sang à la bouche; la balle n'est pas sortie, l'extraction ne s'impose point immédiatement.

Le médecin constate un peu de fièvre et une extrême faiblesse. La mère, revenue de son évanouissement, a voulu savoir toute la vérité. Elle s'est approchée, elle interroge le médecin qui la rassure :

« Nous le sauverons, Madame, vous le sauverez. Qu'il repose, et que personne ne trouble son repos. »

Le blessé respire un peu plus librement, encore qu'à chaque moment de la respiration ses traits se contractent. On a achevé de le dévêtir, on l'a pansé. Benoît est resté près de lui, il lui parle doucement, tout bas; il l'appelle comme dans un souffle.

« Robert, m'entends-tu? »

Robert n'a pas bougé, mais sa main a répondu à la pression de la main qui avait saisi la sienne.

« Voyons, voyons, disait M. Barbeau, laissez-le reposer, le médecin l'a ordonné. C'est la première chose à faire. Nous le fatiguons tous à tourner autour de lui dans cette chambre. Retirons-nous.

— Oui, allez-vous-en. C'est assez de moi, dit la mère. Je le veillerai. Je vous appellerai quand il le faudra. »

La porte refermée soigneusement, ils s'éloignent sur la pointe des pieds pour se réunir dans une autre pièce et échanger leurs impressions.

« Comprenez-vous quelque chose à ça, Benoît? disait M. Barbeau. Voilà un homme qui a disparu depuis des années. On n'a jamais eu de ses nouvelles, vous ne l'avez jamais rencontré. Une émeute éclate, il est pris dedans, il est blessé, et c'est à notre porte qu'il tombe, sous les yeux de sa mère qui le ramasse sans se douter qu'il est son fils, et qui le ramène chez son frère qui le croyait à jamais disparu.

— A jamais! Peut-on dire à jamais? répond Benoît. La vie nous ménage bien d'autres surprises. Ah! mon Dieu, ce qui m'intrigue, c'est de savoir, puisqu'il était à Paris, où il avait bien pu passer pour que l'on n'ait rien su de lui, ni les uns ni les autres.

— Alors, pour toi, interroge la jeune femme, c'est bien lui, il n'y a pas d'erreur? Tu ne sembles pas l'avoir complètement reconnu?

— Je le cherche quand je le regarde et, sous certain angle, il me revient; puis la ressemblance s'efface et l'hésitation me reprend. Mais ma mère n'hésite pas, et une mère ne peut pas se tromper. »

Mme Barbeau, qui est allée dans la chambre, en revient en disant que maman Martin lui a fait signe, un doigt sur la bouche :

« Il dort, il dort toujours. Il n'est pas sorti de sa torpeur. »

On s'est enquis des effets souillés de boue et de sang et, pour le bon ordre, on a fait l'inventaire des poches. On a retiré la montre avec sa chaîne, on en a sorti un portefeuille. Benoît aurait eu scrupule à l'ouvrir s'il se fût agi d'un étranger, mais de son frère! Du portefeuille s'échappaient des papiers d'affaires, des correspondances, des cartes de visite, tout ce qui meuble un portefeuille, et peu d'argent.

Tous s'étaient assis autour de la table où les papiers s'étalaient et ils les maniaient avec intérêt et précautions.

« Ce qui est bizarre, dit Benoît, c'est qu'aucun de ces papiers, aucune de ces enveloppes, aucune de ces factures, car il y a de tout ça, n'est au nom de Martin; c'est bien son prénom, ce n'est pas son nom.

— A quel nom sont-ils?

— Voyez : Macaire; Robert Macaire.

— Robert Macaire? C'est plus qu'étrange. Robert Macaire, c'est une personnalité. Aurait-il des papiers qui appartiennent à Robert Macaire ou serait-il Robert Macaire? » acheva M. Barbeau.

La surprise leur arrachait des exclamations. Il se disputaient les papiers pour les retourner, les toucher, les voir de près, en tirer leur secret.

« Tout cela est bien à lui, allez, ils suent son identité. Regardez cette lettre, dit M. Barbeau en brandissant une feuille portant les cachets du tribunal. C'est une convocation à se rendre au cabinet du juge d'instruction. »

L'ouverture du portefeuille précisait, par chacun des documents qui en sortaient, la personnalité du blessé qui gémissait sous leur toit. C'était bien le fameux histrion d'affaires, le saltimbanque des émissions fallacieuses, le financier dont les exploits retentissants occupaient l'opinion, le héros légendaire des bluffs les plus audacieux, l'escroc Protée dont la scène, la caricature, avaient fait un type, une silhouette qui provoquait, selon l'heure, le rire ou l'indignation.

A l'insu de tous, Robert Macaire était Robert Martin.

Benoît ne pouvait en croire les preuves. Il retournait entre ses doigts, qui tremblaient d'émotion, de douleur et de honte, les papiers qui les lui apportaient. Son frère, Robert Macaire!

« Je veux croire encore que ce n'est pas vrai; il y a là quelque atroce méprise plutôt que quelque machination perfide du hasard. »

Mettrait-on la mère au courant? Pourquoi hésiter, pourquoi tarder? L'hôte était sacré sous ce toit qui était le toit du frère. Il devait y demeurer jusqu'à sa guérison, caché, à l'abri des recherches. On décida de lui dire, sans appuyer sur la popularité malfaisante du personnage, ce qu'était devenu son fils.

« Ma mère, nous avons cru pouvoir, dans son intérêt, ouvrir son portefeuille. Nous y avons trouvé le nom sous lequel il est connu. Robert Martin, depuis qu'il a quitté notre famille, est devenu Robert Macaire. »

Elle demeura un instant interdite, mais moins surprise peut-être que douloureusement impressionnée.

Elle savait, elle pressentait ce que tous ignoraient, elle qui l'avait vu glisser à l'abîme, jour par jour, la dernière; elle qui possédait, seule, le secret de l'auberge des Adrets, qu'elle avait enfoui au plus profond de sa mémoire.

Ainsi son Robert, c'était Robert Macaire! Le pauvre enfant! Quelle

célébrité était-il allé chercher et où tout cela l'avait-il conduit? Dans l'impasse tragique d'une révolution, à quelques pas de la mort.

« Si Robert Martin ou Robert Macaire c'est mon fils, Robert Martin ou Robert Macaire c'est ton frère. Il souffre. La Providence l'a mis entre nos mains. Guérissons sa blessure, guérissons son corps douloureux; après, si nous le pouvons, nous guérirons son âme, elle en a bien besoin. »

Benoît se jeta dans les bras de sa mère, sanglotant, le cœur bondissant de trop d'émotion et d'un peu de joie. Il l'embrassa avec emportement.

« Que tu es bonne, qu'elle est noble la leçon qui sort de ta bouche, mère, qu'elle est admirable dans l'inspiration de ton cœur! »

La belle-fille de maman Martin était gagnée par cette scène.

« Je partage, dans ma vénération pour vous, maman, dit-elle, les sentiments de Benoît. »

Et, à son tour, avec une ferveur respectueuse, elle l'embrassa aussi.

Mme Barbeau, qui avait regardé par la porte entr'ouverte dans la chambre du blessé, revenait prévenir qu'il semblait sortir de son abattement.

« Venez, maman Martin, venez; que le premier visage qu'il va voir soit le vôtre. »





XLVIII

UNE CONFESSION GÉNÉRALE

« Chère mère, tu es une sainte.

— Mon enfant, voilà dix fois que tu me le dis.

— Je ne le dirai jamais autant que tu mérites de l'entendre dire.

— Tu vas encore t'agiter. Le médecin est satisfait de toi et il ne doute pas de ta guérison prochaine, à condition que tu te tiennes tranquille. Repose-toi. »

Un mois de soins ont suffi à tirer le blessé d'affaire. Pourtant il avait approché de très près la mort. Sa blessure a été plus grave que glorieuse. En guerre civile une balle dans le dos peut faire un héros ou un martyr. C'est ainsi que fut frappé Mgr Affre, archevêque de Paris, en ces journées de juin, alors que, sur les barricades du faubourg Saint-Antoine, il exhortait à la réconciliation des frères devenus des ennemis. Mais la blessure de Robert Macaire était sans honneur. Victime de sa faconde tribunitienne, au combat où il lui suffisait d'envoyer les autres, traîné et tremblant d'y laisser sa peau, son exploit n'était pas de ceux accomplis sous la caution de la conviction et du devoir, et dont on

se vante. Il s'en fût peut-être tout de même vanté, s'il n'eût calculé les risques à courir du côté des vaincus de l'insurrection, et si, en cette maison où une chance fabuleuse l'avait conduit, il ne s'était senti, chaque jour, un peu plus différent de lui-même que la veille. Quelles révolutions s'étaient faites en sa pensée, qu'il ne se reconnaissait plus! Venaient-elles de la sublime intervention du dévouement maternel qui tenait du miracle, ou du pardon si largement accordé par d'honnêtes gens à des tares coupables, ou encore du contraste entre la misère, la vanité de son existence toute d'imposture, et l'exemple de ces simples et solides vertus bourgeoises, dont une prospérité magnifique attestait, dans tout ce qui l'entourait, la récompense et les fruits?

Lorsqu'il reprit conscience des choses et qu'il se vit dans une maison inconnue, blessé, soigné, réconforté, il crut à quelque sortilège; puis, il se rappela ; une lueur se fit dans son esprit : il revit la barricade, les insurgés grisés par sa parole, le portant malgré lui au danger. Il entendit, de souvenir, le bruit des feux de salve, puis un trou se faisait dans sa mémoire. Enfin, de l'enfer qu'était le combat fratricide, il s'était réveillé dans la douceur d'un paradis. Il prit sa tête à deux mains, fou d'émotion et de surprise, quand une voix entrecoupée de sanglots, dont le son lui était familier et si chère, avait caressé son oreille, quand le beau visage maternel s'était penché sur son visage, en souriant, à travers les larmes, quand, dans un inconnu qui lui avait ouvert les bras, il avait retrouvé un frère. Il n'avait plus cherché à comprendre, il s'était abandonné à son bonheur et il avait remercié la Providence. Les mots lui manquaient pour exprimer les sentiments confus dont éclatait son cœur, et lui, l'indifférent, le sceptique, le cynique, il s'était mis à pleurer comme un petit enfant.

Il fallait bien admettre que ces choses étaient ce qu'elles étaient, et que l'invraisemblance était la réalité, que les faits s'étaient enchaînés en cet ordre extraordinaire, car la vie est bien parfois le plus romanesque des romans. Après chacun de ces assauts, il brûlait de fièvre et délirait; le médecin insistait pour qu'on lui épargnât, dans l'état de faiblesse où il était encore, les secousses de cette douceur cruelle.

Tous s'étaient retrouvés et ils étaient réunis. Non, pas tous. Dans cette confession générale qu'il faisait par bribes, un point était demeuré obscur. Sa mère l'interrogea sur sa femme.

« Tu t'es marié : qu'est-elle devenue, cette petite danseuse? Une bonne et sympathique personne, si je ne m'abuse. »

A cette question de sa mère, lui revint le souvenir du bal de l'Opéra où des dominos l'avaient singulièrement intrigué. Cette scène était-elle donc le prélude, encore inexplicable, des événements qui se déroulaient depuis des semaines ?

Il fut sur le point de répondre à sa mère que la petite danseuse était morte, dans l'espoir de briser là, sur ce pénible sujet; mais il avait maintenant des scrupules qui ne l'eussent guère retenu auparavant; il avoua qu'il était sans nouvelles de sa femme depuis le jour où il l'avait quittée et que, de l'enfant qui allait naître alors, il ne s'était jamais enquis.

« Malheureux, tu as sans remords abandonné ton enfant ?

— Pour ne pas avoir de remords, j'avais trouvé un moyen infaillible : c'était de n'y jamais penser. Est-ce un garçon? Est-ce une fille? J'aurais, je crois, quelque plaisir à l'apprendre aujourd'hui. »

Benoît connaissait un nommé Vidocq, un ancien chef de voleurs



devenu chef de la Sûreté. Il y a de ces métamorphoses ; il ne faut jamais désespérer. Vidocq avait été dépossédé de ses fonctions officielles, mais il continuait, dans un cabinet privé, son métier de policier. Il passait pour avoir encore le flair d'un limier adroit. Il accepta de rechercher et l'épouse et la progéniture de Robert, égarées, c'était tout ce que Robert en savait, dans un champ d'épinards, sur la frontière, du côté de la Savoie.

Par fragments, Robert Macaire, que son mal immobilisait, livrait aux siens les secrets restés ceux de sa vie intime. La réputation qu'il s'était tristement acquise, le tapage qui l'avait précédée ou suivie, le synonyme disqualifiant qu'était son nom, le dispensaient d'insister. Il disait, se résumant en bloc :

« J'ai été audacieux, téméraire, peu scrupuleux, oh! très peu scrupuleux! Je l'avoue. J'ai eu plus ou moins de chance au jeu de la vie, et personne plus que moi n'y fut mauvais joueur. Je confesse, mon cher Benoît, avoir assez souvent triché. Mais j'ai fait mon trou, j'ai percé, conviens-en. Le nom sous lequel tu m'as retrouvé ne manque pas d'envergure. »

Il put, au bout d'un mois, se lever, se traîner par la chambre, où il restait allongé. La rue avait retrouvé sa paix, et le magasin sa clientèle Il put juger de l'activité et de l'importance de la maison de son frère : cette solide raison sociale, si haut placée dans la hiérarchie du monde des affaires, ce succès grandissant du *Petit Jardinier* en voie d'éclipser tous ses rivaux de la nouveauté. Quand il comparaît tout cela avec sa misérable banque où tout n'était qu'illusion et truquage, il lui fallait bien convenir qu'il n'avait pas suivi la meilleure route.

Cependant il n'avait, disait-il, que pris le mot d'ordre : *Enrichissez-vous*, qui était celui de l'époque, du régime qu'il avait lui-même, disaient les opposants, parfois personnifié.

« Mon cher Robert, du mot que l'esprit de parti a torturé, a dénaturé, tu n'as entendu que le commencement, répondait Benoît. J'étais à la Chambre des députés quand M. Guizot, en 1843, le prononça; plusieurs orateurs harcelaient le ministre sur l'orientation de sa politique. Il répondit exactement ceci : « Affermissez vos institutions, éclairez-vous, « *enrichissez-vous*, améliorez la condition morale et matérielle de la « France, voilà les vraies innovations, voilà ce qui donnera satisfaction « à cette ardeur de mouvement, à ce besoin de progrès qui caractérisent « cette nation. »

« Et plus tard, dans un discours à Lisieux, il précisait sa pensée : « Enrichissez-vous par le travail et l'épargne. » Quel conseil plus sage et plus conforme à l'esprit de notre race économe et laborieuse! Non, non, l'homme d'État n'a pas dit : « Enrichissez-vous par le charlatanisme, la « duperie, par le lancement des sociétés suspectes, par des spéculations « louches, des entreprises véreuses, et en tablant sur la bêtise humaine. » Je n'ai jamais pu entendre détourner ce conseil de sa véritable signification sans m'en indigner; car si j'ai réussi, c'est en le faisant mien, c'est en l'adoptant, en en faisant la maxime de ma vie, et je ne m'en suis pas mal trouvé. Je puis le dire sans vanité. Le *Petit Jardinier* est une suite d'efforts poursuivis dans la même direction et qui se sont totalisés avec le temps. La petite boutique n'est pas devenue le grand magasin parce qu'on a voulu, égoïstement, s'enrichir, mais parce qu'on a eu l'ambition de dépasser les prédécesseurs, d'adopter une meilleure distribution des affaires, une organisation commerciale plus souple, mieux instruite des nécessités de la clientèle.

« Si cela c'est s'enrichir, c'est enrichir en même temps son pays, dont la prospérité n'a vraiment qu'une loi : le travail. Mon pauvre Robert, — je ne m'habitue pas à t'appeler Robert Macaire, — voilà ce qui t'a échappé, ce qui t'a trompé sur la voie que tu devais suivre. Du reste, tu as moins subi la cupidité que cédé au besoin de jouer un rôle, tu étais déjà comme ça quand tu étais petit. Ah! que tu étais drôle avec tes grimaces, tes farces de pitre; que tu nous a fais rire, polisson! Tu as, pendant toute ton existence, été sous l'ivresse de ton imagination. Il y avait en toi une vanité de comédien, tu t'applaudissais dans la hâblerie fantastique du bluff à succès, comme d'une création réussie d'un rôle étourdissant bien joué. Tu as eu des mirages; avec les ressources de cette imagination perverse, tu n'as pas trompé que les autres, tu t'es trompé toi-même. Tu croyais que c'était arrivé, et c'est ainsi, farceur étourdissant, que tu forçais la conviction.

— Comment, interrompit Robert, suis-je assez changé pour entendre ton sermon mérité, mais un peu long, sans avoir placé le moindre boniment? Car il m'en reste des boniments, et à revendre. Tu n'en aurais pas besoin pour ta maison? Ils te seraient utiles. J'ai la bosse du commerce : touche mon crâne. J'ai été, je ne dis pas un génie incompris, mais un génie égaré. Pourquoi es-tu parti, si jeune, au diable, par delà la mare aux harengs? On serait resté ensemble : qu'est-ce que nous n'aurions pas réussi? Tu aurais apporté tes vertus et j'aurais apporté mes défauts.

Je t'assure que c'est un mélange soie et coton inusable. Nous aurions fait, à nous deux, quelque chose de colossal, de gigantesque, sous cette enseigne qui serait aujourd'hui célèbre : *Aux deux Jumeaux*. »

Benoît souriait.

« Tu me vois heureux. Tu n'as peut-être pas tant changé que tu le crois, mais tu es certainement guéri. Tout en regrettant les *Deux Jumeaux*, reste avec nous au *Petit Jardinier* tant que tu voudras ; tu y seras peut-être utile. L'imagination en affaires commerciales est un des levains du succès. Inspire, crée, invente.

— Ça va. J'ai tout un répertoire d'ingénieux mensonges et de spirituelles friponneries qui font partie essentielle de l'éducation mercantile.

— Ce répertoire, mon cher Robert, m'a tout l'air d'un solde de fin de saison, comme nous disons dans la partie, et l'on ne réussit vraiment que par la nouveauté.

— Il n'y a pas de nouvelles modes, Benoît, il n'y a que d'anciennes modes qui reviennent. »

Et l'élève de Bobêche et de Galimafré, qui se sentait renaître, était tout de même meilleur, troublé par la beauté féconde de l'exemple, qui est une grâce.

L'HEURE DU GENDARME
ET DU REPENTIR

XLIX

LE FILS DE ROBERT MACAIRE



Robert Macaire, qui n'était plus pour les patrons du *Petit Jardinier* que Robert tout court, était entré en convalescence. Il ne ressentait de sa blessure qu'un peu d'essoufflement. Quand il fut en état de sortir, il alla rôder du côté de ses anciennes installations.

Pouvait-il conserver le décor fallacieux de sa banque au coffre-fort vide, aux bureaux solitaires? Si l'affaire des poules allait rejoindre celles des vieilles lunes, la ferme devenait une façade inutile. Le rapprochement avec son frère faisait, du reste, table rase du passé.

« On solde, on solde, » criait gaiement Robert Macaire.

Sa personnalité s'effaçait dans ce lavage énergique où son frère l'entraînait.

« Ma pauvre réputation, lui disait Robert Macaire, n'a décidément rien de commun avec tes rideaux imprimés à Cholet : elle ne supporte pas la lessive. »

A la banque de la Chaussée d'Antin, Bertrand n'avait pas reparu depuis les troubles de juin. Il était difficile de supposer qu'il avait pu s'y trouver mêlé. Les passions politiques n'agitaient point son âme. Il avait fait partie du Club des Épiciers, c'est vrai, mais ce club était plus alimentaire que séditieux, et il n'y avait rien de subversif à faire la guerre pour le café sans chicorée et le chocolat sans farine.

Qu'avait-il pu devenir? Il était introuvable. Robert Macaire ne chercha pas à approfondir ce mystère auprès des autorités. Il s'efforçait, de son côté, de se faire oublier. A la veille des événements, il avait commencé une conversation avec le juge d'instruction, qui tournait à l'aigre. Ce magistrat pourrait bien avoir la tentation de lui parler, à nouveau, de ses petites entreprises. D'autre part, dans l'ordre politique, la justice épurait, avec une énergie inquiétante pour le Robert Macaire des derniers discours. Précisément, dans une feuille satirique, on avait fait le récit des circonstances de son apparition forcée sur les barricades, en sortant d'une assemblée où il avait déchaîné les passions. Il était dépeint comme un meneur écouté et dangereux, ce qui, à la fois, le flattait et lui donnait la chair de poule. Il avait échappé aux balles : s'il était poursuivi, arrêté, n'irait-il pas tâter de la prison?

« Que la gloire a d'inconvénients ! » gémissait-il, et, prudemment, il rentrait son panache.

Il décida de rester caché et bien sage pendant quelque temps, dans l'asile ouaté d'affection et de tendresse que lui offrait son frère. Il y était comme chez lui; il y goûtait la joie de la famille, dans une hospitalité large et abondante; de paresseuses délices l'y berçaient. On lui avait abandonné, au-dessus du magasin, une chambre confortable où il jouissait d'une complète indépendance.

A l'ombre des persiennes demi-closes, un bel après-midi d'automne, installé dans un bon fauteuil Voltaire, il appréciait les voluptés de la sieste, après un déjeuner qui lui avait offert le tableau de la plus exquise félicité. On frappa; Hortense, la servante, parut.

« Monsieur?

— Quoi?

— Un gendarme vous demande.

— Un gendarme! »

Il fit un saut. « Un gendarme, ah! mon Dieu! »

Un frisson le secoua de la tête aux pieds. Il avait pour la gendarmerie une incommensurable répulsion.

Un gendarme! Il blêmit, s'effraya, chercha d'instinct par où fuir. Un de ces représentants de l'ordre public, dont l'affolante silhouette avait, tant de fois, agité ses nuits traversées de cauchemars, était là, dans la maison, pour lui! pour lui, et le demandait! »

La bonne, demeurée debout, attendait sa réponse; dans son trouble, il l'avait oubliée.



« Hortense, où est-il ce gendarme? Je ne veux pas le voir, je ne le connais pas, je n'ai jamais eu affaire avec des gens de cette sorte. On lui a dit que j'étais là? Quelle imprudence! Qui demande-t-il, exactement? Est-ce bien moi?

— Il demande M. Robert Macaire.

— C'est pas moi, Robert Macaire, c'est pas moi. Moi, je suis Martin, Robert Martin, le frère de Benoît Martin, votre patron. Il se trompe, renvoyez-le.

— Il s'est assis dans le salon, gentiment. Il a dit, en parlant de Monsieur : « Au moins, il n'est pas malade, il n'est pas couché? Et sa balle, « et sa fièvre? »

— Qu'est-ce que vous me chantez? Est-ce que ce gendarme viendrait arrêter ma fièvre? C'est une histoire grotesque. La maréchaussée allant prendre, avec sollicitude, des nouvelles des malades à domicile! Prévenez vos patrons; prévenez ma mère, prévenez Madame, qu'ils viennent. Un gendarme... c'est une plaisanterie! »

Entre ses dents, il murmurait : « Ça doit être un coup de Womspire. » Puis, tout haut :

« Retournez auprès de cet homme, Hortense; informez-vous de ce qu'il veut. Lorsqu'on porte l'uniforme qu'il porte, on n'entre pas tout à trac chez d'honnêtes gens. »

Quand Hortense, s'étant acquittée de sa mission, reparut, elle était hésitante et toute rouge.

« Bien, quoi? Qu'est-ce qu'il dit?

— Le gendarme, Monsieur, il a dit comme ça, d'une voix terrible : « Je veux voir mon père! »

Cloué d'étonnement, Robert Macaire s'était comme changé en statue. Ses lèvres remuaient sans qu'il en sortît un son, sa parole s'étranglait dans son gosier, son visage n'était plus que le masque de l'ahurissement. Après un long temps, il commanda à la bonne :

« Qu'il monte, et qu'on me laisse un instant seul avec lui. »

Il soufflait comme un cachalot. Il venait de se rappeler sa conversation avec sa mère, sa confession et ce qu'il avait dit de l'enfant abandonné, et la mission donnée à Vidocq de le retrouver. Le fils de Robert Macaire — son fils — était retrouvé. Il était là, à deux pas de lui...

Et, suprême dérision, le fils de Robert Macaire était un gendarme!

Un rire nerveusement le secoua. Il foulait la chambre à grandes enjambées. Il en bousculait rageusement tout ce qui lui tombait sous la

main. « Ah! que c'était drôle! que c'était drôle! Un gendarme! Quelle comédie que la vie, quelle farce! Mon fils, mon fils à moi, un gendarme, un gendarme!... Entrez! »

La porte s'ouvrit. Sur le seuil se tenait, saluant militairement, droit dans son uniforme, avec son jaune baudrier, son chapeau en bataille, chaussé de grosses bottes, sa main gantée appuyée sur son sabre, le gendarme, pareil à la statue du Commandeur. Il était superbe et terrifiant.

Robert Macaire le considérait, agité de sentiments dont la confusion n'égalait que la contradiction. Sa curiosité dévorait ce visage, coupé d'une forte moustache, ces traits où il cherchait son image ou celle de la mère. Le gendarme, dans son bref parler professionnel, interrompit ce lourd silence.

« Robert Macaire, c'est vous?

— Je me nomme Martin.

— Moi aussi, puisque c'est le nom de mon père, conséquemment votre nom; j'ai appris, pas plus tard que ce tantôt, que le particulier que vous êtes est mon père. Je n'ai fait qu'un bond et me voici. »

Robert Macaire eût souhaité étreindre dans ses bras un fils qu'il retrouvait; mais on n'est pas le fils d'un monsieur parce qu'on lui dit : « Vous êtes mon père! »

Le brave soldat ne pouvait plus se dominer. Il criait, avec cette émotion d'un gendarme en tenue :

« J'ai cette certitude, mon paternel. C'est la voix du sang qui parle. Quand vous aurez entendu celle de M. Vidocq, vous n'aurez plus d'hésitation. Martin, César-Hilarion, fils de Robert Martin et de Clarisse Badois, gendarme à Versailles, est devant vous. »

Et, brusquement, ne pouvant plus maîtriser l'élan d'un cœur débordant d'un amour filial qui avait mis tant d'années à faire explosion, il se jeta dans les bras de son père, un peu embarrassé de ce grand corps, que gênait dans ses effusions et ses transports l'abondance de ses bouffleteries.

Benoît et sa mère, avertis par Hortense, étaient montés. Ils surprirent le spectacle imprévu de cette étreinte, et demeurèrent ébahis.

« Il l'arrête! Ah! le méchant! cria la mère.

— Mais non, maman, il l'embrasse! »

César-Hilarion, devant des étrangers, reprit une attitude correcte, à l'ordonnance. Il attendit, en soldat discipliné, que Robert Macaire fît les

présentations. Elles étaient vraiment indispensables. Robert Macaire se tourna vers son frère :

« Vidocq ne t'avait pas prévenu de la venue de... quelqu'un... qui... que...?

— Non, il nous en réservait sans doute la surprise. Alors, Monsieur est?...

— Mon fils?... Il s'en flatte. »

La mère s'était approchée; elle n'en pouvait croire ses oreilles ni ses yeux; elle dévisageait le visiteur. Elle n'osait pas questionner; elle attendait la révélation. Que son cœur battait!



Grave et sévère, Robert Macaire s'adressa au gendarme :

« Commençons par le commencement, voulez-vous? Vous devez avoir une histoire à nous raconter. Voulez-vous la raconter devant ma mère, mon frère, tous deux ici présents, et la famille qui sera réunie dans un instant? Vous vous imaginez combien nous y prendrons d'intérêt.

— C'est une belle histoire que mon histoire. J'en ai vu bien des histoires dans ma vie de gendarme; je n'en ai pas vu, je peux le dire sans me flatter; qui vaille celle de ma naissance et de mon enfance. Mais elle est longue et je suis pressé, car je dois rentrer à la gendarmerie, par le train de Saint-Germain, à six heures.

— Voulez-vous venir vous asseoir dans la salle à manger, gendarme, dit Benoît, et vous rafraîchir?

— Pour rafraîchir ma mémoire, inutile : je n'ai rien oublié. Pour ce qui est du gosier, vous êtes bien honnête, et je ne refuse pas. »

Un peu plus tard, on était assis à la table familiale, sur laquelle on avait apporté une confortable cave à liqueurs en palissandre, dans laquelle quatre flacons de cristal, ornés d'arabesques d'or, faisaient un intéressant quadrille; du vieux vin et des friandises les escortaient.

Avant de commencer son récit, le gendarme précisa à nouveau qu'il serait plutôt bref, en raison du peu de temps dont il disposait.

« Le devoir avant tout.

— Tu vois, murmura Robert Macaire à l'oreille de Benoît, tu vois comme il est gentil et délicat : « le devoir avant tout » ; c'est une attention; il dit cela pour moi. »

L

LE PETIT RAMONEUR



Les souvenirs vécus de César-Hilarion ne remontaient naturellement qu'à l'âge où l'on a la conscience des choses; tout ce qui était arrivé depuis sa naissance jusque-là, il le savait pour l'avoir entendu raconter.

Il était venu au monde au village natal de sa mère, en Savoie; elle était d'une famille de fort pauvres gens, dont la plupart des enfants avaient quitté le pays tout jeunes, pour aller gagner leur pain, sous la conduite d'un meneur, dans diverses contrées.

Ces petits Savoyards étaient ceux chantés en des vers qui ont arraché bien des larmes à nos aïeux :

Pars, mon enfant, pars pour la France.
Que te sert mon amour, je ne possède rien ;
On vit heureux ailleurs, ici dans la souffrance.
Pars, mon enfant, c'est pour ton bien...

Les pauvrets s'en allaient, au hasard des chemins. Ils faisaient danser des marmottes ou ramonaient les cheminées. C'était à ce dernier état qu'ils devaient leur silhouette de piteux petits diablotins, noirs de mains et de visage, résignés, si tristes, qu'ils faisaient peur ou pitié.

Ce n'était pas à cet état affligeant que sa mère l'avait destiné; elle ne l'avait mis en nourrice que parce qu'au théâtre ambulant, elle ne pouvait avoir avec elle son enfant. Elle pourvoyait largement à son entretien; elle voulait qu'il fût élevé avec tendresse et qu'il ne manquât de rien. Il en fut ainsi pendant plus de cinq ans. Aux fins de mois, l'argent parvenait à une parente pauvre qui élevait l'enfant dans sa chaumière.

César avait gardé le souvenir de la vieille maison où il avait grandi et joué et où il avait été si innocemment heureux, et de la jolie maman, qui était venue le voir plusieurs fois, belle comme une fée, et qui sentait si bon.

Un jour, une nouvelle arriva dont il devina la gravité par la consternation qu'elle répandait sur tous les visages. Si petit qu'il fût, il ne lui échappa point que le malheur devait être entré dans le logis. Sa grand'-mère, quoique vieille et cassée, avait voulu, quand même, descendre de la montagne. Il l'avait entendue pousser des gémissements, des sanglots, et il se rappelait qu'en penchant sa face toute ratatinée sur sa petite frimousse, l'aïeule, secouée de sanglots, avait dit : « Mon pauvre enfant, tu n'as plus de mère. »

Il sut plus tard que sa mère, qui avait repris ses gracieux et dangereux exercices sur la corde, était tombée du fil de fer tendu au faîte d'un cirque et qu'elle s'était tuée.

La vieille nourrice, qui ne recevait plus la pension du pauvre innocent, déclara ne plus pouvoir le garder. Elle se voyait obligée de le rendre à la grand'mère, dont la misère était égale à la sienne. Le racoleur passa vers ce temps et proposa de se charger du petit. Il l'emmènerait sur les routes de France, comme il faisait des autres. Il protestait de sa bienveillance envers les enfants, de son humanité. Point de mauvais traitements, une suffisante nourriture. Il le ramènerait après quelques saisons, en bonne santé, la poche alourdie d'un petit pécule.

« Avec moi, les enfants sont contents; ce qui le prouve, disait-il, c'est qu'ils chantent; ils chantent dans les rues, quand ils passent : « Du haut en bas ! » Et ils chantent encore quand ils sont sur la cheminée, ce refrain guilleret :

Du haut en bas, c'est moi qui ramone,
Si peu qu'on me donne,
Du haut en bas, du haut en bas!

La famille qui consentait au marché devait savoir à quoi s'en tenir sur le contentement des pauvres déracinés; mais la nécessité est une terrible conseillère. La vieille grand'mère pleura quand le moment vint de la séparation, et longtemps elle suivit des yeux l'exilé dont la frêle silhouette disparaissait au bout du sentier, au tournant de la route.

Ce fut pour l'orphelin la vie errante, les nuits à la belle étoile, couché dans le fossé, les repas de pain sec et d'eau bue aux sources, et de quel-

ques fruits maraudés; et les sous échappés à la pitié que de bonnes âmes jetaient dans le giron des malheureux, aumône que l'homme leur reprenait souvent. Il déambulait ainsi dans le gris et le froid de l'hiver tout barbouillé, n'ayant de blanc que l'émail des yeux dans un visage de suie, la corde à laquelle pendaient la raquette et le hérisson enroulée autour du corps, les jambes protégées dans des genouillères de cuir et la tête couverte d'un petit bonnet pointu. « Du haut en bas! Ah! Ah! »



Un 24 décembre, son patron avait été appelé à la gendarmerie du chef-lieu de canton pour faire, chez le maréchal des logis commandant le détachement, les ramonages prévus. Le maréchal des logis avait une fillette qu'il adorait; une délicieuse créature, mais si frêle que sa vie n'était plus qu'un souffle. On redoutait, à chaque instant, de la voir s'éteindre. Il n'était de jour qu'on ne tremblât pour elle. Elle avait mis, comme le veut l'ineffable tradition, ses souliers dans l'âtre. Puis elle avait écrit une lettre au bonhomme Noël pour l'aider dans le choix des jolies choses qu'il voudrait lui offrir. Et elle avait jeté la lettre dans la boîte de la poste placée sur la façade de la caserne. Rentrée dans sa chambre, elle s'était étendue sur sa chaise longue, avec ses poupées, son mouton aux cornes dorées et la tapisserie qu'elle construisait avec goût. Elle rêvait aux trésors dont, à son réveil, déborderaient ses petits souliers. Elle eut la surprise d'entendre des bruits de voix paraissant provenir de la chambre voisine inoccupée. Ce ne pouvait être déjà le Petit Noël, qui ne marchait qu'escorté, à l'heure des étoiles, de tous les prestiges de la nuit.

Elle s'étonna, prêta l'oreille : un bruit sourd la frappa. Elle entr'ouvrit

la porte et jeta un grand cri en voyant rouler, au milieu de la chambre, et venant de la cheminée, un être tout noir, des pieds à la tête. Elle crut que c'était le diable et, par ses clameurs, fit accourir les gens. Ils ne s'étonnèrent point qu'un petit ramoneur fût dans la maison, l'ayant vu entrer, mais ils se demandèrent comment il avait pu tomber dans cette chambre. Vraisemblablement, si fluet, il avait dû glisser dans le coffre de la cheminée, très large ; il avait manqué, à la fois, des genoux et des coudes grâce auxquels il s'arc-boutait. L'émotion faisait pleurer le pauvre être, ce qui eut pour effet de rassurer la fillette.

« Ce n'est pas le diable, maman, disait-elle, vois, il pleure! Le diable est un méchant qui ne peut pas pleurer. »

Elle s'était approchée de lui et, sans terreur, maintenant, lui souriait pour le consoler. Elle disait à son père :

« C'est le petit Noël qui l'envoie. »

Et, tournée vers le petit Savoyard :

« C'est peut-être toi qui fais les commissions du petit Noël ; je lui ai écrit : est-ce qu'il t'aurait montré ma lettre? »

L'autre, ahuri, sans comprendre, à tout ce qu'on disait faisait de la tête un signe affirmatif.

« Maman, débarbouillons-le! » dit la fillette.

Caprice d'enfant malade dont les désirs étaient des ordres.

« Laisse-toi faire, petit garçon, » disait-elle avec de gentils airs protecteurs et précieux, sans oser cependant le toucher pour ne pas salir ses doigts mignons.

Le visage fut lavé, une face rose et blanche sortit des ténèbres, et l'enfant parut, semblable à un séraphin vermeil qui aurait été habillé de suie. Elle trépignait de désir.

« Le petit Noël l'envoie, mon papa, je le veux. »

Une grande toux la prit à ce moment, manifestation trop évidente d'un mal alors sans espérance. Les parents frémirent. Se refuserait-on à faire l'impossible pour lui procurer un peu de joie? Qui sait si cette joie ne serait pas le miracle!

Le meneur, furieux de cette scène, au lieu de plaindre l'enfant, le rabrouait. L'imbécile, qui ne savait même pas racler une cheminée sans choir dans le foyer!

A ces brutales façons, on comprenait qu'il remettait à plus tard une correction mentalement promise. Sa méchante attitude brusqua l'intervention des parents, qui offrirent au vilain homme de l'argent pour qu'il

laissât le petit ramoneur; il le reprendrait après, en passant, à son retour en Savoie. L'homme faisait des façons, mais il était dans les locaux de la gendarmerie, chez les gendarmes, et le maréchal des logis, qui lui avait réclamé les papiers de chacun des enfants, le serrait de si près dans son interrogatoire que le meneur préféra acquiescer à la proposition faite : il laisserait l'enfant et l'y retrouverait à la saison prochaine.



Compagnon de la dolente fillette, l'envoyé du petit Noël, comme elle l'appelait, partagea son nid douillet Il y fut dorloté, caressé, choyé et, chose singulière, l'enfant qu'on croyait perdue, en la société de ce compagnon sembla revenir à la santé. Elle reprenait ses couleurs. Son mal cédait à la joie. On voyait avec peine arriver le moment où l'homme passerait reprendre l'orphelin pour le reconduire à sa famille. Comment séparer ces deux êtres sans provoquer le désespoir de la fillette? Le chagrin qu'elle en aurait ne lui ferait-il pas perdre le bénéfice qu'elle avait tiré de sa présence?

Mais à la date fixée par lui-même, l'homme ne reparaissait point. Après un temps appréciable, le maréchal des logis s'informa au pays natal du petit Savoyard; il lui fut répondu que la bonne vieille grand'mère s'était éteinte et que le meneur des enfants, qui avait eu des ennuis avec la justice, avait été incarcéré.

L'œuvre dite « des Petits Savoyards », à Paris, s'était chargée de rapatrier ceux des enfants qui étaient avec lui. Les choses s'arrangeaient donc à merveille.

« Il est chez nous, ce petit, dit la femme du gendarme, il y restera.

— Ah! oui, s'exclamait la fillette en frappant ses mains en signe d'allégresse; on ne se quittera plus, pas, César? »

On se quitta tout de même, hélas! et avant moins d'une année. Il n'y avait eu qu'une rémission. Le mal était revenu, sournois, implacable. Aux roses d'automne, la fillette, tenant dans sa menotte la main de son petit compagnon, était partie, comme un parfum s'exhale de l'âme d'un lys. Le petit ramoneur pleura beaucoup. Les parents de la fillette le consolèrent.

« Tu resteras avec nous, puisque tel est le vœu suprême de notre adorée. »

« Et voilà comment, ajoutait César, dont le récit avait été écouté avec émotion et non sans que des larmes silencieuses eussent été versées, je suis resté à la gendarmerie. Le maréchal des logis accomplit les formalités nécessaires. Il fit de moi un enfant de troupe, ce qui me permit de m'engager plus tôt. J'ai fait mon temps dans les dragons, puis j'ai passé dans les gendarmes à cheval. C'est une arme d'élite. J'ai fait mon service sans une heure de consigne. Jour et nuit, j'ai été où mon humble devoir m'appelait. Mon père, vous n'avez pas à rougir de moi! »

Robert Macaire baissa son front, lourd des pensées qui l'agitaient. S'avançant vers le gendarme, il lui saisit la main, l'attira sur son cœur et, sans un mot, avec une dignité qui ne lui était pas habituelle, l'embrassa paternellement.

Benoît leva son verre; il prononça avec une certaine solennité :

« A celle qui n'est plus, à ceux qui se retrouvent aujourd'hui et qui furent si longtemps séparés. »

L'heure tinta. César-Hilarion bondit sur ses gants, les enfila, et, s'étant excusé du brusque congé qu'il prenait de l'honorable compagnie, il sortit, accompagné de son père jusque sur le palier, où un bruit de lame battant le fourreau du sabre mettait un impérieux fracas d'acier.

Robert regagna la salle à manger.

« Quelle histoire, mes amis, quelle histoire! Des histoires comme ça, ça ne s'invente pas! »

A peine était-il assis, on vint annoncer que M. Bertrand demandait à voir M. Robert Macaire.

« Bertrand! Dites, Hortense, dites que je n'y suis pas... »

Et il ajouta avec un geste méprisant :

« En voilà un qui ferait sagement de se faire oublier. »

Quel cynisme! Mais les actes de contrition prennent toutes les formes.

LI

LE DÉPART DE BERTRAND

Depuis le récit que César-Hilarion avait fait, Robert Macaire répétait, comme abasourdi, dans une sorte de rêve : « Quelle vie, quelle extraordinaire vie que la vie de Robert Macaire! » Il n'avait pas tenu aux autres pourtant qu'elle fût telle, mais à son caractère, mais à lui-même, qui s'était, avec une plasticité diabolique, accordé aux événements.

De tout ce qui était arrivé depuis un demi-siècle, il avait été l'écho ironique, l'ombre caricaturale. C'est ainsi qu'on l'avait si souvent identifié avec son époque, dans un esprit de satire injuste pour elle. Il était à la réalité ce que la caricature est au modèle. Cette parodie ne pouvait durer qu'un temps. Ses réussites, elles-mêmes, contribuaient à sa perte. Il n'y a pas d'exemple d'une duperie géniale que le bruit de ses propres exploits n'ait ruinée. La réputation de Robert Macaire, si adroit qu'il ait été, si souple à esquiver les responsabilités pénales de ses actes, périt de son excès. Une telle réputation est un pilori, et plus elle est grande, et plus le pilori est haut. A temps, sur la route bordée de précipices, et sans s'y être rompu les os, il avait pu s'arrêter, mais il ne serait sauvé qu'à la condition de publier son repentir et d'avouer sa défaite. C'était une victoire de la moralité. Elle avait pris une tournure paradoxale.

Que les hasards d'une révolution lui aient rouvert le foyer auquel il tournait le dos, c'était déjà une ironie de la destinée ; mais était-elle comparable à l'ironie qui faisait du fils de cet homme, vivant de faire échec à la loi, celui qui a pour état d'assurer l'exécution de cette loi? Et cette antithèse se fondait, jour par jour, dans une paradoxale harmonie. Cependant, la première fois que Robert Macaire sortit avec son fils, il ressentit au cœur un petit pincement. Était-il content? Était-il fier? Était-il gêné? Il ne démêlait pas très bien les sentiments qu'il éprouvait, tant ils étaient confus.

« Donne-moi le bras, César, disait-il ; autrement on pourrait peut-être croire que tu m'arrêtes. »

Son fils était monté en grade. Il avait été nommé brigadier. En famille, on arrosa copieusement la « sardine » blanche. La petite fête fut pleine d'entrain et de cordialité. Une fois de plus, elle donna l'occasion à Robert Macaire de méditer sur les avantages de l'esprit de famille. On en était à la béatitude d'une digestion heureuse, lorsque la domestique annonça :

« Il y a quelqu'un qui demande monsieur Robert Macaire, il insiste. C'est un gendarme.

— Un gendarme ! Encore ! s'écria Robert Macaire. Est-ce que j'aurais deux fils? César, mon enfant, la maréchaussée exagère. »

C'était d'un comique imprévu, et les convives attendaient avec curiosité le mot de l'énigme. Robert s'était porté au-devant du gendarme pour chercher le mot, et sans le moindre trouble, tant un bon repas met d'optimisme dans l'esprit d'un gourmand. En sa courte absence, on épiloguait autour de l'incident. Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier?

César proposait d'aller jeter un coup d'œil. Le collègue était peut-être de sa brigade. Mais Robert déjà revenait, et tout de même, quoiqu'il eût feint l'indifférence, un peu soulagé pour ce qu'il avait vaguement craint de cette visite inattendue.

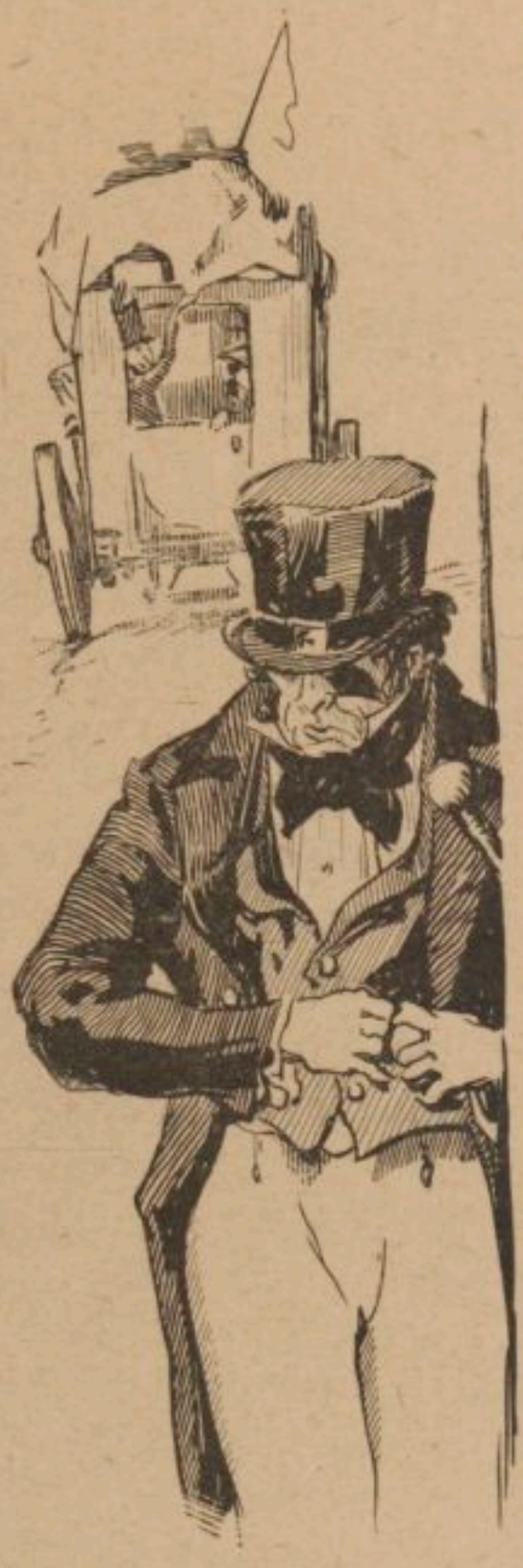
« C'est à cause de Bertrand, annonça-t-il. Il sera dit que, jusqu'au bout, cet individu-là me donnera du tracas. Pourquoi est-ce la gendarmerie et non la police qui est à ses trousses? Je n'ai pas très bien compris. C'est un vieux compte qu'il règle, me semble-t-il, avec l'autorité militaire. On le recherche, je ne sais trop pourquoi, car il m'avait dit être Belge. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on tourne autour de lui et que Paris lui est mauvais... Mais oublions cet incident, nous n'allons pas compromettre ce délicieux déjeuner où les plus généreux des vins ont arrosé le galon de notre brigadier. »

Quand il se fut levé de table, Benoît dit à son frère :

« Ce Bertrand, j'aimerais n'en entendre plus parler.

— Et moi donc ! répondit Robert.

— Il y aurait peut-être un moyen de s'en débarrasser, continua Benoît. Ce serait de lui faire faire un petit voyage en Amérique, où nous avons des correspondants. S'il pouvait partir tout de suite, il attendrait mes instructions à Saint-Nazaire. Je me charge de l'argent, du passeport et du reste ; Vidocq m'y aidera.



— En somme, interrait à le prévenir qu'il qu'on lui mette le grapprudent à lui de chanfacilite les moyens d'urlettre ici, l'autre jour, de l'endroit où il se chez lui. A le bien dire, le suis, j'ai quelque faisocié, et j'aurais plaisir dant un service qui le

Bertrand, logé dans gne de la rue Simon-lequiet que malheureux. lui avait fait rater toutes suppose ce que Berpeler des occasions.

Il revit Robert Mafut à peine s'il le reconRobert était devenu ments aussi combien

« L'homme absurde, est celui qui ne change surde, j'ai changé. RoRobert Martin, n'a pas

rompit Robert, il y aurisque, s'il reste à Paris, pin dessus, qu'il est ger d'air et qu'on lui en gence. Il a laissé une qui me donne l'adresse cache. Je serai demain sentimental comme je blesse pour ce vieil asà le quitter en lui rensauverait. »

un misérable hôtel borFranc, y était aussi in-Une déveine constante les occasions... et l'on trand pouvait bien ap-

caire avec joie, mais ce nut : des pieds à la tête bourgeois, et de sentichangé!

lui dit Robert Macaire, jamais. N'étant pas abbert Macaire, ou plutôt de détails à te donner là-dessus, mais une proposition à te faire. On te trouve une position en Amérique; tu ne risques rien, tout est prévu, mais c'est tout de suite qu'il faut partir. Tu attends à Saint-Nazaire les intructions, le passeport, les références, l'argent de quoi faire ta route et des effets neufs.

— Faut-il aussi que j'aie une peau neuve? demanda Bertrand.

— Si tu veux faire peau neuve, ne te gêne pas. La diligence pour Saint-Nazaire, c'est demain à sept heures, je serai là.

— Ah! cruauté du destin, m'expatrier, moi, Bertrand, quitter ma France chérie!

— Tu m'avais dit que tu étais Belge?

— Ça dépend des années... »

Le lendemain matin, Bertrand était dans la cour des Messageries, son bagage tenait dans ses poches. Il est vrai qu'elles étaient pro-

fondes. C'était un détail de toilette qu'il avait toujours particulièrement soigné.

Robert Macaire lui fit ses dernières recommandations, pourvut à tout, puis tira sa montre.

« Il est l'heure. »

Bertrand présenta les signes du plus douloureux désarroi. Il fit choir son grand corps, si long, et mou comme une limace, sur la poitrine de son ancien complice. Robert Macaire le redressa d'une bourrade amicale et le poussa dans la diligence. Tandis que la voiture s'éloignait, il porta, pour voir l'heure, la main à son gousset : il était vide.

« Ma montre ! tiens, je n'ai plus ma montre ; on m'a pris ma montre ! »

Il comprit dans quelles mains elle avait passé ; son premier mouvement fut la colère, le second l'hilarité.

« Quelle dextérité ! Comme on voit bien qu'en d'autres temps il fut mon élève ! Le malheureux ! Il est sur la route des bons principes, mais, n'ayant pas encore tout à fait dépouillé le vieil homme, il en a profité pour me dépouiller moi-même. Qu'il emporte ma montre en souvenir ! »

Et, sans plus d'indignation, il rentra chez son frère d'un pas philosophique.

LII

LES DERNIERS MOMENTS DE ROBERT MACAIRE

Robert Macaire avait, parfois, l'impression de se survivre. Il était heureux, mais dépaysé.

« Ah çà, se demandait-il, est-ce que je m'ennuierais de l'autre que je fus ? »

Son existence était comme décolorée et vide. Il lui manquait ce bruit qu'il faisait. Il y avait des moments où il se cherchait sans se trouver.

« Ohé! Robert Macaire, où es-tu ? »

Et il se répondait, sagement :

« Il est bien où il est, ne le réveille pas! »

Son fils, surtout, était une obsession. Il en parlait constamment. L'étrange histoire que celle-ci, et dont la logique avait pris un tour si imprévu! La mère quittée, l'enfant abandonné à la veille de naître, et par quel chemin de légende, tout tapissé des images d'un conte de Noël, cet enfant arrivait-il à être le gendarme, c'est-à-dire l'opposé de la propre vie de son père et, par une sorte de décret de la Providence, l'accusateur de ses méfaits, — à la fois respectueux, indulgent et terrible.

« A côté de ce fils, qui est ta vivante antithèse, lui disait Benoît, ta postérité, au figuré, est innombrable; tes fils, malheureux amis, remplissent le monde. Il est bruyant de leurs exploits. Daumier, le puissant caricaturiste, en a compté du bout de son crayon cent et un. Il les a si exactement dessinés que la foule, plus amusée qu'indignée, badaude devant ses estampes, comme devant une galerie de portraits.

« Elle dit : c'est bien cela, et elle met sur les visages des noms. Ton personnage fait recette. Qu'est-ce qu'on donne ce soir au théâtre, que les spectateurs y courent ? Frédérick-Lemaître qui, de costume et d'expression, te ressemble comme un frère, joue, dans un mélodrame, un héros qui n'est autre que toi-même, vu aux lumières de la rampe.

« Robert Macaire est devenu à ton insu une raison sociale : « Robert

Macaire et Cie. » Et quelle compagnie! C'est triste à dire, mais ton nom ne mourra pas ; il aura toujours des héritiers. Par cette postérité-là, tu es immortel.

« Il y aura toujours des exploiteurs sans vergogne des misères privées ou des malheurs publics, des spéculateurs véreux, des lanceurs d'affaires louches, des aigrefins de la finance, des charlatans qui se donnent comme des vendeurs de panacées, des écumeurs d'épargne et des mercantis.

— Tu crois, Benoît, que le nom me survivra, ce nom que j'ai créé, inventé, quand j'ai renié le mien?

— Quand tu as, oui... renié le nom de toute une lignée d'honnêtes gens, le nom des tiens, le nôtre que nous avons fait briller d'une autre manière, sans tant de bruit déshonorant, soit dit sans te fâcher, car je ne suis pas là pour te faire des reproches : nous sommes deux jumeaux, nous causons. »

Son nom survivra! Robert Macaire ne savait s'il devait en être flatté ou humilié. Il insistait :

« Ainsi, dans cinquante ans... dans cent ans?

— Les jeunes gens eux-mêmes, achevait Benoît, te verront encore dans les livres écrits pour eux, où ils cherchent de plaisantes images et d'étourdissantes histoires, qui sont parfois des histoires de voleurs, mais devenues des histoires édifiantes par la moralité, par les leçons qui s'en dégagent.

— Robert Macaire édifiant : tu vois, Benoît, que tout arrive. Robert Macaire converti par un gendarme! Il y a là quelque chose de bouffon. Mais c'était dans ma nature... Je n'avais jamais tant de plaisir qu'à faire rire les gens en même temps que je les étonnais. »

Il parlait de lui au passé, comme d'un autre qui ne serait plus. Il avait des avertissements de sa fin. Il rétrécissait le cercle où s'inscrivait sa vie. Il y ramenait tous ses souvenirs dans une suprême vision, comme le mourant rassemble et ramène, dans un dernier geste, le drap sous son menton. Il aurait voulu étreindre dans ses bras tous les êtres qui lui étaient chers. Il implorait, en de menues attentions, le pardon de sa mère pour tous les chagrins dont il l'avait déchirée. Il ne savait de quels mots exprimer au rigide M. Barbeau et à son excellente femme, à ces deux vrais bourgeois de Paris, la reconnaissance que leur vouait un grand coupable, transformé par leur magnifique exemple, revenu de ses bluffs de fanfaron du vice. Et de sa petite belle-sœur il disait « qu'elle

était bien due à Benoît », et, faisant alors un retour sur un très lointain passé, il disait encore de la mère de son fils : « Pauvre petite danseuse, broyée par ma faute, peut-être fut-elle le bonheur méconnu à côté duquel, par un serment trahi, j'ai passé ! »

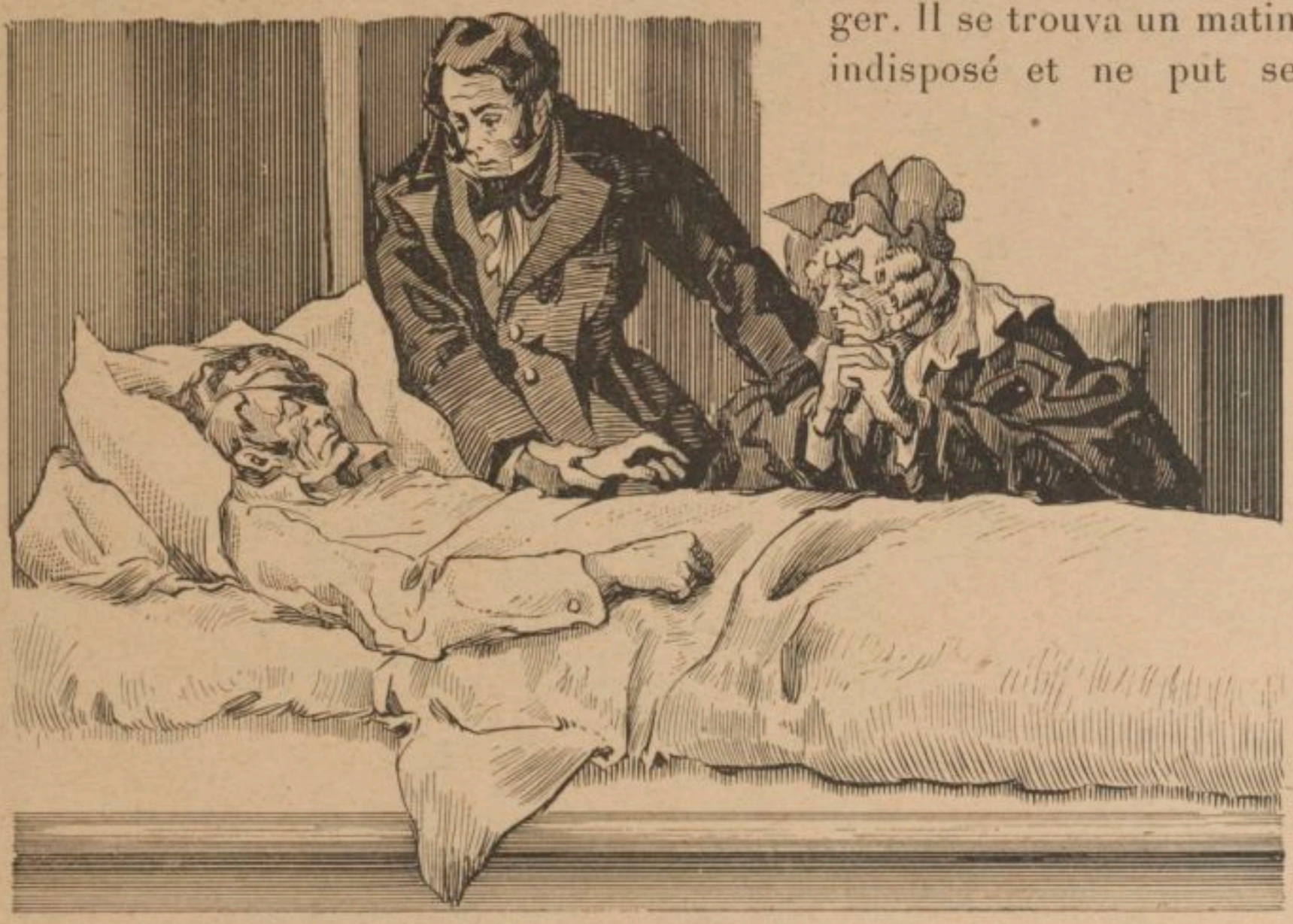
Sur ses forces brusquement et chaque jour diminuées, une douce mélancolie faisait tomber ses cendres. Le *Petit Jardinier*, qui s'agrandissait et paraissait vouloir envahir tout l'immeuble, aménageait de nouveau, en comptoirs, l'étage où Robert était logé, ce qui contraignait celui-ci à monter dans un petit appartement à l'étage supérieur.

« Je te félicite, Benoît, disait-il, c'est le succès ; mais si tu me pousses constamment d'étage en étage, j'aurai bientôt atteint le grenier ; puis, toujours montant, le paradis. Je n'ose pourtant pas penser que j'y suis attendu. »

Par permutation, César s'était rapproché de Paris. Ses visites étaient plus fréquentes au *Petit Jardinier*. Robert Macaire ne se tint pas de joie un jour qu'il eut l'occasion de l'admirer à cheval.

« Voilà maintenant, disait-il, où passe mon orgueil : j'admire la gendarmerie dans mon fils. »

Le dénouement, sans être inattendu, fut plus prompt que l'état de sa santé ne le laissait préjuger. Il se trouva un matin indisposé et ne put se



lever. Une fièvre ardente le terrassait; par fatalité, son fils était en mission. Le soir de ce jour-là, Robert Macaire eut un court délire auquel succéda le calme d'une paix profonde. Sur l'oreiller reposait sa figure légendaire, le front encore orgueilleux, mais les lèvres humiliées; sa respiration était douce, quoique irrégulière. Sa mère le croyait assoupi. Son frère prit son pouls; il fuyait sous ses doigts.

Robert Macaire soudain ouvrit les yeux; il fixa au pied du lit, en lui souriant d'intelligence, un visage invisible pour d'autres que pour lui. Et on l'entendit murmurer dans un souffle qui allait s'éteignant :

« Brigadier, vous aviez raison...! »

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE RF IMPRIMÉS



TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER. — La naissance de Robert 7
— II. — Années de victoires 15
— III. — Robert écolier 19
— IV. — Sur le Pont-Neuf 21
— V. — Benoît et le père la Pipe 27
— VI. — La Samaritaine 31
— VII. — Jérôme à la barrière Clichy en 1814 37
— VIII. — Robert manifeste et s'embrouille 41
— IX. — Un jeune homme pour faire des courses 47
— X. — Le premier bateau à vapeur sur la Seine 53
— XI. — Un départ pour le Nouveau Monde 61
— XII. — La baignade interrompue 67
— XIII. — Les premiers bluffs de Robert 71
— XIV. — La *Normandie* a fait naufrage 75
— XV. — Robert rencontre Bertrand 79
— XVI. — Au marché du Temple 85
— XVII. — Le boulevard du Crime 91
— XVIII. — Robert fait du théâtre 95
— XIX. — Robert camelot 99
— XX. — La loterie 103
— XXI. — Robert se marie 109
— XXII. — Le Palais-Royal; ses jeux 115
— XXIII. — La chaîne des forçats 121
— XXIV. — L'auberge des Adrets 125
— XXV. — Le charlatan de la rue Vide-Gousset 133
— XXVI. — A la Bourse 143
— XXVII. — L'usurier 147
— XXVIII. — Benoît est vivant 155
— XXIX. — Le naufrage de la *Normandie* 159
— XXX. — A Pittsburg 165
— XXXI. — La maison du *Petit Jardinier* 169
— XXXII. — Robert Macaire à la première d'*Hernani* 175
— XXXIII. — Les *Trois Glorieuses* de Robert Macaire 179
— XXXIV. — Robert Macaire dans la famille Gogo 183
— XXXV. — Il y a inventions et inventions 193
— XXXVI. — Les premiers chemins de fer 199
— XXXVII. — Les poules aux œufs d'or 205
— XXXVIII. — Sur les boulevards 211

CHAPITRE XXXIX. — Le grand magasin 215
— XL. — Les trois dominos du bal de l'Opéra 223
— XLI. — La partie de cartes 231
— XLII. — L'héritage d'Amérique 235
— XLIII. — Robert Macaire roussi et flambé 243
— XLIV. — Devant la justice 251
— XLV. — Robert Macaire sur le trône 257
— XLVI. — La blessure providentielle 261
— XLVII. — Démasqué 267
— XLVIII. — Une confusion générale 273
— XLIX. — Le fils de Robert Macaire 281
— L. — Le petit ramoneur 289
— LI. — Le départ de Bertrand 295
— LII. — Les derniers moments de Robert Macaire 299

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R F
IMPRIMÉS

10-27

IMPRIMERIE DELAGRAVE
VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE



BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7511 00626635 0